

B. JUD.

I
7580

ES LAROUSSE

110 Bndt
LA BRUYÈRE

2/16
LES
CARACTÈRES
(EXTRAITS)

I

1.011555



LAROUSSE - PARIS (VI^e)

CLASSIQUES LAROUSSE

Cette collection, dont le succès ne cesse de grandir dans les universités, lycées, collèges, etc., comprend actuellement plus de 160 volumes. Demander la liste détaillée.

Moyen Age et XVI^e siècle

La Chanson de Roland.
Chansons de geste.
CHRÉTIEN DE TROYES.
Chroniqueurs : Extraits, 2 vol.
La Poésie lyrique.
La Littérature morale.
Le Roman de Renart.
Romans courtois.
Théâtre du moyen âge, 2 vol.

DU BELLAY : Œuvres choisies.
Historiens du XVI^e siècle.
Humanistes du XVI^e siècle.
MONTAIGNE : Extraits, 2 vol.
RABELAIS : Extraits, 2 vol.
RONSARD : Poésies, 2 vol.
La Satyre Ménippée.
A. D'AUBIGNÉ : Les Tragiques.
VILLON, MAROT : Poésies.

Les Conteurs français du XVI^e siècle.

XVII^e siècle

BALZAC, VOITURE : Œuvres.
BOILEAU : Satires et Épîtres.
Le Lutrín et l'Art poétique.
BOSSUET : Oraisons funèbres
et Sermons, 2 vol.
CORNEILLE : Le Cid. Horace.
Cinna. Polyeucte. Le Men-
teur. Nicomède. Rodogune.
La Mort de Pompée. Ser-
torius. L'illusion comique.
10 vol.
DESCARTES : La Méthode.
FÉNELON : Lettre à l'Acadé-
mie. Télémaque (Extraits).
FURETIÈRE : Le Roman bour-
geois.
LA BRUYÈRE : Caractères, 2 v.
M^{me} DE LA FAYETTE : La Prin-
cesse de Clèves.
LA FONTAINE : Fables choi-
sies, 2 vol.
LA ROCHEFOUCAULD : Maximes.
MALHERBE : Œuvres choisies.

MOLIÈRE : L'Avare. Le Bour-
geois gentilhomme. Les Fem-
mes savantes. Le Malade
imaginaire. Le Misanthrope.
Les Précieuses ridicules. Le
Tartuffe. Dom Juan. L'École
des Femmes. La Critique
de l'École des Femmes.
Fourberies de Scapin. 11 v.
PASCAL : Pensées, etc., 2 vol.
PERRAULT : Contes.
RACINE : Andromaque.
Athalie. Bajazet. Bérénice.
Britannicus. Esther. Iphi-
génie. Les Plaideurs. Mithri-
date. Phèdre. 10 vol.
RÉGNIER, Th. DE VIAU, SAINT-
AMANT : Poésies choisies.
SAINT-SIMON : Mémoires (Ext.).
SCARRON : Le Roman comique.
M^{me} DE SÉVIGNÉ : Lettres.
SPINOZA : L'Éthique.
URFÉ (Honoré d') : L'Astrée.

(Voir, à la page 3 de la couverture, la suite de la Collection.)

LES CARACTÈRES

(EXTRAITS)

I

26^e ÉDITION.

1.011555



Phot. Larousse.

Gravure de Drevet d'après un tableau de Saint-Jean.

PORTRAIT DE LA BRUYÈRE.

1-1980
CLASSIQUES LAROUSSE

Publiés sous la direction de

FÉLIX GUIRAND

Agrégé des Lettres

Professeur de Première au Lycée Condorcet

LA BRUYÈRE LES CARACTÈRES

OU LES MŒURS DE CE SIÈCLE
(EXTRAITS)

I

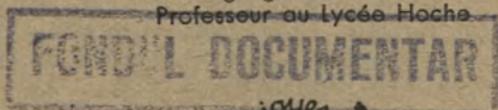
avec une Notice biographique, une Notice historique
et littéraire, des Notes explicatives, des Jugements,
un Questionnaire sur les extraits et des Sujets de devoirs,

par

RENÉ TERNOIS

Agrégé des Lettres

Professeur au Lycée Hoche



203441E



BIBLIOTECA MUNICIPAL
— CLUJ

203 441

LIBRAIRIE LAROUSSE — PARIS-VI^e

13 à 21, rue Montparnasse, et boulevard Raspail, 114

Succursale : 58, rue des Écoles (Sorbonne)

84

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE DE LA VIE DE LA BRUYÈRE

(1645-1696)

- 7 août 1645. — Jean de La Bruyère, né à Paris, est baptisé à l'église Saint-Christophe. Il était fils d'un contrôleur général des rentes de l'hôtel de ville.
1665. — La Bruyère se présente devant les docteurs régents de l'Université d'Orléans pour soutenir ses thèses et obtenir le grade de licencié ès deux droits.
- 1665-1673. — La Bruyère est avocat au Parlement de Paris, mais plaide peu.
1673. — Il achète la charge de trésorier général de France au bureau des finances de la généralité de Caen, mais il continue à habiter à Paris. Il revend cette charge en 1686.
1684. — Par l'entremise de Bossuet, La Bruyère prend place parmi les maîtres chargés d'achever l'éducation du jeune duc de Bourbon (petit-fils du grand Condé), alors âgé de seize ans. Il enseigne l'histoire, la géographie, les institutions de la France.
- 1687-1696. — L'éducation terminée, La Bruyère reste dans la maison de Condé avec le titre de gentilhomme de M. le Duc.
- 19 mai 1687. — Boileau écrit à Racine : « Maximilien (La Bruyère) m'est venu voir à Auteuil, et m'a lu quelque chose de son *Théophraste*. »
- Début de 1688. — *Les Caractères de Théophraste traduits du grec avec les Caractères ou les mœurs de ce siècle*.
- 15 juin 1693. — La Bruyère est reçu à l'Académie française. Le discours de réception est publié la même année.
1694. — 8^e édition des *Caractères*.
- 1694-1696. — La Bruyère compose des *Dialogues sur le quêtisme*; il les lit le 8 mai 1696 à Antoine Bossuet, frère de l'évêque de Meaux.
- Nuit du 10 au 11 mai 1696. — La Bruyère meurt à Versailles d'une attaque d'apoplexie.
- Fin 1698. — Le libraire Osmont met en vente les *Dialogues posthumes du sieur de La Bruyère sur le quêtisme* (ce sont, en effet, les dialogues de La Bruyère, mais remaniés et complétés par l'abbé Ellies du Pin).

La Bruyère avait dix-huit ans de moins que Bossuet, six ans de moins que Racine, neuf ans de moins que Boileau, six ans de plus que Fénelon et douze ans de plus que Fontenelle.

LES CARACTÈRES

NOTICE

Les années 1688-1694. — 1. Crise politique et sociale : *Louis XIV se croit assez puissant pour dicter ses volontés à l'Europe ; pourtant la période du déclin va commencer. A l'automne 1688, l'armée royale envahit l'Empire, Philippsbourg se rend, la rive gauche du Rhin est conquise ; mais le 15 novembre, Guillaume d'Orange débarque en Angleterre ; le 23 février 1689, Guillaume et Marie sont proclamés roi et reine ; Guillaume III déclare la guerre au roi de France le 17 mai ; une coalition se forme ; Jacques II, qui combattait en Irlande soutenu par Louis XIV, est battu à Drogheda, sur la Boyne (juillet 1690) et se réfugie à Saint-Germain. La guerre dure près de huit ans, pénible, décevante, malgré quelques victoires françaises.*

A l'intérieur : *Les difficultés financières sont grandes ; le roi crée et vend des charges ; la puissance des gens de robe et surtout des financiers ne cesse de croître ; les paysans sont dans la misère, le mécontentement grandit. Fénelon, précepteur du duc de Bourgogne, écrit sa lettre à Louis XIV (4 mai 1693) et Télémaque (qui paraîtra en 1699) ; Boisguillebert étudiera bientôt (1697) les causes de la misère du pays et les moyens d'y remédier.*

Les protestants, qui se sont réfugiés en Hollande, en Angleterre et en Allemagne après la Révocation de l'Edit de Nantes (1686) combattent par l'épée et par la plume dans les rangs ennemis. Ils multiplient les gazettes et les pamphlets ; l'un d'eux, furieux probablement, publie les Soupirs de la France esclave (1689), violent réquisitoire contre l'absolutisme.

2. Crise religieuse et morale : *La reine Marie-Thérèse est morte en 1683 et le roi a épousé secrètement M^{me} de Maintenon qui travaille à le convertir. Semblablement la Cour se convertit ou affecte de se convertir. Il y aura trente années de dévotion, sincère ou hypocrite. Mais ce n'est là qu'une façade. Le catholicisme est ébranlé par les luttes du gallicanisme contre la papauté (Louis XIV finit par céder en 1693), par les luttes contre les protestants (Bossuet publie en 1688 l'Histoire des variations des Eglises protestantes). Richard Simon, par ses ouvrages d'exégèse, fournit des arguments à l'incrédulité (Histoire critique des versions du Nouveau Testament, 1690). Bourdaloue et Massillon prêchent contre les vices qui se développent effroyablement dans le désarroi moral d'une période de guerre.*

3. Crise philosophique : *Malgré les interdictions officielles et l'opposition de la Sorbonne, le cartésianisme se répand. En 1690 paraît un grand traité de Pierre Régis, véritable somme de la philosophie cartésienne. Le libertinage ne se manifeste plus comme au début du siècle par des audaces de conduite ou de langage, mais il devient philosophie. A Londres, le salon de la duchesse Mazarin, où une société cosmopolite se réunit autour de Saint-Évremond, est un foyer de libre pensée (1676-1699). A Rotterdam, Bayle prépare ses gros livres érudits et insidieux (Le Dictionnaire historique et critique paraîtra en 1697). Fontenelle publie l'Histoire des oracles en 1687.*

4. Crise littéraire : *Le classicisme produit ses dernières grandes œuvres : Esther (1689), Athalie (1691), la Satire X et les Épîtres X, XI, XII de Boileau. La Fontaine meurt le 13 avril 1695. Les partisans de la tradition doivent défendre l'autorité des anciens contre l'offensive moderniste : le 27 janvier 1687, Charles Perrault lit à l'Académie son poème le Siècle de Louis le Grand et publie l'année suivante les Parallèles des Anciens et des Modernes (1688). Les écrits de Saint-Évremond, déjà connus partiellement, sont répandus par les éditions de 1689-1692. Les partisans des anciens répondent : Épître de La Fontaine à Huet (1687), Discours sur l'Ode de Boileau (1693) suivi des neuf premières Réflexions sur Longin (1694).*

Ainsi, après vingt-cinq années d'absolutisme et de classicisme triomphants, commence une période d'inquiétude où s'ébauchent les grandes recherches politiques, philosophiques et morales du siècle suivant. Le livre de La Bruyère est celui d'un homme qui a profondément ressenti les événements et le trouble de ces années.

Publication des « Caractères » — Au début de 1688 paraît chez le libraire Michallet un petit livre anonyme : *Les Caractères de Théophraste traduits du grec avec les Caractères ou les mœurs de ce siècle*. Le volume contenait : le *Discours sur Théophraste*, la traduction des *Caractères* de Théophraste, une préface et 420 remarques de La Bruyère.

Huit éditions paraissent du vivant de l'auteur : La 2^e et la 3^e en 1688 (sensiblement identiques à la 1^{re}) ; la 4^e en 1689 (764 caractères) ; la 5^e en 1690 (923 caractères) ; la 6^e en 1691 (997 caractères) ; la 7^e en 1692 (1 073 caractères) ; la 8^e en 1694 (1 120 caractères). La 8^e édition contient en outre le *Discours de réception à l'Académie française*, déjà publié séparément en 1693 et complété par une préface. D'une édition à l'autre, certains caractères ont été complétés d'un ou plusieurs alinéas. La Préface des *Caractères*, réduite à quelques phrases dans la première édition, a été remaniée et complétée dans les éditions suivantes et a reçu sa forme définitive en 1694. En 1689 et 1690, La Bruyère signale les remarques nouvelles ; dans les éditions suivantes il cherche à les dissimuler. La 9^e édition (1696) a été revue et corrigée par La Bruyère, mais n'apporte rien de neuf.

L'homme. — La vie de La Bruyère fut simple et discrète. C'était un de ces célibataires paisibles et lettrés, qui aiment la solitude, préfèrent la société des livres à celle des hommes et se consolent des heurts de la vie par les joies de l'intelligence. C'est ainsi qu'il passa dans de modestes appartements parisiens la plus grande partie de sa jeunesse. Non qu'il ne fût pas ambitieux. Il avait le sentiment de son mérite, mais il était timide (de cette timidité que donne une longue vie studieuse), trop orgueilleux pour flatter et trop honnête pour accepter les compromissions. L'intervention de Bossuet et le désir d'un prince le tirèrent de sa retraite et le jetèrent dans le monde inquiet, frivole et avide, aimable et féroce des cours. Il ne s'y adapta jamais. Il y resta cependant, flatté d'abord, intéressé ensuite, désireux de plaire, mais gauche, facilement irrité, chagrin, souvent blessé dans son amour-propre, souffrant des hauteurs des Condés et de leur entourage, comme de l'injustice d'une société qui n'appelle pas l'homme de mérite à la place qui lui est due. Telle est la secrète misère de La Bruyère, la source d'une amertume, d'une misanthropie, d'un pessimisme qui s'expriment ou se laissent entrevoir dans tant de pages des *Caractères*. Le chapitre du *Mérite personnel* est à ce point de vue le plus précieux, et pour nos générations, plus curieuses d'âmes que d'art littéraire, ces confidences sont peut-être le plus grand attrait du livre. Et nous sommes d'autant plus touchés que, sous ces dehors sévères et amers, nous découvrons un grand fond de bonté et, chose rare alors, de la compassion pour les victimes de l'inégalité sociale.

Le moraliste. — L'homme est mauvais, la vie est mauvaise : telle est la conclusion du pessimisme de La Bruyère. C'est aussi la conception des autres moralistes du XVII^e siècle. La Bruyère n'est pas un penseur original ; dans les années qui précèdent son préceptorat, et encore après, il a lu et relu Montaigne, La Rochefoucauld, Pascal, Malebranche et Bossuet ; il leur doit la plupart de ses idées. S'il y a entre eux et lui des différences, c'est qu'il n'a pas la vigueur systématique d'un La Rochefoucauld, ou comme Pascal le sens d'une grandeur émouvante dans le drame de la faiblesse humaine : bourgeois de bon sens, soucieux d'une vérité moyenne, il voit les hommes médiocres, frivoles, vaniteux, mesquins, aussi incapables de grands vices que de grandes vertus, pitoyables et ridicules. Le spectacle de la vie ne fera que confirmer et illustrer sans la modifier une philosophie déjà bâtie dans ses grandes lignes avant l'entrée chez les Condés.

Critique sociale. — Mais les circonstances, en l'arrachant aux livres, l'obligent à voir par delà l'homme abstrait des moralistes, les hommes réels, les hommes d'une société et d'une époque, les hommes des années 80, variables suivant les classes et les fortunes ; il découvre, mieux qu'il n'avait pu le faire dans sa brève expérience

d'avocat et de trésorier, tout le mécanisme et les défauts d'une organisation sociale alors en pleine crise. Il écrit ce qu'il voit : la noblesse qui s'avilit, néglige les affaires privées ou publiques; les roturiers qui achètent ou usurpent des titres nobiliaires; les laquais parvenus qui étalent un luxe insolent; les souffrances du peuple; les intrigues et la frivolité d'un clergé pauvre de science et de vertu; la dévotion des gens de cour qui n'est qu'affectation et moyen de parvenir. Il n'y a ni bonté ni justice, nulle place pour le mérite modeste. L'amertume de l'ambitieux timide et déçu accroît la clairvoyance de l'observateur; le « domestique » des Condés s'irrite d'une société si mal faite, et souvent, bien que respectueux de la tradition et sincèrement soumis au pouvoir royal, bien qu'il y ait dans ses plaintes plus du bourgeois frondeur que du révolutionnaire, envisage un ordre de choses nouveau et plus équitable. Un siècle avant, il y a dans les *Caractères* des mots qui annoncent les hardiesses du *Mariage de Figaro*.

L'observateur et l'artiste. — Plus souvent La Bruyère s'amuse, ou se contraint à s'amuser. N'y a-t-il pas d'ailleurs dans le monde plus de fantoches que de grands malfaiteurs? Il est amusant de rencontrer vivants et agissants ceux que les livres ont définis. La Bruyère se plaît à noter les mots, les gestes, les jeux de physiognomie, les détails de costume par lesquels se révèlent les défauts, les faiblesses ou les manies. Aux remarques généralement abstraites de la première édition vont s'ajouter de plus en plus des notations concrètes et pittoresques. D'ailleurs écrire devient vite un jeu agréable et un besoin pour qui a commencé, et écrire le portrait de celui qui vous a irrité, n'est-ce pas se contraindre à le voir de façon plus objective et moins pénible, s'assurer sur lui une sorte de supériorité et de maîtrise? Si bien que, d'une édition à l'autre, la proportion des portraits s'accroît. Parfois La Bruyère est parti d'une remarque abstraite, qui est de lui ou d'un autre, et se rappelant ce qu'il a vu, travaille à substituer aux abstractions leurs équivalents sensibles, à découvrir les menus faits qui donneront l'illusion de la vie. (Tel le portrait d'*Hermagoras*.) D'autres fois il saisit sur le vif un individu, le représente avec toutes ses particularités, illogiques et contradictoires, sans souci de démontrer une idée et d'élaguer ce qui n'y conduit pas; d'autres fois, taillant dans le réel, il dégage une silhouette moins nuancée, moins vraie, mais plus logique; d'autres fois encore il emprunte à l'un et à l'autre et bâtit ainsi une image synthétique; d'autres fois enfin, par prudence, il essaye de dissimuler l'identité du modèle par quelques traits postiches.

Succès et clefs. — Le livre ainsi constitué eut dès son apparition un énorme succès, non pas succès de scandale comme les malveillants l'ont dit, puisqu'il n'y avait presque pas de portraits,

mais le succès que devait naturellement rencontrer, auprès du public le plus moraliste qui fut jamais, un petit volume varié, aisé, spirituel, de lecture facile et qui était l'aboutissement d'un siècle de recherches morales. Lorsque dans les éditions suivantes les portraits se multiplièrent, la curiosité maligne s'en mêla, on se plut à mettre des noms en marge du livre, à désigner les originaux. Tantôt justes, tantôt hypothétiques ou fausses, quelquefois contradictoires, ces identifications formèrent ce qu'on appela *les Clefs*. Elles circulèrent d'abord en manuscrits, sous le manteau, comme on disait alors; on en imprima à partir de 1697. La Bruyère protesta de l'innocence de ses intentions, affirma qu'il n'avait jamais eu d'autre objet qu'une vérité générale; on ne le crut pas, et somme toute on eut raison. Il faut lire les *Caractères* comme un journal, dont les pages ont été évidemment arrangées, corrigées, complétées, mais conservent le frémissement de la vie complexe et changeante et les réactions d'une âme en face des hommes et des événements. Et c'est précisément parce qu'elles sont l'image vraie d'un homme et d'une société qu'elles nous paraissent universellement et éternellement vraies.

Style. — Il y a beaucoup d'art dans les *Caractères*, trop d'art même parfois; à côté d'heureuses trouvailles d'expression, il y a de l'artifice et de la préciosité. Mais on ne saurait rester insensible au charme de ces phrases tantôt amples et périodiques, tantôt brèves, incisives, habiles à traduire l'indignation comme à émietter le réel en menus faits pour aboutir à quelque trait inattendu. La langue est riche et savoureuse; l'archaïsme et l'expression à la mode y voisinent, le mot familier et le mot technique. L'observation morale se résout en détails concrets, en verbes expressifs; les hommes agissent, prennent des poses avantageuses ou gesticulent, le décor se précise, le dialogue s'engage; quelques lignes suffisent à enfermer toute une scène de comédie. Dans les maximes même, où il est resté abstrait, La Bruyère s'est ingénié à renouveler de vieilles vérités, à les condenser en une brièveté d'épigramme, à les nuancer d'une ironie subtile, à surprendre et à charmer à force d'esprit et d'imprévu. Il y a des pages où tout mot est l'effet d'une recherche, où tout détail révèle une intention, où on se demande si on doit admirer un art aussi parfait ou s'irriter de ces artifices. Il arrive que La Bruyère oublie le réel par souci d'écrire une jolie page, que l'homme de lettres l'emporte sur l'observateur et le moraliste, l'emporte sur l'homme. Il appartient au lecteur de faire le départ, de distinguer ce qui est la traduction originale d'une impression et ce qui est calcul d'artiste, et, d'une façon générale de ne pas s'attacher trop exclusivement à la forme. A trop insister, comme on le fait parfois, sur l'esthétique, on risquerait de négliger ce qui reste l'essentiel dans ce livre : sa valeur documentaire et humaine.

Pour compléter les deux petits volumes que nous présentons et l'annotation nécessairement succincte, on pourra consulter : 1^o L'édition des *Œuvres* de La Bruyère qu'a donnée G. Servois (1865-1878, 3 vol. in-8^o); 2^o la thèse de M. Lange : *La Bruyère critique des conditions et des institutions sociales* (1909); 3^o les ouvrages de M. Cayrou : édition scolaire, excellente, de La Bruyère et *Lexique de la langue du XVII^e siècle*; 4^o A. Haase, *Syntaxe française du XVII^e siècle*, traduite par Obert (1898) et F. Brunot, *Histoire de la langue française*, tome IV, *la Langue classique*.

Notre travail doit beaucoup à ces maîtres et à ces prédécesseurs, à qui c'est pour nous un agréable devoir de rendre ici hommage.

Nous reproduisons le texte de l'édition G. Servois, qui est celui de la 9^{me} édition 1696.

N. B. — 1^o Nous avons conservé à chaque paragraphe le numéro qu'il porte dans l'édition G. Servois.

2^o L'abréviation *Ed. 4*, *Ed. 5*, etc., signifie que la maxime ou le portrait a paru pour la première fois dans la 4^e ou dans la 5^e édition. Les maximes et portraits non suivis de cette indication appartiennent à la 1^{re} édition.



I. - DES OUVRAGES DE L'ESPRIT

1. Tout est dit¹, et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans² qu'il y a des hommes, et qui pensent³. Sur ce qui concerne les mœurs⁴, le plus beau et le meilleur est enlevé; l'on ne fait que glaner après les anciens et les habiles⁵ d'entre les modernes.

2. Il faut chercher seulement à penser et à parler juste, sans vouloir amener les autres à notre goût et à nos sentiments⁶; c'est une trop grande entreprise.

3. C'est un métier que de faire un livre, comme de faire une pendule; il faut plus que de l'esprit⁷ pour être auteur. Un magistrat allait par son mérite à la première dignité; il était homme délié⁸ et pratique⁹ dans les affaires; il a fait imprimer un ouvrage moral¹⁰ qui est rare par le ridicule¹¹.

4. Il n'est pas si aisé de se faire un nom par un ouvrage parfait que d'en faire valoir un médiocre par le nom qu'on s'est déjà acquis.

1. Comp. Térence (*Eunuque*, Prologue, v. 41) : « Nullumst jam dictum quod non sit dictum prius : Il n'est plus de parole qui ne soit une redite. » Bossuet disait, au contraire : « Après six mille ans d'observations, l'esprit humain n'est pas épuisé; il cherche et il trouve encore, afin qu'il connaisse qu'il peut trouver jusques à l'infini. » (*Connaissance de Dieu et de soi-même*, v. 5), et Méré : « C'est une erreur de s'imaginer qu'on ne peut rien dire qui n'ait été dit » (*De la conversation*, éd. Boudhors, II, p. 100); 2. La Bruyère adopte la chronologie grecque de Suidas (XI^e siècle) qui plaçait la création du monde vers l'an 6000 avant J.-C.; Bossuet, dans son *Discours sur l'histoire universelle* (1681), acceptait la date de 4004; 3. Construction assez fréquente chez La Bruyère (Cf. § 17); 4. Caractères, sentiments et passions; 5. Habile : « qui a de l'esprit, de la science, de la capacité » (*Dict. Furetière*, 1690) :

L'un était pauvre, mais habile,
L'autre riche, mais ignorant.

La Fontaine (*Fables*, VIII, 19);

6. *Sentiment* : opinion (mais plus intuitive que raisonnée). « Elle a le même sentiment que nous des jolis vers que nous lui avons montrés. » (M^{me} de Sévigné, 4 mai 1686). La Bruyère distingue *opinion* et *sentiment* (I, § 30). 7. *Esprit* : intelligence, dispositions naturelles, talent. *Homme d'esprit* : homme de lettres, intellectuel, et non homme spirituel; 8. Adroit, fin; 9. « *Pratique* : signifie versé, et se dit particulièrement des arts. Il faut se servir de cet ouvrier, il est fort pratique en ces sortes d'ouvrages » (*Dict. Acad.*, 1694); 10. Sur les mœurs (cf. § 1, note 4); 11. Suivant toutes les clefs, ce magistrat est Poncet de la Rivière, conseiller d'État, qui avait publié, sous un pseudonyme en 1677, des *Considérations sur les avantages de la vieillesse dans la vie chrétienne, politique, civile, économique et solitaire*. La dignité à laquelle il prétendait était celle de chancelier ou celle de premier président du Parlement. Toutes deux se trouvèrent vacantes vers la fin de 1677; il n'obtint ni l'une ni l'autre et mourut en 1681.

7. Il y a de certaines¹ choses dont la médiocrité est insupportable : la poésie, la musique, la peinture, le discours public².

Quel supplice que celui d'entendre déclamer pompeusement un froid discours ou prononcer³ de médiocres vers avec toute l'emphase d'un mauvais poète!

9. L'on n'a guère vu jusqu'à présent un chef-d'œuvre d'esprit⁴ qui soit l'ouvrage de plusieurs : Homère a fait l'*Iliade*⁵, Virgile l'*Enéide*, Tite-Live ses *Décades*, et l'Orateur romain ses *Oraisons*⁶.

10. Il y a dans l'art un point de perfection, comme de bonté ou de maturité dans la nature. Celui qui le sent et qui l'aime a le goût parfait; celui qui ne le sent pas, et qui aime en deçà ou au delà, a le goût défectueux. Il y a donc un bon et un mauvais goût, et l'on dispute des goûts avec fondement⁷.

11. Il y a beaucoup plus de vivacité que de goût parmi les hommes; ou, pour mieux dire, il y a peu d'hommes dont l'esprit soit accompagné d'un goût sûr et d'une critique judicieuse.

13. Amas d'épithètes, mauvaises louanges : ce sont les faits qui louent, et la manière de les raconter.

14. Tout l'esprit⁸ d'un auteur consiste à bien définir et à bien peindre. MOÏSE⁹, HOMÈRE, PLATON, VIRGILE, HORACE,

1. Au XVII^e siècle, les adjectifs *différent*, *aucun*, *certain* sont souvent précédés du *de* partitif. La Bruyère (II, § 3) : « Ceux que l'on choisit pour de différents emplois ». Cf. Haase (§ 50 A); 2. Comp. Montaigne (*Essais*, II, 17, éd. Villey, p. 414) : « On peut faire le sot partout ailleurs, mais non en la poésie. » Horace (*Art poétique*, v. 372-373). Boileau (*Art poétique*, IV, 29 suiv.) :

... Dans l'art dangereux de rimer et d'écrire,
Il n'est point de degrés du médiocre au pire.
Qui dit froid écrivain dit détestable auteur...
Un fou du moins, fait rire et peut nous égayer,
Mais un froid écrivain ne sait rien qu'ennuyer.

3. Réciter en public (*Dict. Furetière*, 1690). La Bruyère, Préface du *Discours à l'Académie* : « Ils partirent pour la cour le lendemain de la prononciation de ma harangue »; 4. Cf. p. 11, note 7; 5. La Bruyère reste attaché à la tradition du poète aveugle, auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssee*. L'abbé d'Aubignac (1604-1676) pensait qu'Homère n'a jamais existé et que l'*Iliade* n'est pas l'œuvre d'un seul poète, mais son livre, *Conjectures académiques sur l'« Iliade »*, ne fut publié qu'en 1715. Les questions relatives à la composition des poèmes homériques furent posées pour la première fois devant le public en 1693, par Charles Perrault, dans le troisième volume des *Parallèles des anciens et des modernes*; 6. *Discours*; 7. Comp. Méré (*De la Conversation*, éd. Boudhors, p. 128-129) : « La plupart sont persuadés qu'il ne faut pas disputer du goût et j'approuve assez qu'on ne dispute de rien; mais si l'on entend par là qu'il n'y a point de raison pour montrer qu'on a le goût bon ou qu'on l'a mauvais, et que cela ne dépend que de la fantaisie, c'est une erreur. Car le bon goût se fonde toujours sur des raisons très solides, mais le plus souvent sans raisonner »; 8. Cf. p. 11, note 7; 9. Note de La Bruyère : « Quand même on ne le considère que comme un homme qui a écrit ».

ne sont au-dessus des autres écrivains que par leurs expressions et par leurs images : il faut exprimer le vrai pour écrire naturellement, fortement, délicatement.

15. On a dû faire du style ce qu'on a fait de l'architecture. On a entièrement abandonné l'ordre gothique que la barbarie¹ avait introduit pour les palais et pour les temples; on a rappelé le dorique, l'ionique et le corinthien; ce qu'on ne voyait plus que dans les ruines de l'ancienne Rome et de la vieille Grèce, devenu moderne, éclate dans nos portiques et dans nos péristyles. De même on ne saurait en écrivant rencontrer le parfait, et, s'il se peut, surpasser les anciens que par leur imitation². (Ed. 5).

Combien de siècles se sont écoulés avant que les hommes, dans les sciences et dans les arts, aient pu revenir au goût des anciens et reprendre enfin le simple et le naturel!

On se nourrit des anciens et des habiles³ modernes, on les presse, on en tire le plus que l'on peut, on en renfle ses ouvrages; et, quand enfin l'on est auteur et que l'on croit marcher tout seul, on s'élève contre eux, on les maltraite, semblable à ces enfants, drus et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé, qui battent leur nourrice⁴. (Ed. 4).

Un auteur moderne prouve ordinairement que les anciens nous sont inférieurs en deux manières, par raison et par exemple : il tire la raison de son goût particulier et l'exemple, de ses ouvrages⁴. (Ed. 4.)

Il avoue que les anciens, quelque inégaux et peu corrects qu'ils soient, ont de beaux traits; il les cite⁵, et ils sont si beaux qu'ils font lire sa critique. (Ed. 4).

Quelques habiles⁶ prononcent⁷ en faveur des anciens contre les modernes, mais ils sont suspects et semblent juger en leur propre cause, tant leurs ouvrages sont faits sur le goût de l'antiquité; on les récuse. (Ed. 4).

17. Entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit

1. Le xvii^e et le xviii^e siècles attribuaient l'art ogival aux Goths (ou aux Arabes) et le dédaignaient; 2. Comp. La Fontaine (*Épître à Huet*), et La Bruyère (*Discours sur Théophraste*); 3. Cf. p. 11, note 5; 4. Ces réflexions visent Fontenelle ou Perrault. Les *Parallèles des anciens et des modernes* de Ch. Perrault commencent à paraître en 1688; la même année Fontenelle publie des *Poésies pastorales* avec un *Discours sur la nature de l'épique* et une *Digression sur les anciens et les modernes*; il critique Théocrite et Virgile, et montre par ses propres épiques les lois du genre pastoral; 5. Perrault, dans ses *Parallèles*, cite quelques passages de Cicéron, d'Horace et de Martial; 6. Boileau et Racine, selon toutes les clefs; 7. *Prononcer* : déclarer son sentiment, décider : « Hé bien donc, prononcez; que voulez-vous qu'on fasse? » Racine (*Britannicus*, IV, 11).

la bonne. On ne la rencontre pas toujours en parlant ou en écrivant : il est vrai néanmoins qu'elle existe, que tout ce qui ne l'est point est faible, et ne satisfait point un homme d'esprit qui veut se faire entendre.

Un bon auteur, et qui écrit avec soin, éprouve souvent que l'expression qu'il cherchait depuis longtemps sans la connaître, et qu'il a enfin trouvée, est celle qui était la plus simple, la plus naturelle, qui semblait devoir se présenter d'abord¹ et sans effort.

Ceux qui écrivent par humeur² sont sujets à retoucher³ à leurs ouvrages : comme elle n'est pas toujours fixe et qu'elle varie en eux selon les occasions, ils se refroidissent bientôt pour les expressions et les termes qu'ils ont le plus aimés.

20. Le plaisir de la critique nous ôte celui d'être vivement touchés de très belles choses⁴.

21. Bien des gens vont jusqu'à sentir le mérite d'un manuscrit qu'on leur lit, qui ne peuvent se déclarer en sa faveur jusqu'à ce qu'ils aient vu le cours qu'il aura dans le monde par l'impression ou quel sera son sort parmi les habiles⁵; ils ne hasardent point leurs suffrages, et ils veulent être portés par la foule et entraînés par la multitude; ils disent alors qu'ils ont les premiers approuvé cet ouvrage, et que le public est de leur avis⁶...

23. Que dites-vous du livre d'*Hermodore*? — Qu'il est mauvais, répond *Anthime*. — Qu'il est mauvais? — Qu'il est tel, continue-t-il, que ce n'est pas un livre, ou qui mérite du moins que le monde en parle. — Mais l'avez-vous lu? — Non, dit *Anthime*. Que n'ajoute-t-il que *Fulvie* et *Mélanie* l'ont condamné sans l'avoir lu, et qu'il est ami de *Fulvie* et de *Mélanie*? (Ed. 4.)

24. *Arsène*⁷, du plus haut de son esprit, contemple les hommes, et dans l'éloignement d'où il les voit, il est comme effrayé de leur petitesse; loué, exalté et porté jusqu'aux cieux par de certaines gens qui se sont promis de s'admirer

1. Dès l'abord, tout de suite; 2. Suivant l'inspiration du moment; 3. Toucher de nouveau; 4. Comp. Molière (*Critique de l'École des femmes*, vi) : « Moquons-nous donc de cette chicane où ils veulent assujettir le goût du public, et ne consultons dans une comédie que l'effet qu'elle fait sur nous. Laissons-nous aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles et ne cherchons point de raisonnement pour nous empêcher d'avoir du plaisir »; 5. Cf. p. 11, note 5; 6. Comp. XII, §§ 7 et 59; 7. Les clefs désignent généralement le comte de Tréville (mort en 1708). On trouvera son portrait dans Saint-Simon et dans Sainte-Beuve (*Causeries du lundi*). Les contemporains font grand éloge de son intelligence. « Il n'y a jamais eu un esprit si lumineux que le sien », dit M^{me} de Coulanges.

récioproquement, il croit, avec quelque mérite qu'il a, posséder tout celui qu'on peut avoir et qu'il n'aura jamais; occupé¹ et rempli de ses sublimes idées, il se donne à peine le loisir de prononcer quelques oracles; élevé par son caractère au-dessus des jugements humains, il abandonne aux âmes communes le mérite d'une vie suivie et uniforme, et il n'est responsable de ses inconstances² qu'à ce cercle d'amis qui les idolâtrèrent; eux seuls savent juger, savent penser, savent écrire, doivent écrire; il n'y a point d'autre ouvrage d'esprit³ si bien reçu dans le monde et si universellement goûté des honnêtes gens⁴, je ne dis pas qu'il veuille approuver, mais qu'il daigne lire: incapable d'être corrigé par cette peinture, qu'il ne lira point. (Ed. 4.)

25. *Théocrine* sait des choses assez inutiles; il a des sentiments⁵ toujours singuliers⁶; il est moins profond que méthodique, il n'exerce que sa mémoire; il est abstrait⁷, dédaigneux, et il semble toujours rire en lui-même de ceux qu'il croit ne le valoir pas. Le hasard fait que je lui lis mon ouvrage, il l'écoute. Est-il lu, il me parle du sien. « Et du vôtre, me direz-vous, qu'en pense-t-il? » — Je vous l'ai déjà dit, il me parle du sien. (Ed. 6.)

26. Il n'y a point d'ouvrage si accompli qui ne fondît⁸ tout entier au milieu de la critique, si son auteur voulait en croire tous les censeurs qui ôtent chacun l'endroit qui leur plaît le moins. (Ed. 4.)

30. Quelle prodigieuse distance entre un bel ouvrage et un ouvrage parfait ou régulier⁹! Je ne sais s'il s'en est encore trouvé de ce dernier genre. Il est peut-être moins difficile aux rares génies de rencontrer le grand et le sublime, que d'éviter toute sorte de fautes. *Le Cid* n'a eu qu'une voix pour lui à sa naissance, qui a été celle de l'admiration; il

1. Absorbé. « Bérénice m'occupe et m'afflige sans cesse » Racine (*Bérénice*, 1288); 2. Trévillé fut tour à tour janséniste et libertin; 3. Cf. p. 11, note 7; 4. *Honnête homme*: homme distingué par ses manières et sa culture; 5. Cf. p. 11, note 6; 6. Uniques, exceptionnels; 7. Absorbé dans ses pensées; 8. Le xvii^e siècle employait souvent l'imparfait du subjonctif là où nous mettons le présent. Haase (§ 67 B). Cf. Racine (*Andromaque*, 278): « On craint qu'il n'essayât les larmes de sa mère »; 9. Conforme aux règles. — Comp. Saint-Evremond (*De la tragédie ancienne et moderne*): « On n'a jamais vu tant de règles pour faire de belles tragédies, et on en fait si peu qu'on est obligé de représenter toutes les vieilles. Il me souvient que l'abbé d'Aubignac en composa une selon toutes les lois qu'il avait impérieusement données pour le théâtre. Elle ne réussit point et comme il se vantait partout d'être le seul de nos auteurs qui ait bien suivi les préceptes d'Aristote: « Je sais bon gré à M. d'Aubignac, dit M. le Prince, d'avoir si bien suivi les règles d'Aristote, mais je ne pardonne point aux règles d'Aristote d'avoir fait faire une si méchante tragédie à M. d'Aubignac ».

s'est vu plus fort que l'autorité et la politique, qui ont tenté vainement de le détruire; il a réuni en sa faveur des esprits toujours partagés d'opinions et de sentiments, les grands et le peuple : ils s'accordent tous à le savoir de mémoire, et à prévenir au théâtre les acteurs qui le récitent. *Le Cid* enfin est l'un des plus beaux poèmes que l'on puisse faire; et l'une des meilleures critiques qui ait été faite¹ sur aucun sujet est celle du *Cid*². (Ed. 4.)

31. Quand une lecture vous élève l'esprit et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage; il est bon et fait de main d'ouvrier³. (Ed. 8.)

34. Le philosophe⁴ consume sa vie à observer les hommes, et il use ses esprits⁵ à en démêler les vices et le ridicule; s'il donne quelque tour à ses pensées, c'est moins par une vanité d'auteur que pour mettre une vérité qu'il a trouvée dans tout le jour nécessaire pour faire l'impression qui doit servir à son dessein. Quelques lecteurs croient néanmoins le payer avec usure s'ils disent magistralement qu'ils ont lu son livre, et qu'il y a de l'esprit⁶; mais il leur renvoie tous leurs éloges, qu'il n'a pas cherchés par son travail et par ses veilles. Il porte plus haut ses projets et agit pour une fin plus relevée : il demande des hommes un plus grand et un plus rare succès que les louanges, et même que les récompenses, qui est de les rendre meilleurs. (Ed. 4.)

37. Je ne sais⁷ si l'on pourra jamais mettre dans des lettres plus d'esprit⁸, plus de tour⁹, plus d'agrément et plus de style, que l'on en voit dans celles de BALZAC et de VOITURE;

1. Le verbe est au singulier dans les éditions du xvii^e siècle; 2. *Les Sentiments de l'Académie française sur le « Cid »*, rédigés par Chapelain, ouvrage de critique pédante et tatillonne (1638). Il faut rapprocher de cette remarque de La Bruyère, la lettre de Balzac à Scudéry au sujet du *Cid* (août 1637) et Boileau (*Satire IX*, 231-234) :

En vain contre le Cid un ministre se ligue,
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue;
L'Académie en corps a beau le censurer,
Le public révolté s'obstine à l'admirer.

3. Artiste, maître. On disait, au xvii^e siècle : « Virgile était un excellent ouvrier » (*Dict. Acad.*, 1694); 4. La Bruyère songe sans doute à lui-même; 5. Esprits animaux, terme de la philosophie cartésienne. Descartes (*Discours de la méthode*) : « Les esprits animaux sont comme un vent très subtil, ou plutôt comme une flamme très pure et très vive qui, montant continuellement en grande abondance du cœur dans le cerveau, va se rendre de là par les nerfs dans les muscles et donne le mouvement à tous les membres. » Ici : force intellectuelle; 6. Cf. p. 11, note 7; 7. Ici commencent les jugements de La Bruyère sur les principaux écrivains du xvi^e et du xvii^e siècle. Il sera intéressant de comparer ces appréciations à celles qui sont réunies dans le livre de M. Hervier (*les Ecrivains français jugés par leurs contemporains*); 8. Cf. p. 11, note 7; 9. *Tour* : « manière dont on exprime ses pensées et dont on arrange ses termes » (*Dict. Acad.*, 1694).

elles sont vides de sentiments qui n'ont régné que depuis leur temps, et qui doivent aux femmes leur naissance. Ce sexe va plus loin que le nôtre dans ce genre d'écrire. Elles trouvent sous leur plume des tours et des expressions qui souvent en nous ne sont l'effet que d'un long travail et d'une pénible recherche; elles sont heureuses dans le choix des termes, qu'elles placent si juste que, tout connus qu'ils sont, ils ont le charme de la nouveauté et semblent être faits seulement pour l'usage où elles les mettent; il n'appartient qu'à elles de faire lire dans un seul mot tout un sentiment et de rendre délicatement une pensée qui est délicate; elles ont un enchaînement de discours¹ inimitable, qui se suit naturellement, et qui n'est lié que par le sens. Si les femmes étaient toujours correctes, j'oserais dire que les lettres de quelques-unes d'entre elles seraient peut-être ce que nous avons dans notre langue de mieux écrit. (Ed. 4.)

38. Il n'a manqué à TÉRENCE que d'être moins froid : quelle pureté, quelle exactitude², quelle politesse, quelle élégance, quels caractères! Il n'a manqué à MOLIÈRE que d'éviter le jargon³ et le barbarisme⁴ et d'écrire purement : quel feu, quelle naïveté, quelle source de la bonne plaisanterie, quelle imitation des mœurs, quelles images⁵, et quel fléau du ridicule! Mais quel homme on aurait pu faire de ces deux comiques⁶! (Ed. 4.)

41. MAROT, par son tour⁷ et par son style, semble avoir écrit depuis RONSARD : il n'y a guère, entre ce premier et nous, que la différence de quelques mots⁸. (Ed. 5.)

42. RONSARD et les auteurs ses contemporains ont plus nuï au style qu'ils ne lui ont servi : ils l'ont retardé dans le chemin de la perfection, ils l'ont exposé à la manquer pour toujours et à n'y plus revenir⁹. Il est étonnant que les ouvrages de MAROT, si naturels et si faciles, n'aient su faire de Ronsard, d'ailleurs plein de verve et d'enthousiasme¹⁰,

1. Propos, récit (sans caractère oratoire); 2. Perfection, surtout en parlant du style; 3. Langage convenu, inintelligible pour ceux qui ne sont pas initiés. Ici : le langage précieux et galant; 4. Ici : le langage populaire; 5. Peintures, portraits; 6. De cette comparaison de La Bruyère, on rapprochera : Boileau (*Art poétique*, III, 391-400); Bussy-Rabutin (*Lettre du 24 août 1672*), et surtout Fénelon (*Lettre à l'Académie*, 7); 7. Cf. p. 16, note 8; 8. Marot est très apprécié au XVII^e siècle, de La Fontaine naturellement, et aussi de Bussy-Rabutin, de Saint-Evremond, du P. Bouhours. « Imitons de Marot l'élégant badinage », dit Boileau (*Art poétique*, I, 96); 9. Comp. le jugement non moins sévère de Boileau (*Art poétique*, I, 123-130), et celui, un peu plus équitable, de Fénelon (*Lettre à l'Académie*, 5); 10. « Fureur prophétique ou poétique qui transporte l'esprit » (*Dict. Furetière*, 1690).

un plus grand poète que Konsard et que Marot; et, au contraire, que Belleau, Jodelle et Du Bartas¹ aient été sitôt suivis d'un RACAN et d'un MALHERBE, et que notre langue, à peine corrompue, se soit vue réparée. (Ed. 5.)

43. MAROT et RABELAIS sont inexcusables d'avoir semé l'ordure dans leurs écrits : tous deux avaient assez de génie et de naturel² pour pouvoir s'en passer, même à l'égard de ceux qui cherchent moins à admirer qu'à rire dans un auteur. Rabelais surtout est incompréhensible : son livre est une énigme, quoi qu'on veuille dire, inexplicable; c'est une chimère³, c'est le visage d'une belle femme avec des pieds et une queue de serpent, ou de quelque autre bête plus difforme; c'est un monstrueux assemblage d'une morale fine et ingénieuse, et d'une sale corruption. Où il est mauvais, il passe bien loin au delà du pire, c'est le charme de la canaille; où il est bon il va jusqu'à l'exquis et à l'excellent, il peut être le mets des plus délicats⁴. (Ed. 5.)

50. D'où vient que l'on rit si librement au théâtre et que l'on a honte d'y pleurer⁵?... (Ed. 4.)

52. Ce n'est point assez que les mœurs du théâtre ne soient point mauvaises, il faut encore qu'elles soient décentes et instructives. Il peut y avoir un ridicule si bas et si grossier, ou même si fade et si indifférent, qu'il n'est ni permis au poète d'y faire attention, ni possible aux spectateurs de s'en divertir. Le paysan ou l'ivrogne fournit quelques scènes à un farceur⁶; il n'entre qu'à peine dans le vrai comique : comment pourrait-il faire le fond et l'action principale de la comédie? Ces caractères, dit-on, sont naturels. Ainsi, par cette règle, on occupera bientôt tout l'amphithéâtre d'un laquais qui siffle, d'un malade dans sa garde-robe⁷, d'un homme ivre qui dort ou qui vomit⁸ : y a-t-il rien de plus naturel? C'est le propre d'un efféminé de se lever tard, de passer une partie du jour à sa toilette, de se voir au miroir, de se parfumer, de se mettre des mouches⁹, de recevoir des

1. Tel est le texte de la 9^e édition. Dans les éditions 5-8, La Bruyère avait écrit : « Belleau, Jodelle et Saint-Gelais. » Sans doute lui a-t-on fait remarquer que Mellin de Saint-Gelais était de l'école de Marot; 2. Facilité naturelle. On disait alors : « Il a beaucoup de naturel pour la musique » (Dict. Acad., 1694); 3. Un monstre; 4. Jugement équitable, pour l'époque, si on songe aux sévérités des puristes et des dévots. La Fontaine, Saint-Evremond, les libertins admirent Rabelais; 5. L'explication que donne ensuite La Bruyère est longue et confuse; 6. Terme de mépris qui se dit au propre d'un comédien qui joue la farce » (Dict. Acad., 1694); 7. Allusion possible au *Malade imaginaire*; 8. Coemp. Boileau (*Art poétique*, III, 393-400); 9. Mouches : « un petit morceau de taffetas ou de velours noir que les dames mettent sur leur visage par ornement ou pour faire paraître leur teint plus blanc » (Dict. Farsetière, 1690).

billets et d'y faire réponse¹. Mettez ce rôle sur la scène. Plus longtemps vous le ferez durer, un acte, deux actes, plus il sera naturel et conforme à son original; mais plus aussi il sera froid et insipide. (Ed. 5.)

54. CORNEILLE ne peut être égalé dans les endroits où il excelle : il a pour lors un caractère original et inimitable; mais il est inégal. Ses premières comédies² sont sèches, languissantes, et ne laissaient pas espérer qu'il dût ensuite aller si loin, comme ses dernières font qu'on s'étonne qu'il ait pu tomber de si haut. Dans quelques-unes de ses meilleures pièces, il y a des fautes inexcusables contre les mœurs³, un style de déclamateur qui arrête l'action et la fait languir, des négligences dans les vers et dans l'expression qu'on ne peut comprendre en un si grand homme. Ce qu'il y a eu en lui de plus éminent, c'est l'esprit⁴, qu'il avait sublime, auquel il a été redevable de certains vers, les plus heureux qu'on ait jamais lus ailleurs, de la conduite de son théâtre, qu'il a quelquefois hasardée contre les règles des anciens, et enfin de ses dénouements; car il ne s'est pas toujours assujetti au goût des Grecs et à leur grande simplicité : il a aimé au contraire à charger la scène d'événements dont il est presque toujours sorti avec succès; admirable surtout par l'extrême variété et le peu de rapport qui se trouve pour le dessein⁵ entre un si grand nombre de poèmes qu'il a composés. Il semble qu'il y ait plus de ressemblance dans ceux de RACINE, et qu'ils tendent un peu plus à une même chose; mais il est égal, soutenu, toujours le même partout, soit pour le dessein et la conduite de ses pièces, qui sont justes⁶, régulières⁷, prises dans le bon sens et dans la nature, soit pour la versification, qui est correcte, riche dans ses rimes, élégante, nombreuse⁸, harmonieuse : exact imitateur des anciens⁹, dont il a suivi scrupuleusement la netteté et la simplicité de l'action¹⁰; à qui le grand et le merveilleux n'ont pas même manqué, ainsi qu'à Corneille, ni le touchant ni le pathétique. Quelle plus grande tendresse

1. Allusion à la comédie de l'acteur Baron, *l'Homme à bonnes fortunes*, qui fut représentée en 1686. Peut-être le paragraphe tout entier vise-t-il Baron : il y a un ivrogne dans sa comédie *la Coquette*, et un paysan dans *les Enlèvements*. Mais il est possible également que La Bruyère songe à Sganarelle et aux paysans de Molière; 2. Comédie : pièce comique ou tragique. M^{me} de Sévigné écrit (13 janvier 1672) : « Racine a fait une comédie qui s'appelle *Bajazet* »; 3. Contre la vraisemblance des caractères et des passions; 4. Cf. p. 11, note 7; 5. Conception, sujet; 6. Proportionnées, équilibrées; 7. Cf. p. 15, note 9; 8. Rythmée; 9. Surtout des Grecs; 10. Comp. les préfaces de *Britannicus* et de *Bérénice*.

que celle qui est répandue dans tout *le Cid*, dans *Polyeucte* et dans *les Horaces* ! Quelle grandeur ne se remarque point en Mithridate, en Porus¹ et en Burrhus ? Ces passions encore² favorites des anciens, que les tragiques aimaient à exciter sur les théâtres, et qu'on nomme la terreur et la pitié, ont été connues de ces deux poètes. Oreste, dans *l'Andromaque* de Racine, et Phèdre du même auteur, comme l'*Œdipe*³ et les *Horaces* de Corneille, en sont la preuve. Si cependant il est permis de faire entre eux quelque comparaison, et les marquer l'un et l'autre par ce qu'ils ont eu de plus propre et par ce qui éclate le plus ordinairement dans leurs ouvrages, peut-être qu'on pourrait parler ainsi : Corneille nous assujettit à ses caractères et à ses idées⁴, Racine se conforme aux nôtres ; celui-là peint les hommes comme ils devraient être, celui-ci les peint tels qu'ils sont. Il y a plus dans le premier de ce que l'on admire et de ce que l'on doit même imiter, il y a plus dans le second de ce que l'on reconnaît dans les autres ou de ce que l'on éprouve dans soi-même. L'un élève, étonne, maîtrise, instruit ; l'autre plaît, remue, touche, pénètre. Ce qu'il y a de plus beau, de plus noble et de plus impérieux dans la raison est manié par le premier ; et par l'autre ce qu'il y a de plus flatteur et de plus délicat dans la passion. Ce sont dans celui-là des maximes, des règles, des préceptes ; et dans celui-ci du goût et des sentiments. L'on est plus occupé⁵ aux pièces de Corneille ; l'on est plus ébranlé et plus attendri à celles de Racine. Corneille est plus moral⁶, Racine plus naturel. Il semble que l'un imite *Sophocle*⁷, et que l'autre doit plus à EURIPIDE.

56. Tout écrivain, pour écrire nettement, doit se mettre à la place de ses lecteurs⁸, examiner son propre ouvrage comme quelque chose qui lui est nouveau, qu'il lit pour la première fois, où il n'a nulle part, et que l'auteur aurait soumis à sa critique, et se persuader ensuite qu'on n'est pas entendu seulement à cause que l'on s'entend soi-même, mais parce qu'on est en effet⁹ intelligible. (Ed. 7.)

1. Dans la tragédie d'*Alexandre* (1665) ; 2. En outre ; 3. *Œdipe* avait eu, en 1659, un grand succès et fut longtemps apprécié ; 4. Créations ; 5. Cf. p. 15, note 1 ; 6. Idéaliste ; 7. Souvenir probable de Longepierre (*Parallèle de M. Corneille et de M. Racine*, 1686) : « Corneille approche davantage de Sophocle et M. Racine ressemble plus à Euripide. » Mais si Racine doit, en effet, beaucoup à Euripide, Corneille n'a jamais imité Sophocle ; 8. Comp. Pascal (*Pensées*, éd. L. Brunschvicg, § 15) : « Il faut se mettre à la place de ceux qui doivent nous entendre et faire essai sur son propre cœur du tour qu'on donne à son discours pour voir si l'un est fait pour l'autre, et si l'on peut s'assurer que l'auditeur sera comme forcé de se rendre » ; 9. Réellement.

59. La gloire ou le mérite de certains hommes est de bien écrire; et de quelques autres, c'est de n'écrire point¹. (Ed. 7.)

62. Il y a des esprits, si je l'ose dire, inférieurs et subalternes, qui ne semblent faits que pour être le recueil, le registre ou le magasin de toutes les productions des autres génies : ils sont plagiaires, traducteurs, compilateurs; ils ne pensent point, ils disent ce que les auteurs ont pensé; et, comme le choix des pensées est invention², ils l'ont mauvais, peu juste et qui les détermine plutôt à rapporter beaucoup de choses, que d'excellentes choses; ils n'ont rien d'original et qui soit à eux; ils ne savent que ce qu'ils ont appris, et ils n'apprennent que ce que tout le monde veut bien ignorer, une science vaine, aride, dénuée d'agrément et d'utilité, qui ne tombe point dans la conversation³, qui est hors de commerce, semblable à une monnaie qui n'a point de cours; on est tout à la fois étonné⁴ de leur lecture et ennuyé⁵ de leur entretien ou de leurs ouvrages. Ce sont ceux que les grands et le vulgaire confondent avec les savants, et que les sages renvoient au pédantisme. (Ed. 5.)

65. Un homme né chrétien et Français se trouve contraint dans la satire; les grands sujets lui sont défendus; il les entame quelquefois et se détourne ensuite sur de petites choses, qu'il relève par la beauté de son génie⁶ et de son style⁷.

67. Celui qui n'a égard en écrivant qu'au goût de son siècle songe plus à sa personne qu'à ses écrits : il faut toujours tendre à la perfection, et alors cette justice, qui nous est quelquefois refusée par nos contemporains, la postérité sait nous la rendre.

69. HORACE ou DESPRÉAUX l'a dit avant vous. — Je le crois sur votre parole; mais je l'ai dit comme mien. Ne puis-je pas penser après eux une chose vraie et que d'autres encore penseront après moi⁸?

1. Comp. Molière (*le Misanthrope*, 362-373); 2. Le choix suppose une préférence, une idée directrice et est preuve de pensée personnelle et de recherche; 3. Qui ne trouve pas place dans la conversation; 4. Stupéfait et effrayé; 5. *Ennuyer* : accabler de tristesse, causer une douleur ou une fatigue insupportables. Le mot *ennui* avait, au XVII^e siècle, un sens beaucoup plus fort qu'aujourd'hui. Racine (*Andromaque*, 376) : « Sa mort avancera la fin de mes ennuis »; 6. Dons naturels; 7. La Bruyère songe, non à lui-même, comme on l'a cru parfois (Taine, *Nouveaux essais*) mais à Boileau; 8. Comp. Montaigne (*Essais*, I, 25). Pascal (*Pensées*, éd. Brunschvicg, § 22) : « Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau; la disposition des matières est nouvelle; quand on joue à la paume, c'est une même balle dont joue l'un et l'autre, mais l'un la place mieux ».

— Pour tout ce chapitre, on trouvera des rapprochements intéressants dans le livre de F. Vial et L. Denise (*Idées et doctrines littéraires du XVII^e siècle*).

II. — DU MÉRITE PERSONNEL

1. Qui peut, avec les plus rares talents et le plus excellent¹ mérite, n'être pas convaincu de son inutilité, quand il considère qu'il laisse en mourant un monde² qui ne se sent pas de sa perte, et où tant de gens se trouvent pour le remplacer?

2. De bien des gens il n'y a que le nom qui vaille³ quelque chose : quand vous les voyez de fort près, c'est moins que rien; de loin ils imposent⁴.

3. Tout persuadé que je suis⁵ que ceux que l'on choisit pour de différents⁶ emplois, chacun selon son génie⁷ et sa profession, font bien, je me hasarde de⁸ dire qu'il se peut faire qu'il y ait au monde plusieurs personnes, connues ou inconnues, que l'on n'emploie pas, qui feraient très bien; et je suis induit à ce sentiment⁹ par le merveilleux succès de certaines gens que le hasard seul a placés, et de qui jusqu'alors on n'avait pas attendu de fort grandes choses. (Ed. 6.)

Combien d'hommes admirables, et qui avaient de très beaux génies, sont morts sans qu'on en¹⁰ ait parlé! Combien vivent encore dont on ne parle point, et dont on ne parlera jamais!

4. Quelle horrible peine a un homme qui est sans prôneurs et sans cabale¹¹, qui n'est engagé dans aucun corps, mais qui est seul, et qui n'a que beaucoup de mérite pour toute

1. Au xvii^e siècle on peut employer au superlatif les adjectifs comme *excellent* ou *éminent*; 2. Société; 3. La Bruyère écrit constamment *vale*; pourtant, même au xvii^e siècle, on disait *vaille*; 4. Ils font illusion. Au xvii^e et même au xviii^e siècle, on emploie souvent *imposer* dans le sens de *tromper*. Bossuet (*Histoire universelle*, t. 11) : « Ils imposèrent par ces artifices au pape Honorius » Haase (§ 9, II E Rem.); 5. *Var.* (éd. 6-7) : *que je sois*; 6. Cf. p. 12, note 1; 7. Cf. p. 21, note 7; 8. Le xvii^e siècle construisait avec la préposition de les verbes : *se hasarder, s'accoutumer, exhorter, se préparer, apprendre, enseigner, chercher, condamner, penser, s'aventurer, s'attendre, s'engager, se résoudre*, etc. Haase (§ 112, 2^o B); 9. Cf. p. 11, note 6; 10. En s'emploie souvent au xvii^e siècle pour désigner des personnes; 11. Sans partisans actifs.

recommandation, de se faire jour à travers l'obscurité où il se trouve, et de venir au niveau d'un fat¹ qui est en crédit!

5. Personne presque ne s'avise de lui-même du mérite d'un autre.

Les hommes sont trop occupés d'eux-mêmes pour avoir le loisir de pénétrer ou de discerner² les autres : de là vient qu'avec un grand mérite et une plus grande modestie l'on peut être longtemps ignoré.

6. Le génie et les grands talents manquent souvent, quelquefois aussi les seules occasions : tels peuvent être loués de ce qu'ils ont fait, et tels de ce qu'ils auraient fait³.

7. Il est moins rare de trouver de l'esprit que des gens qui se servent du leur ou qui fassent valoir celui des autres et le mettent à quelque usage. (Ed. 4.)

8. Il y a plus d'outils que d'ouvriers⁴, et de ces derniers plus de mauvais que d'excellents : que pensez-vous de celui qui veut scier avec un rabot, et qui prend sa scie pour raboter? (Ed. 6.)

9. Il n'y a point au monde un si⁵ pénible métier que celui de se faire un grand nom : la vie s'achève que l'on a à peine ébauché son ouvrage.

10. Que faire d'*Egésippe*, qui demande un emploi? le mettra-t-on dans les finances, ou dans les troupes? Cela est indifférent, et il faut que ce soit l'intérêt seul qui en décide : car il est aussi capable de manier de l'argent, ou de dresser des comptes, que de porter les armes. « Il est propre à tout », disent ses amis, ce qui signifie toujours qu'il n'a pas plus de talent pour une chose que pour une autre, ou, en d'autres termes, qu'il n'est propre à rien. Aussi la plupart des hommes occupés d'eux seuls dans leur jeunesse, corrompus par la paresse ou par le plaisir, croient faussement, dans un âge plus avancé, qu'il leur suffit d'être inutiles⁶ ou dans l'indigence, afin que la république⁷ soit engagée à⁸ les placer ou

1. *Fat* : « sot, sans esprit, qui ne dit que des fadaises. » (*Dict. Furetière*, 1690.) La Bruyère distingue le *fat* et le *sot* (XII, §§ 45-46); 2. Distinguer; 3. Comp. La Rochefoucauld : « La nature fait le mérite et la fortune le met en œuvre »; 4. Les *outils* sont les aptitudes; les *ouvriers* sont les hommes qui s'en servent; 5. Si s'emploie, au XVII^e siècle, dans une proposition affirmative devant un adjectif ou un adverbe avec le sens actuel de l'adverbe *aussi*, et ne devient archaïque dans cet emploi que vers la fin du siècle. Th. Cornille fait observer qu'il faut le remplacer par *aussi*; l'Académie est de cet avis. Cf. Haase (§ 98); 6. Sans emploi; 7. L'état; 8. Obligée de. *Engager* : « obliger à faire quelque chose, le plus souvent sans violence... Cette charge engage à beaucoup de dépense » (*Dict. Acad.*, 1694).

à les secourir; et ils profitent rarement de cette leçon si importante, que les hommes devraient employer les premières années de leur vie à devenir tels, par leurs études et par leur travail, que la république elle-même eût besoin de leur industrie¹ et de leurs lumières, qu'ils fussent comme une pièce nécessaire à tout son édifice, et qu'elle se trouvât portée par ses propres avantages² à faire leur fortune ou à l'embellir. (Ed. 5.)

Nous devons travailler à nous rendre très dignes de quelque emploi; le reste ne nous regarde point, c'est l'affaire des autres. (Ed. 5.)

II. Se faire valoir par des choses qui ne dépendent point des autres, mais de soi seul³, ou renoncer à se faire valoir : maxime inestimable et d'une ressource infinie dans la pratique, utile aux faibles, aux vertueux, à ceux qui ont de l'esprit⁴, qu'elle rend maîtres de leur fortune ou de leur repos; pernicieuse pour les grands, qui diminuerait leur cour, ou plutôt le nombre de leurs esclaves, qui ferait tomber leur morgue avec une partie de leur autorité, et les réduirait presque à leurs entremets et à leurs équipages; qui les priverait du plaisir qu'ils sentent à se faire prier, presser, solliciter, à faire attendre ou à refuser, à promettre et à ne pas donner; qui les traverserait⁵ dans le goût qu'ils ont quelquefois à mettre les sots en vue et à anéantir⁶ le mérite quand il leur arrive de le discerner; qui bannirait des cours les brigues, les cabales, les mauvais offices, la bassesse, la flatterie, la fourberie; qui ferait d'une cour orageuse, pleine de mouvements⁷ et d'intrigues, comme une pièce comique ou même tragique, dont les sages ne seraient que les spectateurs; qui remettrait de la dignité dans les différentes conditions des hommes, de la sérénité sur leurs visages; qui étendrait leur liberté; qui réveillerait en eux, avec les talents naturels, l'habitude du travail et de l'exercice⁸; qui les exciterait à l'émulation, au désir de la gloire, à l'amour de la vertu; qui, au lieu de courtisans vils, inquiets⁹, in-

1. Activité; 2. Intérêts. Cf. vi, § 29; 3. L'idée est souvent exprimée par Sénèque : « *Nemo gloriari nisi suo debet* — *In homine id laudandum est quod ipsius est* (On ne doit être fier que de ses qualités personnelles. — Il ne faut louer dans l'homme que ce qui lui appartient en propre); 4. Cf. p. 11, note 7; 5. Traverser : contrarier, « empêcher de faire quelque chose en suscitant des obstacles... Traverser quelqu'un dans ses desseins. Traverser une entreprise » (*Dict. Acad.*, 1694); 6. « Humilier extrêmement » (*Dict. Furetière*, 1690); 7. Troubles, « brouilleries et guerres civiles. Durant les mouvements de la Ligue » (*Dict. Acad.*, 1694); 8. « Occupation, travail ordinaire. Le principal exercice de cet auteur est l'étude » (*Dict. Furetière*, 1690); 9. Remuants, sans repos.

tiles, souvent onéreux à la république, en ferait ou de sages économes¹, ou d'excellents pères de famille, ou des juges intègres, ou de bons officiers², ou de grands capitaines, ou des orateurs, ou des philosophes; et qui ne leur attirerait à tous nul autre inconvénient que celui peut-être de laisser à leurs héritiers moins de trésors que de bons exemples. (Ed. 7.)

12. Il faut en France beaucoup de fermeté et une grande étendue d'esprit pour se passer des charges et des emplois³, et consentir ainsi à demeurer chez soi, et à ne rien faire. Personne presque n'a assez de mérite pour jouer ce rôle avec dignité, ni assez de fond pour remplir le vide du temps, sans ce que le vulgaire appelle des affaires. Il ne manque cependant à l'oisiveté du sage qu'un meilleur nom, et que⁴ méditer, parler, lire et être tranquille s'appelât travailler⁵.

13. Un homme de mérite, et qui est en place, n'est jamais incommode⁶ par sa vanité; il s'étourdit moins du poste qu'il occupe qu'il n'est humilié⁷ par un plus grand qu'il ne remplit pas et dont il se croit digne : plus capable d'inquiétude que de fierté ou de mépris pour les autres, il ne pèse qu'à soi-même⁸.

14. Il coûte à un homme de mérite de faire assidûment sa cour, mais par une raison bien opposée à celle que l'on pourrait croire : il n'est point tel⁹ sans une grande modestie, qui l'éloigne de penser qu'il fasse le moindre plaisir aux princes s'il se trouve sur leur passage, se poste devant leurs yeux et leur montre son visage : il est plus proche de¹⁰ se persuader qu'il les importune, et il a besoin de toutes les raisons tirées de l'usage et de son devoir pour se résoudre à se montrer. Celui au contraire qui a bonne opinion de soi, et que le vulgaire appelle un glorieux¹¹, a du goût à se faire

1. Administrateurs; 2. Officiers : « celui qui est pourvu de quelque office, grand ou petit, dans la robe, dans l'épée ou dans quelque autre condition de la vie... Officier de justice, de finances » (Dict. Richelet, 1680); 3. « Il y a le plus souvent cette différence entre la charge et l'emploi que l'une est permanente et l'autre temporaire, mais il arrive que le mot *emploi* ne soit qu'un synonyme de charge avec un sens plus étendu » Cayrou (*le Français classique*); 4. La langue du XVII^e siècle coordonne souvent un nom et une proposition complétive. M^{me} de Sévigné : « Ils demandèrent à boire et du tabac. » Pascal : « Je tiens son opinion sûre et qu'elle doit être suivie dans la pratique » Haase (§ 151, Rem. II); 5. Comp. Pascal (*Pensées*, éd. Brunschvicg, §§ 143 et suiv.); 6. Importun, gênant; 7. Humilier : (ici) rendre modeste (sans blessure d'amour-propre); 8. Le pronom réfléchi *soi* peut, au XVII^e siècle, se rapporter à un sujet déterminé. Fénelon (*Télémaque*, v) : « Idoménee, revenant à soi, remercia ses amis » Haase (§ 13 A); 9. Homme de mérite; 10. Près de. On disait, au XVII^e siècle : « Il habite proche de chez moi. » Pascal (*Pensées*) : « Nous nous connaissons si peu que plusieurs pensent se porter bien quand ils sont proche de mourir »; 11. Vaniteux. « Il a du mérite, mais il est un peu glorieux » (Dict. Acad., 1694).

voir, et il fait sa cour avec d'autant plus de confiance qu'il est incapable de s'imaginer que les grands dont il est vu pensent autrement de sa personne qu'il fait¹ lui-même. (Ed. 4.)

15. Un honnête homme se paie par ses mains² de l'application qu'il a à son devoir par le plaisir qu'il sent à le faire, et se désintéresse sur les éloges³, l'estime et la reconnaissance, qui lui manquent quelquefois.

16. Si j'osais faire une comparaison entre deux conditions tout à fait inégales, je dirais qu'un homme de cœur⁴ pense à remplir ses devoirs à peu près comme le couvreur songe à couvrir : ni l'un ni l'autre ne cherchent à exposer leur vie, ni ne sont détournés par le péril; la mort pour eux est un inconvénient⁵ dans le métier, et jamais un obstacle. Le premier aussi n'est guère plus vain d'avoir paru à la tranchée, emporté un ouvrage ou forcé un retranchement, que celui-ci d'avoir monté⁶ sur de hauts combles ou sur la pointe d'un clocher. Ils ne sont tous deux appliqués qu'à bien faire, pendant que le fanfaron travaille à ce que l'on dise de lui qu'il a bien fait.

17. La modestie est au mérite ce que les ombres sont aux figures dans un tableau : elle lui donne de la force et du relief. (Ed. 8.)

Un extérieur simple est l'habit des hommes vulgaires⁷, il est taillé pour eux et sur leur mesure; mais c'est une parure pour ceux qui ont rempli leur vie de grandes actions : je les compare à une beauté négligée, mais plus piquante. (Ed. 8.)

Certains hommes, contents d'eux-mêmes, de quelque action ou de quelque ouvrage qui ne leur a pas mal réussi, et ayant ouï dire que la modestie sied aux grands hommes, osent être modestes, contrefont les simples et les naturels : semblables à ces gens d'une taille médiocre qui se baissent aux portes, de peur de se heurter. (Ed. 8.)

1. Qu'il ne pense. a) Au XVII^e siècle le *ne* explétif s'omettait dans une proposition subordonnée après le *que* comparatif. « J'ai peur d'y demeurer plus que je voudrais » (Voiture). Cf. Haase (§ 104 A); b) *Faire* est souvent employé pour remplacer un autre verbe, et peut être suivi d'un complément direct. Corneille (*Horace*, 604) : « ... Je te traiterais comme j'ai fait mon frère. » La Bruyère (III, § 49) : « On regarde une femme savante comme on fait une belle arme »; 2. *Trouve* en soi sa propre récompense; 3. *Se désintéresse* des éloges. *Comp.* Molière (*Tartuffe*, 106) : « (Il) est toujours sur autrui les premiers à médire »; 4. *Cœur* : courage; 5. *Inconvénient* : « accident fâcheux. Je suis marri de l'inconvénient qui vous est arrivé » (*Dict. Acad.*, 1694); 6. *Avoir monté* exprime l'acte, *être monté* exprime le résultat; 7. *Ordinaires*.

18. Votre fils est bègue : ne le faites pas monter sur la tribune¹. Votre fille² est née pour le monde : ne l'enfermez pas parmi les vestales. *Xanthus*³, votre affranchi, est faible et timide⁴ : ne différez pas, retirez-le des légions et de la milice⁵. « Je veux l'avancer⁶ », dites-vous. Comblez-le de biens, surchargez-le de terres, de titres et de possessions; servez-vous du temps⁷; nous vivons dans un siècle où elles⁸ lui feront plus d'honneur que la vertu. « Il m'en coûterait trop », ajoutez-vous. Parlez-vous sérieusement, *Crassus*? Songez-vous que c'est une goutte d'eau que vous puisez du Tibre pour enrichir *Xanthus* que vous aimez, et pour prévenir les honteuses suites d'un engagement⁹ où¹⁰ il n'est pas propre? (Ed. 6.)

19. Il ne faut regarder dans ses amis que la seule vertu qui nous attache à eux, sans aucun examen de leur bonne ou de leur mauvaise fortune; et, quand on se sent capable de les suivre dans leur disgrâce, il faut les cultiver¹¹ hardiment et avec confiance jusque dans leur plus grande prospérité. (Ed. 4.)

20. S'il est ordinaire d'être vivement touché des choses rares, pourquoi le sommes-nous si peu de la vertu? (Ed. 4.)

21. S'il est heureux d'avoir de la naissance, il ne l'est pas moins d'être tel qu'on ne s'informe plus si vous en avez. (Ed. 4.)

22. Il apparaît de temps en temps sur la surface de la terre des hommes rares, exquis¹², qui brillent par leur vertu, et dont les qualités éminentes jettent un éclat prodigieux. Semblables à ces étoiles extraordinaires dont on ignore les causes, et dont on sait encore moins ce qu'elles deviennent

1. Selon toutes les clefs, La Bruyère vise Achille de Harlay, premier président au Parlement. En novembre 1690, il avait obtenu pour son fils la place d'avocat général au Parlement. Ce fils n'était pas bègue, mais incapable et indolent; 2. Clefs : « M^{lle} de Harlay, religieuse à Sainte-Élisabeth, où elle a été mise à cause de l'inclination qu'elle avait pour M. du Mesnil, chanteur de l'opéra. » Elle avait pris l'habit de religieuse en 1686; 3. Toutes les clefs font de *Xanthus* Courtenvaux, et de *Crassus* Louvois, son père. « Courtenvaux, dit Saint-Simon, était un fort petit homme, obscurément débauché, avec une voix ridicule, qui avait peu et mal servi, méprisé et compté pour rien dans sa famille et à la cour où il ne fréquentait personne... en tout, un fort sot homme »; 4. « Lâche et poltron » (*Dict. Furetière*, 1690); 5. Service militaire; 6. « Pousser dans les emplois, dans les charges » (*Dict. Furetière*, 1690); 7. Profitez des circonstances; 8. Le mot titres ne se trouvait pas dans la 6^e édition; 9. Situation comportant des obligations. Bossuet (*Oraison funèbre de Le Tellier*): « Renfermé à l'exemple de ses pères dans les modestes emplois de la robe, il ne jetait pas seulement les yeux sur les engagements éclatants mais périlleux de la cour »; 10. Auquel. Haase (§ 38); 11. Entretenir des relations avec (sans idée de calcul); 12. D'élite.

après avoir disparu, ils n'ont ni aïeux¹ ni descendants; ils composent seuls toute leur race. (Ed. 5).

23. Le bon esprit² nous découvre notre devoir, notre engagement³ à le faire, et, s'il y a du péril, avec péril : il inspire le courage ou il y supplée. (Ed. 4.)

24. Quand on excelle dans son art et qu'on lui donne toute la perfection dont il est capable, l'on en sort en quelque manière, et l'on s'égalé à ce qu'il y a de plus noble et de plus relevé⁴. V**⁵ est un peintre, C**⁶ un musicien, et l'auteur de *Pyrame*⁷ est un poète; mais MIGNARD est MIGNARD, LULLI est LULLI⁸, et CORNEILLE est CORNEILLE⁹.

25. Un homme libre, et qui n'a point de femme, s'il a quelque esprit, peut s'élever au-dessus de sa fortune, se mêler dans le monde, et aller de pair avec les plus honnêtes gens. Cela est moins facile à celui qui est engagé¹⁰ : il semble que le mariage met tout le monde dans son ordre.

26. Après le mérite personnel, il faut l'avouer, ce sont les éminentes dignités et les grands titres dont les hommes tirent plus¹¹ de distinction et plus d'éclat; et qui ne sait être un ÉRASME doit penser à être évêque. Quelques-uns, pour étendre leur renommée, entassent sur leurs personnes des pairies, des colliers d'ordre¹², des primaties¹³, la pourpre, et ils auraient besoin d'une tiare; mais quel besoin a *Trophime* d'être cardinal¹⁴? (Ed. 4.)

27. L'or éclate, dites-vous, sur les habits de *Philémon*. — il éclate de même chez les marchands. — il est habillé des plus belles étoffes. — le sont-elles moins toutes déployées dans les boutiques et à la pièce? — Mais la broderie et les ornements y ajoutent encore la magnificence. — je loue donc le travail

1. Aïeux. Le XVII^e siècle emploie sans différence de sens les deux pluriels; 2. La raison; 3. Obligation; 4. « Sublime » (*Dict. Acad.*, 1694); 5. Tous les contemporains ont reconnu un des Vignon, Claude-François, peintre d'histoire ou son père, Philippe, portraitiste; 6. Pascal Colasse, élève de Lulli, un des maîtres de la musique du roi; il fait jouer *Achille et Polyxène* en 1687; 7. Pradon (1632-1698) fit jouer la tragédie de *Pyrame et Thisbé* en 1674; 8. Lulli était mort depuis quelques mois (22 mars 1687) lorsque parut la 1^{re} édition des *Caractères*; 9. Corneille étant mort en octobre 1684, la remarque de La Bruyère est probablement antérieure à cette date; 10. Lié, marié; 11. Le plus; 12. *Colliers* des chevaliers du Saint-Esprit, de Saint-Michel ou de Saint-Lazare; 13. *Primat* : archevêque qui, par d'anciens droits, a une sorte de supériorité sur tous les évêques et archevêques d'une région; 14. Les plus anciennes clefs désignent Etienne Le Camus, évêque de Grenoble, que le pape avait promu au cardinalat *proprio motu*; ce choix étonna la cour et irrita le roi. Mais La Bruyère aurait-il risqué, en vantant la valeur morale de Le Camus, de mécontenter Louis XIV? Il s'agit ici d'un évêque qui méritait d'être cardinal et n'a pas été nommé, Bossuet probablement. La 10^e édition et les éditions du XVIII^e siècle remplacent le nom de Trophime par celui de Bénigne.

de l'ouvrier. — Si on lui demande quelle heure il est, il tire une montre qui est un chef-d'œuvre; la garde de son épée est un onyx¹, il a au doigt un gros diamant qu'il fait briller aux yeux et qui est parfait; il ne lui manque aucune de ces curieuses² bagatelles que l'on porte sur soi autant pour la vanité que pour l'usage, et il ne se plaint³ non plus toute sorte de parure qu'un jeune homme qui a épousé une riche vieille. — Vous m'inspirez enfin de la curiosité; il faut voir du moins⁴ des choses si précieuses : envoyez-moi cet habit et ces bijoux de Philémon, je vous quitte⁵ de la personne. (Ed. 5.)

Tu te trompes⁶, Philémon, si, avec ce carrosse brillant, ce grand nombre de coquins qui te suivent et ces six bêtes qui te traînent, tu penses que l'on t'en estime davantage : l'on écarte tout cet attirail, qui t'est étranger, pour pénétrer jusqu'à toi, qui n'es qu'un fat⁷.

Ce n'est pas qu'il faut⁸ quelquefois pardonner à celui qui, avec un grand cortège, un habit riche et un magnifique équipage, s'en croit plus de naissance et plus d'esprit : il lit cela dans la contenance et dans les yeux de ceux qui lui parlent.

28. Un homme à la cour, et souvent à la ville, qui a un long manteau de soie ou de drap de Hollande, une ceinture large et placée haut sur l'estomac⁹, le soulier de maroquin, la calotte de même, d'un beau grain, un collet bien fait et bien empesé, les cheveux arrangés et le teint vermeil, qui, avec cela se souvient de quelques distinctions métaphysiques, explique ce que c'est que la lumière de gloire¹⁰, et sait précisément comment l'on voit Dieu, cela s'appelle un docteur¹¹. Une personne humble, qui est ensevelie dans le cabinet, qui a médité, cherché, consulté, confronté, lu ou écrit pendant toute sa vie, est un homme docte¹².

29. Chez nous, le soldat est brave et l'homme de robe est savant; nous n'allons pas plus loin. Chez les Romains,

1. « Espèce d'agate très fine, de couleur blanche et brune » (*Dict. Acad.*, 1694); 2. *Curieux* : précieux, rare. « Un bijou curieux » (*Dict. Acad.*, 1694); 3. *Se refuse*; 4. *Au moins*; 5. *Je vous tiens quitte*; 6. Dans les quatre premières éditions, cet alinéa et le suivant figuraient sans nom propre dans le chapitre : *Des biens de fortune*; 7. Cf. p. 23, note 1. 8. *Ce n'est pas qu'il ne faille.... mais il faut*; 9. *Poitrine*. « Les pécheurs se frappent l'estomac en guise de pénitence » (*Dict. Furetière*, 1690); 10. « Les théologiens appellent lumière de gloire, *lumen gloriae*, un secours que Dieu donne aux âmes des bienheureux pour les fortifier, afin qu'elles puissent voir Dieu face à face... car sans ce secours elles ne pourraient soutenir la présence immédiate de Dieu » (*Dict. de Trévoux*); 11. *Docteur en théologie*; 12. Toutes les clefs désignent le P. Mabillon.

l'homme de robe était brave, et le soldat était savant : un Romain était tout ensemble et le soldat et l'homme de robe¹.

30. Il semble que le héros est d'un seul métier, qui est celui de la guerre, et que le grand homme est de tous les métiers, ou de la robe, ou de l'épée, ou du cabinet, ou de la cour : l'un et l'autre mis ensemble ne pèsent pas² un homme de bien.

31. Dans la guerre, la distinction entre le héros et le grand homme est délicate; toutes les vertus militaires font l'un et l'autre. Il semble néanmoins que le premier soit jeune, entreprenant, d'une haute valeur, ferme dans les périls, intrépide; que l'autre excelle par un grand sens, par une vaste prévoyance, par une haute capacité et par une longue expérience. Peut-être qu'ALEXANDRE n'était qu'un héros, et que CÉSAR était un grand homme.

32. *Æmille*⁴ était né ce que les plus grands hommes ne deviennent qu'à force de règles, de méditation et d'exercice. Il n'a eu dans ses premières années qu'à remplir⁵ des talents qui étaient naturels et qu'à se livrer à son génie⁶. Il a fait⁷, il a agi avant que de⁸ savoir, ou plutôt il a su ce qu'il n'avait jamais appris. Dirai-je que les jeux de son enfance ont été plusieurs victoires⁹? Une vie accompagnée d'un extrême bonheur joint à une longue expérience serait illustre par les seules actions qu'il avait achevées dès sa jeunesse¹⁰. Toutes les occasions de vaincre qui se sont depuis offertes, il les a embrassées; et celles qui n'étaient pas, sa vertu¹¹ et son étoile les ont fait naître : admirable même et par les choses qu'il a faites, et par celles qu'il aurait pu faire. On l'a regardé comme un homme incapable de céder à l'ennemi, de plier sous le nombre ou sous les obstacles; comme une âme du premier ordre, pleine de ressources et de lumières,

1. Comp. Saint-Évremond (*Discours sur les historiens français*) : « Il n'y a guère eu de grands personnages à Rome qui n'aient passé par les dignités du sacerdoce, qui n'aient été du Sénat et tirés du Sénat pour commander les armées. Aujourd'hui chaque profession fait un attachement particulier... Les gens de robe sont traités de ridicules aussitôt qu'ils veulent sortir de leur profession, et un homme de guerre ordinairement a de la honte de savoir quelque chose au delà de son métier »; 2. N'ont pas le poids de; 3. Le parallèle de César et d'Alexandre est souvent repris au XVII^e siècle (Méré, Saint-Évremond, etc.); 4. Le grand Condé, d'après les clefs. Il était mort en 1686; 5. Exercer pleinement; 6. Dons naturels; 7. Comp. Corneille (*le Cid*, v. 1455) : « Ayez soin que tous deux fassent en gens de cœur »; 8. Au XVII^e siècle on employait *avant que* et *avant que de* avec l'infinifit; Vaugelas juge *avant que* peu correct dans cette construction; après lui, on préfère *avant que de*. *Avant que de* s'emploie qu'à partir du XVIII^e siècle; 9. Condé avait vingt-deux ans à Rocroi; 10. Comp. Bossuet (*Oraison funèbre*) : « C'en serait assez pour illustrer une autre vie que la sienne, mais pour lui, c'est le premier pas de sa course »; 11. Valeur.

et qui voyait encore où personne ne voyait plus; comme celui qui¹, à la tête des légions, était pour elles un présage de la victoire et qui valait seul plusieurs légions; qui était grand dans la prospérité, plus grand quand la fortune lui a été contraire (la levée d'un siège², une retraite, l'ont plus ennoblé que ses triomphes; l'on ne met qu'après les batailles gagnées et les villes prises); qui était rempli de gloire et de modestie : on lui a entendu dire : « Je fuyais », avec la même grâce qu'il disait : « Nous les battîmes »; un homme dévoué à l'État³, à sa famille, au chef de sa famille; sincère pour Dieu⁴ et pour les hommes, autant admirateur du mérite que s'il lui eût été moins propre et moins familier; un homme vrai, simple⁵, magnanime, à qui il n'a manqué que les moindres vertus⁶. (Ed. 7.)

33. Les enfants des dieux⁷, pour ainsi dire, se tirent des⁸ règles de la nature et en sont comme l'exception. Ils n'attendent presque rien du temps et des années. Le mérite chez eux devance l'âge. Ils naissent instruits, et ils sont plus tôt des hommes parfaits que le commun des hommes ne sort de l'enfance⁹.

34. Les vues courtes, je veux dire les esprits bornés et resserrés dans leur petite sphère, ne peuvent comprendre cette universalité de talents que l'on remarque quelquefois dans un même sujet : où ils voient l'agréable, ils en excluent le solide; où ils croient découvrir les grâces du corps, l'agilité, la souplesse, la dextérité, ils ne veulent plus y admettre les dons de l'âme, la profondeur, la réflexion, la sagesse¹⁰ : ils ôtent de l'histoire de SOCRATE qu'il ait dansé¹¹. (Ed. 5.)

1. Comme un homme qui; 2. La Bruyère fait allusion au siège de Lérida, en Catalogne (1647); Condé échoua comme le général qui l'avait précédé. Comp. Bossuet : « Parmi tant de places fortes attaquées, il n'y en eut qu'une seule qui put échapper à ses mains; encore releva-t-elle la gloire du Prince. » Les contemporains ne lui épargnèrent pourtant pas les chansons satiriques; 3. C'est oublier la Fronde et huit années passées à la tête des armées espagnoles; 4. Condé vécut en libertin et se convertit *in extremis*; il ne faut pas prendre l'oraison funèbre de Bossuet pour un document historique; 5. Comp. Bossuet; 6. Condé était orgueilleux, autoritaire et violent. Par ces derniers mots La Bruyère corrige heureusement un portrait plus voisin de l'image édifianse de Bossuet que de la réalité; 7. Note de La Bruyère : « Fils, petits-fils issus des rois »; 8. Se placent en dehors de; 9. « Les gens de qualité savent tout sans avoir jamais rien appris », dit Mascarille dans *les Précieuses ridicules*. Mais Molière se moque tandis que La Bruyère est sérieux; on serait choqué de le voir s'abaisser à ces flatteries si on ne songeait qu'il ne pouvait se dérober à un usage courant, et qu'après s'être acquitté de cette formalité, il pouvait plus hardiment attaquer les courtisans et les financiers; 10. De même Saint-Evremond loue Salluste d'avoir su montrer les contradictions du caractère de Catilina : *animus audax, subdolos, varius* (*Discours sur les historiens français*); 11. Un contemporain écrit que « La Bruyère n'était pas un homme de conversation, et qu'il lui prenait des saillies de danser et de chanter, mais fort désagréablement ».

35. Il n'y a guère d'homme si accompli et si nécessaire aux siens, qu'il n'ait de quoi se faire moins regretter. (Ed. 5.)

36. Un homme d'esprit et d'un caractère simple et droit peut tomber dans quelque piège : il ne pense pas que personne veuille lui en dresser et le choisir pour être sa dupe; cette confiance le rend moins précautionné, et les mauvais plaisants l'entament¹ par cet endroit. Il n'y a qu'à perdre pour ceux qui en viendraient à une seconde charge¹ : il n'est trompé qu'une fois.

J'éviterai avec soin d'offenser personne si je suis équitable, mais sur toutes choses² un homme d'esprit, si j'aime le moins du monde mes intérêts.

37. Il n'y a rien de si délié³, de si simple et de si imperceptible où il n'entre des manières qui nous décèlent. Un sot ni n'entre ni ne sort, ni ne s'assied, ni ne se lève, ni ne se tait, ni n'est sur ses jambes, comme un homme d'esprit.

38. Je connais *Mopse*, d'une visite qu'il m'a rendue sans me connaître. Il prie des gens qu'il ne connaît point de le mener chez d'autres dont il n'est pas connu; il écrit à des femmes qu'il connaît de vue; il s'insinue dans un cercle de personnes respectables et qui ne savent quel il est, et là, sans attendre qu'on l'interroge, ni sans⁴ sentir qu'il interrompt, il parle, et souvent, et ridiculement. Il entre une autre fois dans une assemblée, se place où il se trouve, sans nulle attention aux autres ni à soi-même⁵; on l'ôte d'une place destinée à un ministre, il s'assied à celle du duc et pair; il est là précisément celui dont la multitude rit, et qui seul est grave et ne rit point. Chassez un chien du fauteuil du Roi, il grimpe à la chaire du prédicateur, il regarde le monde indifféremment⁶, sans embarras, sans pudeur⁷ : il n'a pas, non plus que le sot, de quoi rougir⁸. (Éd. 5.)

39. *Celse* est d'un rang médiocre⁹, mais des grands le souffrent; il n'est pas savant, il a relation avec des savants¹⁰; il a peu de mérite, mais il connaît des gens qui en ont beaucoup; il n'est pas habile¹¹, mais il a une langue qui peut servir

1. Images empruntées au langage militaire; 2. Surtout; 3. Menu; 4. Le xvii^e siècle emploie *ni* au lieu de *et* entre deux compléments introduits par la préposition *sans*. M^{ms} de Sévigné : « Elle écoute son arrêt sans frayeur ni sans faiblesse »; 5. Cf. p. 25, note 8; 6. Avec indifférence; 7. Confusion; 8. Assez de tact et de finesse pour rougir. Selon toutes les clefs, *Mopse* est l'abbé de Saint-Pierre (1658-1743), le futur auteur du *Projet de paix perpétuelle* (1713-1717) et du *Discours sur la polysynodie* (1718); 9. Ordinaire; 10. *Savant* : homme d'étude (dans les lettres aussi bien que dans les sciences); 11. Cf. p. 11, note 5.

de truchement¹ et des pieds qui peuvent le porter d'un lieu à un autre; c'est un homme né pour les allées et venues, pour écouter des propositions et les rapporter, pour en faire d'office², pour aller plus loin que sa commission³ et en être désavoué, pour réconcilier des gens qui se querellent à leur première entrevue, pour réussir dans une affaire et en manquer mille, pour se donner toute la gloire de la réussite, et pour détourner sur les autres la haine d'un mauvais succès⁴. Il sait les bruits communs, les historiettes de la ville; il ne fait rien, il dit ou il écoute ce que les autres font, il est nouvelliste, il sait même le secret des familles; il entre dans de plus hauts⁵ mystères : il vous dit pourquoi celui-ci est exilé, et pourquoi on rappelle cet autre; il connaît le fond et les causes de la brouillerie des deux frères⁶, et de la rupture des deux ministres⁷ : n'a-t-il pas prédit aux premiers les tristes suites de leur mésintelligence? n'a-t-il pas dit de ceux-ci que leur union ne serait pas longue? n'était-il pas présent à de certaines⁸ paroles qui furent dites? n'entra-t-il pas dans une espèce de négociation? le voulut-on croire? fut-il écouté? A qui parlez-vous de ces choses? qui a eu plus de part que Celse à toutes ces intrigues de cour? Et, si cela n'était ainsi, s'il ne l'avait du moins ou rêvé ou imaginé, songerait-il à vous le faire croire? aurait-il l'air important et mystérieux d'un homme revenu d'une ambassade⁹? (Ed. 7.)

40. *Ménippe* est l'oiseau paré de divers plumages qui ne sont pas à lui. Il ne parle pas, il ne sent¹⁰ pas, il répète des sentiments et des discours, se sert même si naturellement de l'esprit des autres qu'il y est le premier trompé, et qu'il croit souvent dire son goût ou expliquer sa pensée lorsqu'il n'est que l'écho de quelqu'un qu'il vient de quitter. C'est un homme qui est de mise¹¹ un quart d'heure de suite, qui

1. Interprète; 2. Officieusement; 3. Mission; 4. Succès : « issue d'une affaire. Il se dit en bonne et mauvaise part » (*Dict. Furetière*, 1690); 5. Profonds (lat. *altus*); 6. Allusion, dit-on, à une brouille entre Claude Le Pelletier, contrôleur général des Finances, de 1683 à 1689, et son frère Michel, intendant; 7. Seignelay voulait que Louis XIV envoyât des troupes en Irlande pour soutenir Jacques II, et Louvois s'y opposait. Les dissentiments étaient d'ailleurs fréquents entre les deux ministres; 8. Cf. p. 12, note 1; 9. D'après les clefs, Celse est le baron de Breteuil; envoyé en mission à Mantoue (1682-1684), il avait fait des avances qui furent désavouées. « C'était, dit Saint-Simon, un homme qui ne manquait pas d'esprit mais qui avait la rage de la cour, des ministres, des gens en place ou à la mode et surtout de gagner de l'argent dans les partis en promettant sa protection. On le souffrait et on s'en moquait. » Toutefoits, Saint-Simon insiste surtout sur sa suffisance et l'air qu'il se donne de tout savoir; 10. Pense; 11. Acceptable. On le disait de la monnaie pour signifier qu'elle avait cours. « On dit qu'un homme est de mise pour dire qu'il est bien fait de sa personne, qu'il a de l'esprit, qu'il est propre au commerce du monde » (*Dict. Acad.*, 1694).

le moment d'après baisse, dégénère, perd le peu de lustre¹ qu'un peu de mémoire lui donnait, et montre la corde. Lui seul ignore combien il est au-dessous du sublime et de l'héroïque; et, incapable de savoir jusqu'où l'on peut avoir de l'esprit, il croit naïvement que ce qu'il en a est tout ce que les hommes en sauraient avoir : aussi a-t-il l'air et le maintien de celui qui n'a rien à désirer sur ce chapitre et qui ne porte envie à personne. Il se parle souvent à soi-même², et il ne s'en cache pas; ceux qui passent le voient, et qu'il semble toujours prendre un parti, ou décider qu'une telle chose est sans réplique. Si vous le saluez quelquefois³, c'est le jeter dans l'embarras de savoir s'il doit rendre le salut ou non, et pendant qu'il délibère vous êtes déjà hors de portée. Sa vanité l'a fait honnête homme⁴, l'a mis au-dessus de lui-même, l'a fait devenir ce qu'il n'était pas. L'on juge en le voyant qu'il n'est occupé que de sa personne, qu'il sait que tout lui sied bien et que sa parure est assortie; qu'il croit que tous les yeux sont ouverts sur lui et que les hommes se relayent pour le contempler⁵. (Ed. 7.)

41. Celui qui, logé chez soi dans un palais avec deux appartements pour les deux saisons, vient coucher au Louvre⁶ dans un entresol n'en use pas ainsi par modestie. Cet autre qui, pour conserver une taille fine, s'abstient du vin et ne fait qu'un seul repas, n'est ni sobre ni tempérant; et d'un troisième qui, importuné d'un ami pauvre, lui donne enfin quelque secours, l'on dit qu'il achète son repos, et nullement qu'il est libéral. Le motif seul fait le mérite des actions des hommes, et le désintéressement y met la perfection. (Ed. 4.)

42. La fausse grandeur est farouche et inaccessible : comme elle sent son faible, elle se cache ou du moins ne

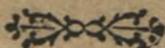
1. Le brillant d'une étoffe; 2. Cf. p. 25, note 8; 3. Une fois par hasard; 4. Cf. p. 15, note 4; 5. *Ménippe* est suivant les clefs le maréchal de Villeroy. Saint-Simon le montre grand et bien fait, magnifique en toutes choses, plein d'assurance et d'aisance; « Il avait cet esprit de cour et du monde que le grand usage donne et que les intrigues et les vues aiguissent, avec ce jargon qu'on y apprend, qui n'a que le tuf mais qui éblouit les sots... Il ne se connaissait ni en gens ni en choses... parlait et agissait sur parole; grand admirateur de qui lui imposait et conséquemment dupe parfaite...; incapable de toute affaire, même d'en rien comprendre par delà l'écorce... Il se piquait néanmoins d'être fort honnête homme; mais comme il n'avait point de sens, il montrait la corde fort aisément... Sa politesse avait une hauteur qui repoussait et ses manières étaient par elles-mêmes insultantes quand il se croyait affranchi de la politesse par le caractère des gens... » Son commerce était insupportable; « Nulle chose que des contes de cour, d'aventures, de galanteries; nulle lecture, nulle instruction, ignorance crasse sur tout, plates plaisanteries, force vent et parfait vide »; 6. En réalité, en 1689, le roi habite à Versailles; les plus grands seigneurs y sont logés dans les entresols et sous les combles.

se montre pas de front et ne se fait voir qu'autant qu'il faut pour imposer¹ et ne paraître point ce qu'elle est, je veux dire une vraie petitesse. La véritable grandeur est libre², douce, familière, populaire; elle se laisse toucher et manier, elle ne perd rien à être vue de près; plus on la connaît, plus on l'admire; elle se courbe par bonté vers ses inférieurs, et revient sans effort dans son naturel; elle s'abandonne quelquefois, se néglige, se relâche de ses avantages, toujours en pouvoir de les reprendre et de les faire valoir; elle rit, joue et badine, mais avec dignité; on l'approche tout ensemble avec liberté et avec retenue; son caractère est noble et facile³, inspire le respect et la confiance, et fait que les princes nous paraissent grands et très grands, sans nous faire sentir que nous sommes petits. (Ed. 4.)

43. Le sage guérit de l'ambition par l'ambition même; il tend à de si grandes choses qu'il ne peut se borner à ce qu'on appelle des trésors, des postes, la fortune et la faveur; il ne voit rien dans de si faibles avantages qui soit assez bon et assez solide pour remplir son cœur et pour mériter ses soins et ses désirs; il a même besoin d'efforts pour ne les pas trop dédaigner. Le seul bien capable de le tenter est cette sorte de gloire qui devrait naître de la vertu toute pure et toute simple; mais les hommes ne l'accordent guère, et il s'en passe. (Ed. 4.)

44. Celui-là est bon qui fait du bien aux autres; s'il souffre pour le bien qu'il fait, il est très bon; s'il souffre de ceux à qui il a fait ce bien, il a une si grande bonté qu'elle ne peut être augmentée que dans le cas où ses souffrances viendraient à croître; et, s'il en meurt, sa vertu ne saurait aller plus loin : elle est héroïque, elle est parfaite. (Ed. 4.)

1. Cf. p. 22, note 4; 2. Sans contrainte; 3. Aimable.



III. — DES FEMMES

2. Il y a dans quelques femmes une grandeur artificielle, attachée au mouvement des yeux, à un air de tête, aux façons de marcher, et qui ne va pas plus loin; un esprit éblouissant qui impose¹, et que l'on n'estime que parce qu'il n'est pas approfondi. Il y a dans quelques autres une grandeur simple, naturelle, indépendante du geste et de la démarche, qui a sa source dans le cœur et qui est comme une suite de leur haute naissance²; un mérite paisible, mais solide, accompagné de mille vertus qu'elles ne peuvent couvrir de toute leur modestie, qui échappent et qui se montrent à ceux qui ont des yeux.

4. Quelques jeunes personnes ne connaissent point assez les avantages d'une heureuse nature et combien il leur serait utile de s'y abandonner; elles affaiblissent ces dons du ciel, si rares et si fragiles, par des manières affectées et par une mauvaise imitation; leur son de voix et leur démarche sont empruntés; elles se composent, elles se recherchent³, regardent dans un miroir si elles s'éloignent assez de leur naturel: ce n'est pas sans peine qu'elles plaisent moins. (Ed. 4.)

5. Chez les femmes, se parer et se farder n'est pas, je l'avoue, parler contre sa pensée; c'est plus aussi que le travestissement et la mascarade⁴ où l'on ne se donne point pour ce que l'on paraît être, mais où l'on pense seulement à se cacher et à se faire ignorer; c'est chercher à imposer aux yeux et vouloir paraître selon l'extérieur contre la vérité; c'est une espèce de menterie... (Ed. 7.)

8. *Lise* entend dire d'une autre coquette qu'elle se moque de se piquer de jeunesse⁵ et de vouloir user d'ajustements

1. Cf. p. 22, note 4; 2. *Naissance*: « se dit des bonnes ou mauvaises qualités avec lesquelles on est né » (*Dict. Acad.*, 1694); 3. « On dit en termes de peinture, de sculpture, etc., qu'une figure est bien recherchée pour dire bien travaillée, bien finie » (*Dict. Acad.*, 1694); 4. Dans une partie des exemplaires de la 8^e édition, on lit: « Se mettre du rouge ou se farder est, je l'avoue, un moindre crime que parler contre sa pensée; c'est quelque chose aussi de moins innocent que le travestissement et la mascarade... »; 5. Se flatter d'être jeune.

qui ne conviennent plus à une femme de quarante ans. Lise les a accomplis, mais les années pour elle ont moins de douze mois et ne la vieillissent point : elle le croit ainsi ; et pendant qu'elle se regarde au miroir, qu'elle met du rouge sur son visage et qu'elle place des mouches, elle convient qu'il n'est pas permis à un certain âge de faire la jeune, et que *Clarice* en effet, avec ses mouches¹ et son rouge, est ridicule². (Ed. 7.)

10. Un beau visage est le plus beau de tous les spectacles ; et l'harmonie la plus douce est le son de voix de celle que l'on aime.

11. L'agrément est arbitraire ; la beauté est quelque chose de plus réel et de plus indépendant du goût et de l'opinion. (Ed. 4.)

13. Une belle femme qui a les qualités d'un honnête homme est ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux³ : l'on trouve en elle tout le mérite des deux sexes⁴.

27. A juger de cette femme par sa beauté, sa jeunesse, sa fierté et ses dédains, il n'y a personne qui doute que ce ne soit un héros qui doive un jour la charmer. Son choix est fait : c'est un petit monstre qui manque d'esprit.

29. Le rebut de la cour est reçu à la ville dans une ruelle⁵, où il défait⁶ le magistrat, même en cravate et en habit gris⁷, ainsi que le bourgeois en baudrier⁸, les écarte et devient maître de la place ; il est écouté, il est aimé ; on ne tient guère plus d'un moment contre une écharpe d'or⁹ et une plume blanche, contre un homme qui *parle au Roi et voit les ministres*. Il fait des jaloux et des jalouses ; on l'admire, il fait envie : à quatre lieues de là¹⁰ il fait pitié. (Ed. 4.)

31. A un homme vain¹¹, indiscret¹², qui est grand parleur et mauvais plaisant, qui parle de soi avec confiance et des

1. Cf. p. 18, note 8 ; 2. Comp. La Rochefoucauld : « Le plus dangereux ridicule des vieilles personnes qui ont été aimables, c'est d'oublier qu'elles ne le sont plus » ; 3. Du plus délicieux commerce. On pouvait, au XVII^e siècle, employer l'article indéfini devant un nom accompagné d'un superlatif relatif ; 4. Les contemporains félicitaient M^{lle} de Lenclous de la droiture et de la fidélité qu'elle mettait dans ses amitiés ; 5. « Alcôve, où les dames reçoivent leurs visites » (*Dict. Furetière*, 1690) ; 6. Bat ; 7. Les magistrats devaient porter en ville des habits noirs avec manteaux et collets. Par élégance ils portaient parfois l'habit gris et la cravate, c'est-à-dire « une sorte de mouchoir de toile ou de taffetas » (*Dict. Acad.*, 1694) ; 8. Portant l'épée pour imiter les gentilshommes ; 9. Ne pouvaient porter des étoffes et des passementeries d'or que les officiers qui faisaient partie de la maison du roi et les courtisans auxquels le roi l'avait permis ; 10. A Versailles ; 11. Frivole ; 12. Sans discernement, irréfléchi.

autres avec mépris, impétueux, altier, entreprenant, sans mœurs ni probité, de nul jugement et d'une imagination très libre, il ne lui manque plus pour être adoré de bien des femmes que de beaux traits et la taille belle.

36. Qu'est-ce qu'une femme que l'on dirige? Est-ce une femme plus complaisante pour son mari, plus douce pour ses domestiques, plus appliquée à sa famille et à ses affaires, plus ardente et plus sincère pour ses amis; qui soit moins esclave de son humeur, moins attachée à ses intérêts, qui aime moins les commodités de la vie; je ne dis pas qui fasse des largesses à ses enfants qui sont déjà riches, mais qui, opulente elle-même et accablée du superflu, leur fournisse le nécessaire et leur rende au moins la justice qu'elle leur doit; qui soit plus exempte d'amour de soi-même et d'éloignement pour les autres; qui soit plus libre de tous attachements humains? Non, dites-vous, ce n'est rien de toutes ces choses. J'insiste et je vous demande : Qu'est-ce donc qu'une femme que l'on dirige? Je vous entends, c'est une femme qui a un directeur¹. (Ed. 7.)

38. Le capital pour une femme n'est pas d'avoir un directeur, mais de vivre si uniment² qu'elle s'en puisse passer.

39. Si une femme pouvait dire à son confesseur, avec ses autres faiblesses, celles qu'elle a pour son directeur et le temps qu'elle perd dans son entretien, peut-être lui serait-il donné pour pénitence d'y renoncer.

42... Je vois bien que le goût qu'il y a à devenir le dépositaire du secret des familles, à se rendre nécessaire pour les réconciliations, à procurer des commissions³ ou à placer des domestiques, à trouver toutes les portes ouvertes dans les maisons des grands, à manger souvent à de bonnes tables, à se promener en carrosse dans une grande ville, et à faire de délicieuses retraites à la campagne, à voir plusieurs personnes de nom et de distinction s'intéresser à sa vie et à sa santé, et à ménager⁴ pour les autres et pour soi-même tous les intérêts humains; je vois bien, encore une fois, que cela seul a fait imaginer le spécieux et irrépréhensible prétexte

1. L'habitude de prendre un directeur de conscience était très répandue au XVII^e siècle. Comp. *Tartuffe*; 2. Simplement et honnêtement; 3. Emplois; 4. *Ménager* : « conduire, manier avec adresse. C'est une affaire qu'il faut ménager » (*Dict. Acad.*, 1694). La Bruyère (VIII, § 64) : « Avec des pions qu'on ménage bien, on va à dame et l'on gagne la partie ».

du soin des âmes, et semé dans le monde cette pépinière intarissable de directeurs¹. (Ed. 6.)

43. La dévotion² vient à quelques-uns, et surtout aux femmes, comme une passion, ou comme le faible d'un certain âge³, ou comme une mode qu'il faut suivre. Elles compaient autrefois une semaine pour les jours de jeu⁴, de spectacle, de concert, de mascarade ou d'un joli sermon; elles allaient le lundi perdre leur argent chez *Ismène*, le mardi leur temps chez *Climène*, et le mercredi leur réputation chez *Célimène*; elles savaient dès la veille toute la joie qu'elles devaient avoir le jour d'après et le lendemain; elles jouissaient tout à la fois du plaisir présent et de celui qui ne leur pouvait manquer; elles auraient souhaité de les pouvoir rassembler tous en un seul jour, c'était alors leur unique inquiétude et tout le sujet de leurs distractions, et, si elles se trouvaient quelquefois à l'*Opéra*, elles y regrettaient la comédie. Autres temps, autres mœurs : elles outrent l'austérité et la retraite, elles n'ouvrent plus les yeux qui leur sont donnés pour voir, elles ne mettent plus leurs sens à aucun usage et, chose incroyable! elles parlent peu; elles pensent encore et assez bien d'elles-mêmes, comme assez mal des autres; il y a chez elles une émulation de vertu et de réforme qui tient quelque chose de la jalousie; elles ne haïssent pas de primer dans ce nouveau genre de vie comme elles faisaient⁵ dans celui qu'elles viennent de quitter par politique ou par dégoût. Elles se perdaient gaiement par la galanterie, par la bonne chère et par l'oisiveté, et elles se perdent tristement par la présomption et par l'envie. (Ed. 6.)

44. Si j'épouse, *Hermas*, une femme avare, elle ne me ruinera point; si une joueuse, elle pourra s'enrichir; si une savante, elle saura m'instruire; si une prude, elle ne sera point emportée; si une emportée⁶, elle exercera ma patience; si une coquette, elle voudra me plaire; si une galante, elle le sera peut-être jusqu'à m'aimer; si une dévote⁷, répondez, *Hermas*, que dois-je attendre de celle qui veut tromper Dieu, et qui se trompe elle-même? (Ed. 7.)

1. La Bruyère attaque non seulement les abus, mais le principe même de la direction de conscience; 2. Note de La Bruyère : « Fausse dévotion »; 3. « La dévotion est le dernier de nos amours », disait Saint-Evremond; 4. Les mémoires et les correspondances montrent quelle était la passion du jeu au XVII^e siècle, chez les femmes aussi bien que chez les hommes; 5. Cf. p. 26, note l b; 6. *Emporté* : « débauché, qui est dans un grand dérèglement de mœurs » (*Dict. Furetière*, 1690); 7. Note de La Bruyère : « Fausse dévote ».

48. ... Il y a une fausse modestie qui est vanité, une fausse gloire qui est légèreté, une fausse grandeur qui est petitesse, une fausse vertu qui est hypocrisie, une fausse sagesse qui est pruderie. (Ed. 7.)

Une femme prude paie de maintien et de paroles, une femme sage paie de conduite. Celle-là suit son humeur et sa complexion, celle-ci sa raison et son cœur. L'une est sérieuse et austère, l'autre est dans les diverses rencontres¹ précisément ce qu'il faut qu'elle soit. La première cache des faibles sous de plausibles² dehors, la seconde couvre un riche fond sous un air libre et naturel. La pruderie contraint l'esprit, ne cache ni l'âge ni la laideur, souvent elle les suppose; la sagesse, au contraire pallie les défauts du corps, ennoblit l'esprit, ne rend la jeunesse que plus piquante et la beauté que plus périlleuse. (Ed. 7.)

49. Pourquoi s'en prendre aux hommes de ce que les femmes ne sont pas savantes³? Par quelles lois, par quels édits, par quels rescrits leur a-t-on défendu d'ouvrir les yeux et de lire, de retenir ce qu'elles ont lu, et d'en rendre compte ou dans leur conversation ou par leurs ouvrages? Ne se sont-elles pas au contraire établies⁴ elles-mêmes dans cet usage de ne rien savoir, ou par la faiblesse de leur complexion, ou par la paresse de leur esprit, ou par le soin de leur beauté, ou par une certaine légèreté qui les empêche de suivre une longue étude, ou par le talent et le génie⁵ qu'elles ont seulement pour les ouvrages de la main, ou par les distractions⁶ que donnent les détails d'un domestique⁷, ou par un éloignement⁸ naturel des choses pénibles et sérieuses, ou par une curiosité toute différente de celle qui contente l'esprit, ou par un tout autre goût que celui d'exercer leur mémoire? Mais à quelque cause que les hommes puissent devoir cette ignorance des femmes, ils sont heureux que les femmes, qui les dominent d'ailleurs par tant d'endroits⁹, aient sur eux cet avantage de moins. (Ed. 7.)

1. Occasions, circonstances; 2. Louables. *Plausible* : « qui mérite des applaudissements, de l'approbation » (*Dict. Furetière*, 1690); 3. Philaminte dit :

... Je veux nous venger toutes tant que nous sommes
De cette indigne classe où nous rangent les hommes
De borner nos talents à des futilités
Et nous fermer la porte aux sublimes clartés.

Fénelon publie, en 1687, son traité de l'Education des filles; 4. *S'établir* : s'installer de façon durable; 5. Cf. p. 30, note 6; 6. *Distraire* : détourner; 7. Intérieur; 8. Manque de goût pour, répugnance; 9. Côtés.

53. Les femmes sont extrêmes; elles sont meilleures ou pires que les hommes.

54. La plupart des femmes n'ont guère de principes, elles se conduisent par le cœur, et dépendent pour leurs mœurs de ceux qu'elles aiment.

55. Les femmes vont plus loin en amour que la plupart des hommes; mais les hommes l'emportent sur elles en amitié... (Ed. 4.)

58. Un homme est plus fidèle au secret d'autrui qu'au sien propre; une femme, au contraire, garde mieux son secret que celui d'autrui.

59. Il n'y a point dans le cœur d'une jeune personne un si violent amour auquel l'intérêt ou l'ambition n'ajoute quelque chose¹.

64. Un homme qui serait en peine de connaître s'il change, s'il commence à vieillir, peut consulter les yeux d'une jeune femme qu'il aborde et le ton dont elle lui parle : il apprendra ce qu'il craint de savoir. Rude école. (Ed. 4.)

78. Il y a peu de femmes si parfaites qu'elles empêchent un mari de se repentir du moins une fois le jour d'avoir une femme ou de trouver heureux celui qui n'en a point². (Ed. 7.)

79. Les douleurs muettes et stupides³ sont hors d'usage : on pleure, on récite⁴, on répète, on est si touchée de la mort de son mari qu'on n'en oublie pas la moindre circonstance. (Ed. 4.)

81. Une femme insensible est celle qui n'a pas encore vu celui qu'elle doit aimer. (Ed. 4.)

Il y avait à *Smyrne* une très belle fille⁵ qu'on appelait *Emire*, et qui était moins connue dans toute la ville par sa beauté que par la sévérité de ses mœurs, et surtout par l'indifférence qu'elle conservait pour tous les hommes, qu'elle voyait, disait-elle, sans aucun péril, et sans d'autres dispositions que celles où elle se trouvait pour ses amies ou pour ses frères. Elle ne croyait pas la moindre partie de toutes les folies qu'on disait que l'amour avait fait faire dans tous les temps; et celles qu'elle avait vues elle-même, elle ne les pouvait comprendre : elle ne connaissait que l'amitié. Une

1. La Bruyère parle comme La Rochefoucauld; 2. La Bruyère était célibataire. Comp. La Rochefoucauld : « Il y a de bons mariages, il n'y en a point de délicieux »; 3. Qui plongent dans la stupeur; 4. Raconte; 5. Jeune fille.

jeune et charmante personne, à qui elle devait cette expérience¹, la lui avait rendue si douce qu'elle ne pensait qu'à la faire durer, et n'imaginait pas par quel autre sentiment elle pourrait jamais se refroidir sur celui de l'estime et de la confiance, dont elle était si contente². Elle ne parlait que d'*Euphrosyne* : c'était le nom de cette fidèle amie, et tout Smyrne ne parlait que d'elle et d'*Euphrosyne* : leur amitié passait en proverbe. Emire avait deux frères qui étaient jeunes, d'une excellente³ beauté, et dont toutes les femmes de la ville étaient éprises — et il est vrai qu'elle les aimait toujours comme une sœur aime ses frères. Il y eut un prêtre de *Jupiter*, qui avait accès dans la maison de son père, à qui elle plut, qui osa le lui déclarer, et ne s'attira que du mépris. Un vieillard qui se confiant en⁴ sa naissance et en ses grands biens, avait eu la même audace, eut aussi la même aventure. Elle triomphait cependant; et c'était jusqu'alors au milieu de ses frères, d'un prêtre et d'un vieillard qu'elle se disait insensible. Il sembla que le ciel voulut l'exposer à de plus fortes épreuves, qui ne servirent néanmoins qu'à la rendre plus vaine, et qu'à l'affermir dans la réputation d'une fille⁵ que l'amour ne pouvait toucher. De trois amants⁶ que ses charmes⁷ lui acquirent successivement, et dont elle ne craignit pas de voir toute la passion⁸, le premier, dans un transport amoureux, se perça le sein à ses pieds; le second, plein de désespoir de n'être pas écouté, alla se faire tuer à la guerre de Crète; et le troisième mourut de langueur et d'insomnie. Celui qui les devait venger n'avait pas encore paru. Ce vieillard qui avait été si malheureux dans ses amours s'en était guéri par des réflexions sur son âge et sur le caractère de la personne à qui il voulait plaire; il désira de⁹ continuer de la voir, et elle le souffrit. Il lui amena un jour son fils, qui était jeune, d'une physionomie agréable, et qui avait une taille fort noble. Elle le vit avec intérêt; et comme il se tut beaucoup en la présence de son père, elle trouva qu'il n'avait pas assez d'esprit et désira qu'il en eût davantage. Il la vit seul, parla assez, et avec esprit; mais comme il la regarda peu, et qu'il parla encore moins d'elle et de sa

1. L'expérience de l'amitié; 2. Dont elle se contentait si bien; 3. Excellente : très grande.
 * Aristote est le plus excellent philosophe des anciens » (Dictionnaire de Furetière, 1693); 4. Se fier à. Cf. Hous (I 126, 2^e D); 5. *Var.* (ibid. 4) : qu'à affermir la réputation où elle s'était établie d'une fille...; 6. Adorateurs; 7. Beautés qui agissent par une vertu sensible et magique » (Ménage, Observations sur la langue française, 1672); 8. *Var.* (ibid. 4) :... lui acquirent malgré toutes ses résistances et qui se succédèrent l'un à l'autre, le premier...; 9. Pour cette construction, cf. Hous (112).

beauté, elle fut surprise et comme indignée qu'un homme si bien fait et si spirituel ne fût pas galant. Elle s'entretint de lui avec son amie, qui voulut le voir. Il n'eut des yeux que pour Euphrosyne, il lui dit qu'elle était belle; et Emire, si indifférente, devenue jalouse, comprit que Ctésiphon était persuadé de ce qu'il disait, et que non seulement il était galant, mais même qu'il était tendre. Elle se trouva depuis ce temps moins libre avec son amie¹. Elle désira de les voir ensemble une seconde fois pour être plus éclaircie²; et une seconde entrevue lui fit voir encore plus qu'elle ne craignait de voir, et changea ses soupçons en certitude. Elle s'éloigne d'Euphrosyne, ne lui connaît³ plus le mérite qui l'avait charmée, perd le goût de sa conversation⁴; elle ne l'aime plus; et ce changement lui fait sentir que l'amour dans son cœur a pris la place de l'amitié. Ctésiphon et Euphrosyne se voient tous les jours, s'aiment, songent à s'épouser, s'épousent. La nouvelle s'en répand par toute la ville; et l'on publie⁵ que deux personnes enfin ont eu cette joie si rare de se marier à ce⁶ qu'ils aimaient. Emire l'apprend et s'en désespère. Elle ressent⁷ tout son amour; Elle recherche Euphrosyne pour le seul plaisir de revoir Ctésiphon; mais ce jeune mari est encore l'amant de sa femme, et trouve une maîtresse dans une nouvelle épouse; il ne voit dans Emire que l'amie d'une personne qui lui est chère. Cette fille infortunée perd le sommeil, et ne veut plus manger; elle s'affaiblit, son esprit s'égare; elle prend son frère pour Ctésiphon, et elle lui parle comme à un amant; elle se détrompe, rougit de son égarement; elle retombe bientôt dans de plus grands, et n'en rougit plus; elle ne les connaît⁸ plus. Alors elle craint les hommes, mais trop tard : c'est sa folie⁹. Elle a des intervalles où sa raison lui revient, et où elle gémit de la retrouver. La jeunesse de Smyrne, qui l'a vu si fière et si insensible, trouve que les Dieux l'ont trop punie¹⁰. (Ed. 4.)

1. Var. (éd. 4-6) : avec son amie et avec ce nouvel amant de son amie; 2. Renseignée, informée. Cf. Racine (*Bérénice*, v. 1177) : « De tous vos sentiments mon cœur est éclairci »; 3. Reconnaît; 4. Compagnie. *Converser* : fréquenter; 5. On dit partout. Cf. Corneille (*le Cid*, v. 966) : « Que ne publieront point l'envie et l'imposture! »; 6. Le pronom ce pouvait, au XVII^e siècle, s'employer pour désigner une personne. Comp. Racine (*Mithridate*, v. 660) : « C'est peu de voir un père épouser ce que j'aime. » Cf. Haase (§ 35 C, Rem. 11); 7. *Ressentir* : « sentir fortement » (*Dict. Acad.*, 1694); 8. *Connaitre* : (ici) avoir conscience de; 9. Var. (éd. 4) : ... et n'en rougit point; elle ne les connaît point, et tout le monde alors s'en aperçoit; on la resserre, elle ne paraît plus. Elle a des intervalles...; 10. Aucune des clefs manuscrites ou imprimées n'a nommé l'héroïne de ce petit roman.

IV. — DU CŒUR

1. Il y a un goût¹ dans la pure amitié où² ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres³.

3. L'amour naît brusquement, sans autre réflexion, par tempérament ou par faiblesse : un trait de beauté nous fixe, nous détermine. L'amitié, au contraire, se forme peu à peu, avec le temps, par la pratique, par un long commerce. Combien d'esprit, de bonté de cœur, d'attachement, de services et de complaisance dans les amis, pour faire en plusieurs années bien moins que ne fait quelquefois en un moment un beau visage ou une belle main!

4. Le temps, qui fortifie les amitiés, affaiblit l'amour. (Ed. 4.)

5. Tant que l'amour dure, il subsiste de soi-même⁴, et quelquefois par les choses qui semblent le devoir éteindre, par les caprices, par les rigueurs, par l'éloignement, par la jalousie⁵; l'amitié, au contraire, a besoin de secours : elle périt faute de soins, de confiance et de complaisance. (Ed. 4.)

6. Il est plus ordinaire de voir un amour extrême qu'une parfaite amitié⁶ (Ed. 4.)

7. L'amour et l'amitié s'excluent l'un l'autre. (Ed. 4.)

13. L'amour qui croît peu à peu et par degrés ressemble trop à l'amitié pour être une passion violente. (Ed. 4.)

20. Il est triste d'aimer sans une grande fortune, et qui nous donne les moyens de combler ce que⁷ l'on aime et le rendre si heureux qu'il n'ait plus de souhaits à faire. (Ed. 4.)

1. Plaisir, jouissance; 2. Auquel; 3. Comp. Pascal : « Dans une âme médiocre, tout est médiocre, l'amitié comme le reste »; 4. Cf. p. 25, note 8; 5. Comp. La Rochefoucauld (*Grands écrivains*, 75) : « L'amour aussi bien que le feu ne peut subsister sans un mouvement continu, et il cesse de vivre dès qu'il cesse d'espérer ou de craindre. » (276) : « L'absence diminue les médiocres passions et augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies et allume le feu »; 6. Comp. La Rochefoucauld (473) : « Quelque rare que soit le véritable amour, il l'est encore moins que la véritable amitié »; 7. Celle que.

23. Être avec des gens qu'on aime, cela suffit; rêver, leur parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indifférentes, mais auprès d'eux, tout est égal. (Ed. 4.)

30. Les froideurs et les relâchements dans l'amitié ont leurs causes; en amour il n'y a guère d'autre raison de ne s'aimer plus que de s'être trop aimés. (Ed. 4.)

35. Il devrait y avoir dans le cœur des sources inépuisables de douleur pour de certaines¹ pertes. Ce n'est guère par vertu² ou par force d'esprit que l'on sort d'une grande affliction : l'on pleure amèrement, et l'on est sensiblement touché; mais l'on est ensuite si faible ou si léger que l'on se console³.

41. Quelque désintéressement qu'on ait à l'égard de ceux qu'on aime, il faut quelquefois se contraindre pour eux et avoir la générosité de recevoir⁴. (Ed. 4.)

45. Il y a du plaisir à rencontrer les yeux de celui à qui l'on vient de donner.

48. S'il est vrai que la pitié ou la compassion soit un retour vers nous-mêmes qui nous met en la place des malheureux, pourquoi tirent-ils de nous si peu de soulagement dans leurs misères⁵? (Ed. 5.)

49. L'expérience confirme que la mollesse ou l'indulgence pour soi et la dureté pour les autres n'est qu'un seul et même vice. (Ed. 5.)

52. On convie, on invite, on offre sa maison, sa table, son bien et ses services; rien ne coûte qu'à tenir parole. (Ed. 7.)

55. Vivre avec ses ennemis comme s'ils devaient un jour être nos amis, et vivre avec nos amis comme s'ils pouvaient devenir nos ennemis⁶, n'est ni selon la nature de la haine,

1. Cf. p. 12, note 1; 2. Courage; 3. Comp. La Rochefoucauld (325) : « Nous nous consolons souvent, par faiblesse, des maux dont la raison n'a pas la force de nous consoler »; 4. Comp. Montaigne (*Essais*, I, 28) : « Si en amitié l'un pouvait donner à l'autre, ce serait celui qui recevrait le bienfait qui obligerait son compagnon » éd. Villey, I, p. 245; 5. Comp. La Rochefoucauld (264) : « La pitié est souvent un sentiment de nos propres maux dans les maux d'autrui; c'est une habile prévoyance des malheurs où nous pouvons tomber; nous donnons du secours aux autres, pour les engager à nous en donner en de semblables occasions, et ces services que nous leur rendons sont, à proprement parler, des biens que nous nous faisons à nous-mêmes par avance ». 6. La Bruyère traduit et réfute la maxime de Publius Syrus : « *Ita amicum habere, posse inimicum fieri ut patet* ».

ni selon les règles de l'amitié : ce n'est point une maxime morale, mais politique¹. (Ed. 5.)

56. On ne doit pas se faire des ennemis de ceux qui, mieux connus, pourraient avoir rang entre nos amis. On doit faire choix d'amis si sûrs et d'une si exacte probité que, venant à cesser de l'être, ils ne veuillent pas abuser de notre confiance, ni se faire craindre comme ennemis. (Ed. 5.)

62. Les choses les plus souhaitées n'arrivent point, ou, si elles arrivent, ce n'est ni dans le temps ni dans les circonstances où elles auraient fait un extrême plaisir. (Ed. 4.)

63. Il faut rire avant que d'être² heureux, de peur de mourir sans avoir ri. (Ed. 4.)

64. La vie est courte, si elle ne mérite ce nom que lorsqu'elle est agréable, puisque, si l'on cousait ensemble toutes les heures que l'on passe avec ce qui plaît, l'on ferait à peine d'un grand nombre d'années une vie de quelques mois.

68. Comme nous nous affectionnons de plus en plus aux personnes à qui nous faisons du bien, de même nous haïssons violemment ceux que nous avons beaucoup offensés.

70. C'est par faiblesse que l'on hait un ennemi et que l'on songe à s'en venger, et c'est par paresse que l'on s'apaise et qu'on ne se venge point³. (Ed. 7.)

71. ... Pour gouverner quelqu'un longtemps et absolument, il faut avoir la main légère et ne lui faire sentir que le moins qu'il se peut sa dépendance... (Ed. 7.)

Il se trouve des hommes qui n'écoutent ni la raison, ni les bons conseils, et qui s'égareront volontairement par la crainte qu'ils ont d'être gouvernés... (Ed. 7.)

Drance veut passer pour gouverner son maître, qui n'en croit rien, non plus que le public : parler sans cesse à un grand que l'on sert, en des lieux et en des temps où il convient le moins, lui parler à l'oreille en des termes mystérieux,

1. Comp. Montaigne (*Essais*, I, 28) : « Ce précepte qui est si abominable en cette souveraine et maîtresse amitié, il est salubre en l'usage des amitiés ordinaires ou coutumières, à l'endroit desquelles il faut employer ce mot qu'Aristote avait très familier : « O mes amis ! il n'y a nul ami. » (éd. Villey, I, p. 244) ; 2. Cf. p. 30, note 8 ; 3. Comp. La Rochefoucauld (14) : « Les hommes ne sont pas seulement sujets à perdre le souvenir des bienfaits et des injures : ils haïssent même ceux qui les ont obligés et cessent de haïr ceux qui leur ont fait des outrages. L'application à récompenser le bien et à se venger du mal leur paraît une servitude à laquelle ils ont peine de se soumettre ».

tire jusqu'à éclater en sa présence, lui couper la parole, se mettre entre lui et ceux qui lui parlent, dédaigner ceux qui viennent faire leur cour, ou attendre impatiemment qu'ils se retirent, se mettre proche de lui en une posture trop libre, figurer¹ avec lui le dos appuyé à une cheminée, le tirer par son habit, lui marcher sur les talons, faire le familier, prendre des libertés, marquent mieux un fat qu'un favori². (Ed. 7.)

Un homme sage ni ne se laisse gouverner, ni ne cherche à gouverner les autres : il veut que la raison gouverne seule et toujours... (Ed. 6.)

74. Les hommes rougissent moins de leurs crimes que de leurs faiblesses et de leur vanité : tel est ouvertement injuste, violent, perfide, calomniateur, qui cache son amour ou son ambition sans autre vue³ que de la cacher. (Ed. 5.)

76. Les hommes commencent par l'amour, finissent par l'ambition, et ne se trouvent souvent dans une assiette⁴ plus tranquille que lorsqu'ils meurent⁵. (Ed. 5.)

77. Rien ne coûte moins à la passion que de se mettre au-dessus de la raison; son grand triomphe est de l'emporter sur l'intérêt. (Ed. 4.)

78. L'on est plus sociable et d'un meilleur commerce par le cœur que par l'esprit.

82. Il y a des lieux que l'on admire, il y en a d'autres qui touchent et où l'on aimerait à vivre...

85. Il y a quelquefois dans le cours de la vie de si chers plaisirs et de si tendres engagements⁶ que l'on nous défend, qu'il est naturel de désirer du moins qu'ils fussent permis : de si grands charmes ne peuvent être surpassés que par celui de savoir y renoncer par vertu⁷.

1. *Figurer avec* : faire figure à côté de, être le pendant de. « Avoir de la convenance, de la symétrie avec une autre chose. Ces deux pavillons figurent fort bien l'un avec l'autre » (*Dict. Acad.*, 1694); 2. *Drance* est selon toutes les clefs le comte de Clermont-Tonnerre, gentil-homme de la chambre de Monsieur; 3. Intention; 4. Disposition morale; 5. Comp. La Rochefoucauld (10) : « Il y a dans le cœur humain une génération perpétuelle de passions en sorte que la ruine de l'une est presque toujours l'établissement d'une autre »; 6. Liaisons; 7. Cette pensée révèle, dit Sainte-Beuve, tout un roman enseveli.

V. — DE LA SOCIÉTÉ ET DE LA CONVERSATION

1. Un caractère bien fade est celui de n'en avoir aucun.

3. L'on marche sur les mauvais plaisants, et il pleut par tout pays de cette sorte d'insectes. Un bon plaisant est une pièce rare; à un homme qui est né tel, il est encore fort délicat d'en soutenir longtemps le personnage : il n'est pas ordinaire que celui qui fait rire se fasse estimer.

5. Si l'on faisait une sérieuse attention à tout ce qui se dit de froid, de vain et de puéril dans les entretiens ordinaires, l'on aurait honte de parler ou d'écouter, et l'on se condamnerait peut-être à un silence perpétuel, qui serait une chose pire dans le commerce que les discours inutiles. Il faut donc s'accommoder à tous les esprits, permettre comme un mal nécessaire le récit des fausses nouvelles, les vagues réflexions sur le gouvernement présent ou sur l'intérêt³ des princes, le débit des beaux sentiments, et qui reviennent toujours les mêmes; il faut laisser *Aronce* parler proverbe⁴, et *Mélinde* parler de soi⁵, de ses vapeurs⁶, de ses migraines et de ses insomnies. (Ed. 4.)

7. Que dites-vous? comment? je n'y suis pas; vous plairait-il de recommencer? j'y suis encore moins; je devine enfin : vous voulez, *Acis*, me dire qu'il fait froid; que ne disiez-vous : « Il fait froid »; vous voulez m'apprendre qu'il

L. Construction : *conversations du monde. Construer :* « être infiniment avec quelqu'un. Il se construisent qu'avec les lettres. » (Dict. Acad., 1694.) On a écrit, au 17^o siècle, de nombreux ouvrages sur le langage mondain; les plus connus sont ceux de *Fant d'Almanon*, 1630, et de *Quand on de Mien*. On trouve de nombreuses réflexions et des rapprochements dans l'ouvrage de M. Mignot : *le Polisson mondain et les fautes de l'humilité en France au XVII^e siècle, de 1600 à 1680* (de deuxième partie sur notamment) : **L. Interdit :** « tout ce qui regarde le bien, le droit, le usage. » (Dict. Furetière, 1680.) **L. Pêche par promesse** est de langage bourgeois ou populaire (Bartius dans la *Femme savante*). **4. Cf. p. 25, vers 3.** **L. « Fardes qui s'élèvent de l'entree et de leur ventre vers le cerveau. »** (Dict. Acad., 1694.) Le mot est très souvent employé au 17^o siècle pour désigner divers maux et des crises de convulsions; **5. Le § 3** qui appartient à la 4^e édition définit de beaux esprits et nous le parvenons d'*Acis*. L'auteur raconte *La Duchesse dans un portrait vivant*; telle est la définition de son esprit : il va de l'absurde au sérieux, du général au particulier et se vult que par un long effort qu'il arrive à mesurer le vie. On compare de même les §§ 4 et 5.

pleut ou qu'il neige; dites : « Il pleut, il neige »; vous me trouvez bon visage, et vous désirez de m'en féliciter, dites : « Je vous trouve bon visage. »

Mais, répondez-vous, cela est bien uni¹ et bien clair, et d'ailleurs qui ne pourrait pas en dire autant? Qu'importe, Acis? est-ce un si grand mal d'être entendu² quand on parle, et de parler comme tout le monde? Une chose vous manque, Acis, à vous et à vos semblables, les diseurs de *phæbus*³, vous ne vous en défiez⁴ point, et je vais vous jeter dans l'étonnement; une chose vous manque, c'est l'esprit. Ce n'est pas tout, il y a en vous une chose de trop, qui est l'opinion d'en avoir plus que les autres; voilà la source de votre pompeux galimatias, de vos phrases embrouillées et de vos grands mots qui ne signifient rien. Vous abordez cet homme ou vous entrez dans cette chambre, je vous tire par votre habit et vous dis à l'oreille : « Ne songez point à avoir de l'esprit, n'en ayez point, c'est votre rôle; ayez, si vous pouvez, un langage simple, et tel que l'ont ceux en qui vous ne trouvez aucun esprit : peut-être alors croira-t-on que vous en avez. » (Ed. 5.)

8. Qui peut se promettre d'éviter dans la société des hommes la rencontre de certains esprits vains, légers, familiers, délibérés⁵, qui sont toujours dans une compagnie ceux qui parlent et qu'il faut que les autres écoutent? On les entend de l'antichambre, on entre impunément⁶ et sans craindre de les interrompre; ils continuent leur récit sans la moindre attention pour ceux qui entrent ou qui sortent, comme pour le rang ou le mérite des personnes qui composent le cercle⁷; ils font taire celui qui commence à conter une nouvelle, pour la dire de leur façon, qui est la meilleure; ils la tiennent de *Zamet*, de *Ruccelay* ou de *Conchini*⁸, qu'ils ne connaissent point, à qui ils n'ont jamais parlé, et qu'ils traiteraient de *Monseigneur* s'ils leur parlaient; ils s'approchent quelquefois de l'oreille du plus qualifié de l'assemblée pour le gratifier d'une circonstance que personne ne sait, et dont ils ne veulent pas que les autres soient ins-

1. Simple; 2. Compris; 3. « On dit proverbialement qu'un homme parle *phæbus* lorsqu'en affectant de parler en termes magnifiques, il tombe dans le galimatias et l'obscurité » (*Dict. Furetière*, 1690); 4. Se défier : « se douter. Je me suis toujours bien défié que cela arriverait ainsi » (*Dict. Furetière*, 1690); 5. Hardis; 6. Sans inconvénient; 7. Réunion mondaine; 8. Note de La Bruyère : « sans dire monsieur ». Les noms que cite La Bruyère sont ceux de trois Italiens favoris de Marie de Médicis, le financier *Zamet* (mort en 1614), l'abbé *Ruccellai* (mort en 1627) et le ministre *Concini*, maréchal d'Ancre (mort en 1617).

truits; ils suppriment quelques noms pour déguiser l'histoire qu'ils racontent et pour détourner les applications; vous les priez, vous les pressez inutilement : il y a des choses qu'ils ne diront pas, il y a des gens qu'ils ne sauraient nommer, leur parole y est engagée; c'est le dernier¹ secret, c'est un mystère, outre que vous leur demandez l'impossible, car, sur ce que vous voulez apprendre d'eux, ils ignorent le fait et les personnes. (Ed. 4.)

9. *Arrias* a tout lu, a tout vu, il veut le persuader ainsi; c'est un homme universel, et il se donne pour tel : il aime mieux mentir que de se taire ou de paraître ignorer quelque chose. On parle à la table d'un grand d'une cour du Nord : il prend la parole, et l'ôte à ceux qui allaient dire ce qu'ils en savent; il s'oriente dans cette région lointaine comme s'il en était originaire; il discourt des mœurs de cette cour, des femmes du pays, de ses lois et de ses coutumes; il récite² des historiettes³ qui y sont arrivées; il les trouve plaisantes et il en rit le premier jusqu'à éclater. Quelqu'un se hasarde de⁴ le contredire et lui prouve nettement qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies; *Arrias* ne se trouble point, prend feu au contraire contre l'interrupteur. « Je n'avance, lui dit-il, je ne raconte rien que je ne sache d'original⁵ : je l'ai appris de *Séthon*, ambassadeur de France dans cette cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connais familièrement, que j'ai fort interrogé, et qui ne m'a caché aucune circonstance. » Il reprenait le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avait commencée, lorsque l'un des conviés lui dit : « C'est *Séthon* à qui vous parlez, lui-même, et qui arrive⁶ de son ambassade⁷. » (Ed. 8.)

12. J'entends *Théodecte* de l'antichambre; il grossit sa voix à mesure qu'il s'approche; le voilà entré : il rit, il crie, il éclate, on bouche ses oreilles, c'est un tonnerre. Il n'est pas moins redoutable par les choses qu'il dit que par le ton dont il parle. Il ne s'apaise, et il ne revient de ce grand fracas que pour bredouiller des vanités⁸ et des sottises. Il a si peu d'égard au temps, aux personnes, aux bienséances, que

1. Le plus grand; 2. Raconte; 3. *Historiette* : « petite histoire mêlée de galanterie » (*Dict. Furetière*, 1690); 4. Cf. p. 22, note 8; 5. De première main; 6. Variante (8^e éd.) : « Et qui arrive fraîchement de son ambassade »; 7. Comp. Montesquieu (*Lettres persanes*, 72); 8. Des riens.

chacun a son fait¹ sans qu'il ait eu l'intention de le lui donner; il n'est pas encore assis qu'il a, à son insu, désobligé toute l'assemblée. A-t-on servi, il se met le premier à table et dans la première place; les femmes sont à sa droite et à sa gauche; il mange, il boit, il conte, il plaisante, il interromp tout à la fois. Il n'a nul discernement des personnes, ni du maître, ni des conviés; il abuse de la folle déférence qu'on a pour lui. Est-ce lui, est-ce *Euthydème* qui donne le repas? Il rappelle à soi toute l'autorité de la table², et il y a un moindre inconvénient à la lui laisser entière qu'à la lui disputer. Le vin et les viandes³ n'ajoutent rien à son caractère. Si l'on joue, il gagne au jeu; il veut railler celui qui perd, et il l'offense; les rieurs sont pour lui : il n'y a sorte de fatuités⁴ qu'on ne lui passe. Je cède⁵ enfin et je disparais, incapable de souffrir plus longtemps Théodecte, et ceux qui le souffrent. (Ed. 5).

13. *Troïle* est utile à ceux qui ont trop de bien : il leur ôte l'embarras du superflu; il leur sauve⁶ la peine d'amasser de l'argent, de faire des contrats, de fermer des coffres, de porter des clefs sur soi et de craindre un vol domestique. Il les aide dans leurs plaisirs, et il devient capable ensuite de les servir dans leurs passions; bientôt il les règle⁷ et les maîtrise⁸ dans leur conduite. Il est l'oracle d'une maison, celui dont on attend, que dis-je? dont on prévient, dont on devine les décisions. Il dit de cet esclave : « Il faut le punir », et on le fouette; et de cet autre : « Il faut l'affranchir », et on l'affranchit. L'on voit qu'un parasite⁹ ne le fait pas rire, il peut lui déplaire : il est congédié; le maître est heureux si *Troïle* lui laisse sa femme et ses enfants; si celui-ci est à table, et qu'il prononce¹⁰ d'un mets qu'il est friand, le maître et les conviés, qui en mangeaient sans réflexion, le trouvent friand et ne s'en peuvent rassasier; s'il dit au contraire d'un autre mets qu'il est insipide, ceux qui commençaient à le goûter¹¹ n'osant avaler le morceau qu'ils ont à la bouche, ils le jettent à terre¹²; tous ont les yeux sur lui, observent

1. « On dit avec une nuance défavorable : donner le fait à quelqu'un, lui donner son fait pour dire : se venger de lui par quelque discours ou par quelque violence. Il me voulait railler, mais je lui ai donné son fait. Il attendit son ennemi avec son fusil et lui donna son fait » (*Dict. Acad.*, 1694); 2. Il se donne toute l'autorité d'un maître de maison; 3. Plats; 4. Cf. p. 23, note 1; 5. Il ne résiste plus; 6. Épargne; 7. Gouverne; 8. Maîtriser : « gouverner en maître avec une autorité absolue » (*Dict. Acad.*, 1694); 9. Dans la comédie latine le parasite est un bouffon qu'on nourrit parce qu'il amuse, par exemple *Peniculus* dans les *Méneches* de Plaute; 10. Prononcer : faire connaître un jugement, une sentence; 11. Apprécier; 12. Trait de mœurs.

son maintien et son visage avant de prononcer sur le vin ou sur les viandes qui sont servies. Ne le cherchez pas ailleurs que dans la maison de ce riche qu'il gouverne : c'est là qu'il mange, qu'il dort et qu'il fait digestion, qu'il querelle son valet, qu'il reçoit ses ouvriers et qu'il remet¹ ses créanciers. Il régent², il domine dans une salle³, il y reçoit la cour et les hommages de ceux qui, plus fins que les autres, ne veulent aller au maître que par Troïle. Si l'on entre par malheur sans avoir une physionomie qui lui agrée, il ride son front et il détourne sa vue; si on l'aborde, il ne se lève pas; si l'on s'assied auprès de lui, il s'éloigne; si on lui parle, il ne répond point; si l'on continue de parler, il passe dans une autre chambre; si on le suit, il gagne l'escalier; il franchirait tous les étages ou il se lancerait par une fenêtre plutôt que de se laisser joindre par quelqu'un qui a un visage ou un son de voix qu'il désapprouve. L'un et l'autre sont agréables en Troïle, et il s'en est servi heureusement pour s'insinuer ou pour conquérir. Tout devient, avec le temps, au-dessous de ses soins, comme il est au-dessus de vouloir se soutenir ou continuer de plaire par le moindre des talents qui ont commencé à le faire valoir. C'est beaucoup qu'il sorte quelquefois de ses méditations et de sa taciturnité pour contredire, et que même pour critiquer il daigne une fois le jour avoir de l'esprit. Bien loin d'attendre de lui qu'il défère à vos sentiments⁴, qu'il soit complaisant, qu'il vous loue, vous n'êtes pas sûr qu'il aime toujours votre approbation, ou qu'il souffre votre complaisance⁵. (Ed. 7.)

16. L'esprit de la conversation consiste bien moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres : celui qui sort de votre entretien content de soi et de son esprit, l'est de vous parfaitement. Les hommes n'aiment point à vous admirer, ils veulent plaire; ils cherchent moins à être instruits, et même réjouis, qu'à

1 Renvoie à un autre jour; 2. Fait le maître; 3. Salon. « La première pièce d'un appartement complet, et qui est ordinairement plus grande que les autres. *Un appartement composé d'une salle, d'une antichambre, d'une chambre et d'un cabinet* » (*Dict. Acad.*, 1694). « Grande chambre parée où l'on reçoit ordinairement le monde qui rend visite ou qui vient vous parler pour affaires » (*Dict. Richelet*, 1680); 4. Cf. p. 11, note 6; 5. *Complaisant* « qui tâche de plaire » (*Dict. Furetière*, 1690). La Bruyère raconte l'histoire d'un parasite et d'un intrigant qui a réussi à s'installer en maître dans une maison et pense pouvoir maintenant écraser de son autorité et de ses dédains ceux qui l'entourent. La complexité même du caractère semble indiquer que La Bruyère a représenté un individu précis; mais les clefs ne disent rien.

être goûtés et applaudis; et le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autrui¹.

19. Dire d'une chose modestement ou qu'elle est bonne ou qu'elle est mauvaise, et les raisons pourquoi² elle est telle, demande du bon sens et de l'expression³; c'est une affaire. Il est plus court de prononcer⁴, d'un ton décisif et qui emporte⁵ la preuve de ce qu'on avance, ou qu'elle est exécrationnelle, ou qu'elle est miraculeuse. (Ed. 4.)

25. Quelqu'un, suivant la pente de la coutume qui veut qu'on loue, et par l'habitude qu'il a à la flatterie et à l'exagération, congratule⁶ *Théodème* sur un discours qu'il n'a point entendu, et dont personne n'a pu encore lui rendre compte; il ne laisse pas de⁷ lui parler de son génie, de son geste, et surtout de la fidélité de sa mémoire; et il est vrai que⁸ *Théodème* est demeuré court. (Ed. 5.)

30. Je n'aime pas un homme que je ne puis aborder le premier, ni saluer avant qu'il me salue, sans m'avilir à ses yeux et sans tremper dans⁹ la bonne opinion qu'il a de lui-même... (Ed. 5.)

31. Avec de la vertu, de la capacité, et une bonne conduite, l'on peut être insupportable¹⁰. Les manières que l'on néglige comme de petites choses sont souvent ce qui fait que les hommes décident de vous en bien ou en mal : une légère attention à les avoir douces et polies prévient leurs mauvais jugements. Il ne faut presque rien pour être cru fier, incivil, méprisant, désobligeant; il faut encore moins pour être estimé tout le contraire. (Ed. 4.)

33. C'est une faute contre la politesse que de louer immodérément, en présence de ceux que vous faites chanter ou toucher un instrument, quelque autre personne qui a ces mêmes talents; comme, devant ceux qui vous lisent leurs vers, un autre poète.

1. L'idée a été souvent exprimée avant La Bruyère. Comp. Cicéron, de *Officiis*, 1, 37. La Rochefoucauld, de la *Conversation* (Ed. Gilbert, 1, 290-4); 2. Au XVII^e siècle le pronom *quoi* pouvait avoir pour antécédent non seulement un neutre indéterminé (*ce*), mais aussi un nom de chose déterminé. *Le Tartuffe* (926) : « Ce n'est pas le bonheur après quoi je soupire » Haase (§ 34); 3. Art de s'exprimer; 4. Cf. p. 52, note 10; 5. Implique, comporte. On disait alors : « La perte d'une bataille emporte la désolation du pays » (*Dict. Furetière*, 1690); 6. « Ce mot se dit, mais on dit plus ordinairement féliciter » (*Dict. Richelet*, 1680); 7. Il ne manque pas de; 8. Et la vérité est que; 9. Être complice (on dit *tremper dans un crime*); 10. Tel est le cas d'*Alceste*. La Bruyère comme Molière, comme Saint-Evremond, comme les honnêtes gens de son siècle, veut une vertu modeste et aimable.

40. L'intérieur des familles est souvent troublé par les défiances, par les jalousies et par l'antipathie, pendant que des dehors contents, paisibles et enjoués nous trompent et nous y font supposer une paix qui n'y est point : il y en a peu qui gagnent à être approfondies. Cette visite que vous rendez vient de suspendre une querelle domestique, qui n'attend que votre retraite¹ pour recommencer.

47. G** et H** sont voisins de campagne et leurs terres sont contiguës ; ils habitent une contrée déserte et solitaire. Éloignés des villes et de tout commerce, il semblait que la fuite² d'une entière solitude ou l'amour de la société eût dû les assujettir³ à une liaison réciproque ; il est cependant difficile d'exprimer la bagatelle qui les a fait rompre, qui les rend implacables l'un pour l'autre, et qui perpétuera leurs haines dans leurs descendants. Jamais des parents, et même des frères, ne se sont brouillés pour une moindre chose⁴.

Je suppose qu'il n'y ait que deux hommes sur la terre, qui la possèdent seuls et qui la partagent toute entre eux deux : je suis persuadé qu'il leur naîtra bientôt quelque sujet de rupture, quand ce ne serait que pour les limites.

49. J'approche d'une petite ville, et je suis déjà sur une hauteur d'où je la découvre ; elle est située à mi-côte, une rivière baigne ses murs, et coule ensuite dans une belle prairie ; elle a une forêt épaisse qui la couvre des vents froids et de l'aquilon : je la vois dans un jour si favorable que je compte ses tours et ses clochers ; elle me paraît peinte sur le penchant de la colline. Je me récrie, et je dis : « Quel plaisir de vivre sous un si beau ciel et dans ce séjour si délicieux ! » Je descends dans la ville, où je n'ai pas couché deux nuits que je ressemble à ceux qui l'habitent : j'en veux sortir. (Ed. 5.)

50. Il y a une chose que l'on n'a point vue sous le ciel, et que, selon toutes les apparences, on ne verra jamais : c'est une petite ville qui n'est divisée en aucuns⁵ partis,

1. Au sens du verbe *se retirer* : départ ; 2. Désir d'éviter ; 3. Amener inévitablement à ; 4. Clefs : « Vedeau de Grammont, conseiller de la cour en la seconde chambre des enquêtes, a eu un très grand procès avec M. Hervé qui était doyen du Parlement, au sujet d'un droit de pêche. Ce procès qui a commencé pour une bagatelle a donné lieu à une inscription en faux contre les titres de noblesse du dit Vedeau qui voulait faire recevoir un de ses fils chevalier de Malte ; et cette affaire a été si loin qu'il a été dégradé publiquement, sa robe de Palais déchirée, et condamné à un bannissement perpétuel, depuis converti à une prison à Pierre-Encise, où il est, ce qui a ruiné absolument le dit Vedeau, qui était fort riche » ; 5. Au XVII^e siècle *aucun* et *nul* peuvent s'employer au pluriel.

où les familles sont unies, et où les cousins se voient avec confiance; où un mariage n'engendre point une guerre civile; où la querelle des rangs ne se réveille pas à tous moments par l'offrande¹, l'encens et le pain bénit, par les processions et par les obsèques; d'où l'on a banni les *caquets*², le mensonge et la médisance; où l'on voit parler ensemble le bailli³ et le président, les élus⁴ et les assesseurs⁵; où le doyen vit bien avec ses chanoines, où les chanoines ne dédaignent pas les chapelains⁶, et où ceux-ci souffrent les chantres. (Ed. 4.)

51. Les provinciaux et les sots sont toujours prêts à se fâcher et à croire qu'on se moque d'eux ou qu'on les méprise : il ne faut jamais hasarder la plaisanterie, même la plus douce et la plus permise, qu'avec des gens polis⁷, ou qui ont de l'esprit. (Ed. 4.)

54. Celui qui est d'une éminence⁸ au-dessus des autres qui le met à couvert de la repartie, ne doit jamais faire une raillerie piquante.

55. Il y a de petits défauts que l'on abandonne volontiers à la censure, et dont nous ne haïssons pas à être raillés : ce sont de pareils défauts que nous devons choisir pour railler les autres.

56. Rire des gens d'esprit, c'est le privilège des sots; ils sont dans le monde ce que les fous sont à la cour, je veux dire sans conséquence. (Ed. 4.)

57. La moquerie est souvent indigence d'esprit.

65. L'on a vu, il n'y a pas longtemps, un cercle⁹ de personnes des deux sexes, liées ensemble par la conversation et par un commerce d'esprit. Ils laissaient au vulgaire l'art de parler d'une manière intelligible; une chose dite entre eux peu clairement en entraînait une autre encore plus obscure, sur laquelle on enchérissait par de vraies énigmes, toujours suivies de longs applaudissements : par tout ce qu'ils appelaient délicatesse, sentiments, tour et finesse

1. Don qu'on fait à l'autel en allant baiser la patène; 2. La Bruyère écrit le mot en italique, comme familier; 3. « Officier de robe qui rendait la justice dans un certain ressort » (*Dict. Furetière*, 1690); 4. *Elu* : « officier subalterne, non lettré, qui connaît en première instance de l'assiette des tailles et autres impositions » (*Dict. Furetière*, 1690); 5. *Assesseur* : « officier de justice gradué, créé pour servir de conseil à un juge d'épée dans la maréchaussée » (*Dict. Furetière*, 1690); 6. *Chapelain* : bénéficiaire titulaire d'une chapelle; 7. Affinés par la pratique du monde; 8. Rang élevé; 9. Cf. p. 50, note 7.

d'expression, ils étaient enfin parvenus à n'être plus entendus¹ et à ne s'entendre pas eux-mêmes. Il ne fallait pour fournir à ces entretiens ni bon sens, ni jugement, ni mémoire, ni la moindre capacité : il fallait de l'esprit, non pas du meilleur, mais de celui qui est faux, et où l'imagination a trop de part.

66. Je le sais, *Théobalde*², vous êtes vieilli³; mais voudriez-vous que je crusse que vous êtes baissé, que vous n'êtes plus poète ni bel esprit, que vous êtes présentement aussi mauvais juge de tout genre d'ouvrage que méchant⁴ auteur, que vous n'avez plus rien de naïf⁵ et de délicat dans la conversation? Votre air libre et présomptueux me rassure et me persuade tout le contraire. Vous êtes donc aujourd'hui tout ce que vous fûtes jamais et peut-être meilleur : car, si à votre âge vous êtes si vif et si impétueux, quel nom, *Théobalde*, fallait-il vous donner dans votre jeunesse, et lorsque vous étiez la *coqueluche*⁶ ou l'entêtement⁷ de certaines femmes qui ne juraient que par vous et sur votre parole, qui disaient : « Cela est délicieux; qu'a-t-il dit? » (Ed. 6.)

67. L'on parle impétueusement dans les entretiens, souvent par vanité ou par humeur⁸, rarement avec assez d'attention; tout occupé du désir de répondre à ce qu'on n'écoute point, l'on suit ses idées, et on les explique⁹ sans le moindre égard pour les raisonnements d'autrui; l'on est bien éloigné de trouver ensemble la vérité, l'on n'est pas encore convenu de¹⁰ celle que l'on cherche. Qui pourrait écouter ces sortes de conversations et les écrire ferait voir quelquefois de bonnes choses qui n'ont nulle suite¹¹.

1. Compris; 2. Les clefs désignent généralement le poète Benserade, quelquefois Boursault ou Thomas Corneille. Benserade avait soixante-dix-huit ans lorsque parut ce portrait; il mourut quelques mois après dans sa maison de Chantilly. Poète précieux, familier de l'hôtel de Rambouillet, auteur de tragédies, de comédies, de ballets et d'une traduction des *Métamorphoses* d'Ovide en rondeaux; 3. Vous vous dites vieilli; 4. Mauvais; 5. Naturel; 6. Anciennement, sorte de capuchon que portaient les femmes. C'est pourquoi on disait: il est la *coqueluche* des femmes dans le sens de : les femmes sont coiffées de lui; 7. Engouement. *Être entêté* de quelque chose : n'avoir que cette chose en tête. « Je suis entêté du P. Bourdaloue » dit M^{me} de Sévigné (5 mars 1683); 8. Ardeur vive mais passagère; 9. Développe; 10. On ne s'est pas mis d'accord sur; 11. Comp. La Rochefoucauld (*Maximes*, 139) : « Une des choses qui fait que l'on trouve si peu de gens qui paraissent raisonnables et agréables dans la conversation, c'est qu'il n'y a presque personne qui ne pense plutôt à ce qu'il veut dire qu'à répondre précisément à ce qu'on lui dit... » Et Montaigne parlant des discussions confuses (*De l'art de conférer*, III, 8) : « L'un va en orient, l'autre en occident; ils perdent le principal et l'écartent dans la presse des incidents. Au bout d'une heure de tempête, ils ne savent ce qu'ils cherchent... Qui se prend à un mot et une similitude; qui ne sent plus ce qu'on lui oppose, tant il est engagé en sa course, et pense à se suivre, non pas à vous... ».

74. *Hermagoras* ne sait pas qui est roi de Hongrie¹; il s'étonne de n'entendre faire aucune mention du roi de Bohême². Ne lui parlez pas des guerres de Flandre et de Hollande, dispensez-le du moins de vous répondre : il confond les temps, il ignore quand elles ont commencé, quand elles ont fini³; combats, sièges, tout lui est nouveau; mais il est instruit de la guerre des Géants⁴, il en raconte le progrès⁵ et les moindres détails; rien ne lui est échappé⁶; il débrouille de même l'horrible chaos des deux empires, le babylonien et l'assyrien; il connaît à fond les Égyptiens et leurs dynasties. Il n'a jamais vu Versailles, il ne le verra point; il a presque vu la tour de Babel, il en compte les degrés, il sait combien d'architectes ont présidé à cet ouvrage, il sait le nom des architectes⁷. Dirai-je qu'il croit Henri IV fils de Henri III? il néglige du moins de rien⁸ connaître aux maisons de France, d'Autriche et de Bavière. « Quelles minuties! » dit-il, pendant qu'il récite de mémoire toute une liste des rois des Mèdes ou de Babylone, et que les noms d'Apronal, d'Hérigeбал, de Noesnemordach, de Mardokempad⁹, lui sont aussi familiers qu'à nous ceux de VALOIS et de BOURBON. Il demande si l'Empereur a jamais été marié; mais personne ne lui apprendra que Ninus a eu deux femmes. On lui dit que le Roi jouit d'une santé parfaite, et il se souvient que Thetmosis, un roi d'Égypte, était valétudinaire et qu'il tenait cette complexion de son aïeul Alipharmutosis. Que ne sait-il point? quelle chose lui est cachée de la vénérable antiquité? Il vous dira que Sémiramis ou, selon quelques-uns, Sérimarıs, parlait comme son fils Ninyas, qu'on ne les distinguait pas à la parole : si c'était parce que la mère avait une voix mâle comme son fils, ou le fils une voix efféminée¹⁰ comme sa mère, qu'il n'ose pas le décider; il vous révélera que Nembrot était gaucher et Sésostris ambidextre; que c'est une erreur de s'imaginer qu'un Artaxerxe¹¹ ait été appelé Longuemain parce que les bras lui tombaient jusqu'aux genoux, et non à cause qu'il avait

1. En 1526, la Hongrie envahie par les Turcs se donne aux Habsbourg; fin octobre 1687, les États de Presbourg déclarent la couronne héréditaire dans la maison d'Autriche; 2. En 1526, Ferdinand, frère de Charles-Quint, devient roi de Bohême; en 1618, la noblesse de Bohême se révolte contre les Habsbourg, mais les révoltés sont écrasés à la Maison-Blanche, près de Prague, en 1620; 3. Guerre de Flandre (1667-1668). Guerre de Hollande (1672-1678); 4. Les Géants ou Titans soutinrent une lutte terrible contre Zeus pour défendre la royauté de leur frère Kronos; 5. Marche; 6. Cf. p. 26, note 6; 7. Exagération caricaturale; 8. Quoi que ce soit; 9. La Bruyère a peut-être emprunté ces noms à l'*Histoire du monde* de Chevreau (1686). Il a choisi à dessein les noms les plus barbares; 10. Féminine; 11. Un des Artaxerxes.

une main plus longue que l'autre; et il ajoute qu'il y a des auteurs graves qui affirment que c'était la droite, qu'il croit néanmoins être bien fondé à soutenir que c'est la gauche¹. (Ed. 5.)

75. Ascagne est statuaire, Hégion fondeur, Æschine fondeur, et *Cydias*² bel esprit : c'est sa profession. Il a une enseigne, un atelier, des ouvrages de commande, et des compagnons³ qui travaillent sous lui; il ne vous saurait rendre de plus d'un mois les stances qu'il vous a promises, s'il ne manque de parole à *Dosithée*, qui l'a engagé à⁴ faire une élégie; une idylle est sur le métier, c'est pour *Crantor*, qui le presse, et qui lui laisse espérer un riche salaire. Prose, vers, que voulez-vous? il réussit également en l'un et en l'autre; demandez-lui des lettres de consolation, ou sur une absence, il les entreprendra; prenez-les toutes faites et entrez dans son magasin, il y a à choisir⁵. Il a un ami qui n'a point d'autre fonction sur la terre que de le promettre longtemps à un certain monde et de le présenter enfin dans les maisons comme homme rare et d'une exquisite conversation; et là, ainsi que le musicien chante et que le joueur de luth touche son luth devant les personnes à qui il a été promis, *Cydias*, après avoir toussé, relevé sa manchette, étendu la main et ouvert les doigts, débite gravement ses pensées quintessenciées et ses raisonnements sophistiqués. Différent de ceux qui, convenant de principes et connaissant la raison ou la vérité qui est une, s'arrachent la parole l'un à l'autre pour s'accorder sur leurs sentiments⁶, il n'ouvre la bouche que pour contredire. « Il me semble, dit-il gracieusement, que c'est tout le contraire de ce que vous dites, » ou : « Je ne saurais

1. Comp. Malebranche (*Recherche de la vérité*, iv, 7, 1674-1675) : « ... Ils ne savent pas la généalogie des princes qui règnent présentement, et ils recherchent avec soin celle des hommes qui sont morts il y a 4 000 ans. Ils négligent d'apprendre les histoires de leur temps les plus communes, et ils tâchent de savoir exactement les fables et les fictions des poètes. Ils ne connaissent pas même leurs propres parents; mais si vous le souhaitez ils vous apporteront plusieurs autorité pour vous prouver qu'un citoyen romain était allié d'un empereur et d'autres choses semblables... etc. » (Voir tout le chapitre.) Toutes les clefs désignent le P. Paul Pezron, bénédictin, auteur de *l'Antiquité des temps rétablie et défendue contre les juifs et les nouveaux chronologistes* (1687). Mais en réalité ici (et ailleurs) La Bruyère a moins observé qu'imaginé. Il est parti des remarques de Malebranche et s'est efforcé de donner aux abstractions une forme concrète et vivante; 2. Les clefs sont muettes, mais l'abbé Trublet dit que son oncle Fontenelle s'était parfaitement reconnu dans ce portrait, et en avait toujours gardé rancune à La Bruyère. Fontenelle avait trente-sept ans en 1694; 3. Ouvriers dans les anciennes corporations; 4. Lui a fait prendre l'engagement de; 5. Fontenelle avait fait pour Thomas Corneille la plus grande partie de *Psyché* (1678) et de *Bellérophon* (1679); pour Donneau de Visé la comédie de *la Comète* (1681); pour Beauval *l'Eloge de Perrault*, publié en 1688...; des chapitres de divers romans et bon nombre de petites pièces en prose et en vers... « Il compose des préfaces, ou des discours, pour des magistrats » (Servois); 6. Cf. p. 11, note 6.

être de votre opinion, » ou bien : « C'a été autrefois mon entêtement¹ comme il est le vôtre; mais... Il y a trois choses, ajoute-t-il, à considérer... » et il en ajoute une quatrième : fade discoureur qui n'a pas mis plus tôt le pied dans une assemblée qu'il cherche quelques femmes² auprès de qui il puisse s'insinuer, se parer de son bel esprit ou de sa philosophie, et mettre en œuvre ses rares conceptions, car, soit qu'il parle ou qu'il écrive, il ne doit pas être soupçonné d'avoir en vue ni le vrai, ni le faux, ni le raisonnable, ni le ridicule; il évite uniquement de donner dans le sens des autres et d'être de l'avis de quelqu'un : aussi attend-il dans un cercle³ que chacun se soit expliqué sur le sujet qui s'est offert, ou souvent qu'il a amené lui-même, pour dire dogmatiquement des choses toutes nouvelles, mais à son gré décisives et sans réplique. Cydias s'égalé à Lucien et à Sénèque⁴, se met au-dessus de Platon, de Virgile et de Théocrite⁵, et son flatteur a soin de le confirmer tous les matins dans cette opinion; uni de goût et d'intérêt avec les contempteurs d'Homère⁶, il attend paisiblement que les hommes détrompés lui préfèrent les poètes modernes : il se met, en ce cas, à la tête de⁷ ces derniers, et il sait à qui il adjuge la seconde place. C'est, en un mot, un composé du pédant et du précieux, fait pour être admiré de la bourgeoisie et de la province, en qui néanmoins on n'aperçoit rien de grand que l'opinion qu'il a de lui-même⁸. (Ed. 8.)

76. C'est la profonde ignorance qui inspire le ton dogmatique : celui qui ne sait rien croit enseigner aux autres ce qu'il vient d'apprendre lui-même; celui qui sait beaucoup pense à peine que ce qu'il dit puisse être ignoré, et parle plus indifféremment⁹.

78. Il me semble que l'on dit les choses encore plus finement qu'on ne peut les écrire.

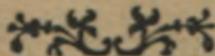
82. *Nicandre* s'entretient avec *Élise* de la manière douce et complaisante¹⁰ dont il a vécu avec sa femme, depuis le jour qu'il en¹¹ fit choix jusqu'à sa mort : il a déjà dit qu'il regrette

1. P. 57, note 7; 2. *Les Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686), sont un livre d'astronomie, aimable et spirituel, à l'usage des femmes du monde; 3. Réunion mondaine; 4. Note de La Bruyère : « Philosophe et poète tragique »; 5. Fontenelle a écrit des *Dialogues des morts* (1683), des *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686), des *Doutes sur le système physique des causes occasionnelles, des Poésies pastorales avec un Discours sur la nature de l'épique* (1688); 6. Les modernes, en particulier Ch. Perrault; 7. En tête de; 8. La Bruyère n'aimait pas Fontenelle, qui soutenait les modernes, et qui l'avait combattu à l'Académie; 9. Avec plus de naturel et d'indifférence; 10. Cf. p. 53, note 5; 11. Cf. p. 22, note 10.

qu'elle ne lui ait pas laissé des enfants, et il le répète; il parle des maisons qu'il a à la ville, et bientôt d'une terre qu'il a à la campagne; il calcule le revenu qu'elle lui rapporte, il fait le plan des bâtiments, en décrit la situation, exagère la commodité des appartements, ainsi que la richesse et la propreté¹ des meubles. Il assure qu'il aime la bonne chère, les équipages; il se plaint que sa femme n'aimait point assez le jeu et la société. « Vous êtes si riche, lui disait l'un de ses amis, que n'achetez-vous cette charge? pourquoi ne pas faire cette acquisition qui étendrait votre domaine? — On me croit, ajoute-t-il, plus de bien que je n'en possède. » Il n'oublie pas son extraction et ses alliances: « Monsieur le Surintendant, qui est mon cousin; Madame la Chancelière, qui est ma parente », voilà son style. Il raconte un fait qui prouve le mécontentement qu'il doit avoir de ses plus proches et de ceux même qui sont ses héritiers: « Ai-je tort? dit-il à Élise; ai-je grand sujet de leur vouloir du bien? » et il l'en fait juge. Il insinue ensuite qu'il a une santé faible et languissante, et il parle de la cave² où il doit être enterré. Il est insinuant, flatteur, officieux³ à l'égard de tous ceux qu'il trouve auprès de la personne à qui il aspire. Mais Élise n'a pas le courage d'être riche en l'épousant. On annonce, au moment qu'il parle, un cavalier⁴, qui de sa seule présence démonte la batterie de l'homme de ville: il se lève déconcerté et chagrin, et va dire ailleurs qu'il veut se remarier. (Ed. 5.)

83. Le sage quelquefois évite le monde, de peur d'être ennuyé⁵.

1. Éléance; 2. Caveau; 3. Obligeant; 4. « Gentilhomme qui porte l'épée » (*Dict. Richel.*, 1680); 5. Le mot a, au xvii^e siècle, un sens beaucoup plus fort qu'aujourd'hui.



VI. — DES BIENS DE FORTUNE¹

1. Un homme fort riche peut manger des entremets, faire peindre ses lambris et ses alcôves, jouir d'un palais à la campagne et d'un autre à la ville, avoir un grand équipage², mettre un duc dans sa famille et faire de son fils un grand seigneur : cela est juste et de son ressort; mais il appartient peut-être à d'autres de vivre contents.

2. Une grande naissance ou une grande fortune annonce³ le mérite et le fait plus tôt remarquer.

3. Ce qui dispense le fat⁴ ambitieux de son ambition est le soin que l'on prend, s'il a fait une grande fortune, de lui trouver un mérite qu'il n'a jamais eu et aussi grand qu'il croit l'avoir. (Ed. 4.)

7. Si le financier manque son coup, les courtisans disent de lui : « C'est un bourgeois, un homme de rien, un malotru⁵ »; s'il réussit, ils lui demandent sa fille⁶. (Ed. 7.)

II. N***, avec un portier rustre, farouche, tirant sur le Suisse, avec un vestibule et une antichambre, pour peu qu'il y fasse languir quelqu'un et se morfondre, qu'il paraîsse enfin avec une mine grave et une démarche mesurée, qu'il écoute un peu et ne reconduise point : quelque subalterne qu'il soit d'ailleurs, il fera sentir de⁷ lui-même quelque chose qui approche de la considération. (Ed. 4.)

12. Je vais, *Clitophon*, à votre porte; le besoin que j'ai de vous me chasse de mon lit et de ma chambre : plutôt aux Dieux que je ne fusse ni votre client⁸ ni votre fâcheux⁹! Vos

1. Hasard; 2. Train de maison; 3. Signale, attire l'attention sur. Comp. Pascal (*Pensées*, éd. Brunschvicg, § 322) : « Que la noblesse est un grand avantage, qui dès dix-huit ans met un homme en passe, connu et respecté, comme un autre pourrait avoir mérité à cinquante ans. C'est trente ans gagnés sans peine »; 4. Cf. p. 23, note 1; 5. « Terme populaire qui se dit des gens mal faits, mal bâtis et incommodés soit en leur personne, soit en leur fortune » (*Dict. Furetière*, 1690). « Pauvre malheureux qui fait pitié » (*Dict. Richelet*, 1680); 6. M^{me} de Sévigné, mariant son fils à la fille du fermier Saint-Amand, disait : « Il faut bien quelquefois fumer ses terres. » Le maréchal de Lorges, en 1676, le duc de Gesvres et Tourville en 1690, Cossé, grand panetier de France en 1692, etc., épousent des filles de riches financiers. Ces mésalliances sont fréquentes : preuve de la décadence de la vieille noblesse, indice d'une profonde transformation sociale. Voir Lange, (pp. 180-182); 7. Au sujet de; 8. A Rome, on appelait *client* le protégé d'un puissant patricien; 9. Importun.

esclaves me disent que vous êtes enfermé et que vous ne pouvez m'écouter que d'une heure¹ entière; je reviens avant le temps qu'ils m'ont marqué, et ils me disent que vous êtes sorti. Que faites-vous, Clitiphon, dans cet endroit le plus reculé de votre appartement, de si laborieux qui vous empêche de m'entendre? Vous enfilez² quelques mémoires, vous collationnez³ un registre, vous signez, vous paraphé⁴. Je n'avais qu'une chose à vous demander, et vous n'aviez qu'un mot à me répondre : oui ou non. Voulez-vous être rare⁵? rendez service à ceux qui dépendent de vous, vous le serez davantage par cette conduite que par ne vous pas laisser voir⁶. O homme important et chargé d'affaires, qui à votre tour avez besoin de mes offices, venez dans la solitude de mon cabinet : le philosophe est accessible, je ne vous remettrai point à un autre jour; vous me trouverez sur les livres de Platon qui traitent de la spiritualité de l'âme et de sa distinction d'avec le corps⁷, ou la plume à la main pour calculer les distances de Saturne et de Jupiter. J'admire Dieu dans ses ouvrages, et je cherche par la connaissance de la vérité à régler mon esprit et devenir meilleur. Entrez, toutes les portes vous sont ouvertes, mon antichambre n'est pas faite pour s'y ennuyer⁸ en m'attendant; passez jusqu'à moi sans me faire avertir : vous m'apportez quelque chose de plus précieux que l'argent et l'or, si c'est une occasion de vous obliger. Parlez : que voulez-vous que je fasse pour vous? faut-il quitter mes livres, mes études, mon ouvrage, cette ligne qui est commencée? quelle interruption heureuse pour moi que celle qui vous est utile! Le manieur d'argent, l'homme d'affaires est un ours qu'on ne saurait apprivoiser; on ne le voit dans sa loge qu'avec peine : que dis-je? on ne le voit point, car d'abord on ne le voit pas encore, et bientôt on ne le voit plus. L'homme de lettres, au contraire, est trivial⁹ comme une borne au

1. Dans une heure; 2. Vous lisez une série de mémoires; 3. Collationner : vérifier par comparaison; 4. Parapher : signer en marge les additions et les ratures; 5. La Bruyère joue sur le double sens du mot : a) difficile à rencontrer; b) extraordinaire; 6. L'infinifit précédé de par traduit le gérondif latin. La Fontaine (*Fables*, III, 17) :

Mais ne confondons point, par trop approfondir
Leur affaires avec les vôtres.

M^{me} de Sévigné : « Je rendais mon voyage inutile par être trop court » Haase (I 85 C); 7. *Phédon*, *Phédon*, ou *République*; 8. Au XVII^e siècle l'infinifit se décide d'une préposition a) à pas indépendamment le même sujet que le verbe principal. « Rends-le-moi sans te foudroyer », dit Harpagon à La Flèche (*L'Avare*, I, III). Haase (85 D); 9. D'un abord facile (littéralement) : qui se rencontre aux carrefours, qui court les rues.

coin des places; il est vu de tous, et à toute heure, et en tous états, à table, au lit, nu¹, habillé, sain ou malade; il ne peut être important, et il ne le veut point être. (Ed. 8.)

14. Les P. T. S.² nous font sentir toutes les passions³ l'une après l'autre : l'on commence par le mépris à cause de leur obscurité; on les envie ensuite, on les hait, on les craint, on les estime quelquefois⁴, et on les respecte; l'on vit assez pour finir à leur égard par la compassion⁵.

15. *Sosie*⁶ de la livrée⁷ a passé par une petite recette à une sous-ferme, et par les concussions, la violence et l'abus qu'il a fait de ses *pouvoirs*, il s'est enfin, sur les ruines de plusieurs familles, élevé à quelque grade⁸; devenu noble par une charge, il ne lui manquait que d'être homme de bien : une place de marguillier⁹ a fait ce prodige.

16. *Arfure* cheminaut¹⁰ seule et à pied vers le grand portique de Saint***, entendait de loin le sermon d'un carme ou d'un docteur¹¹ qu'elle ne voyait qu'obliquement et dont elle perdait bien des paroles; sa vertu était obscure et sa dévotion connue comme sa personne. Son mari est entré dans le *huitième denier*¹² : quelle monstrueuse fortune en moins de six années! Elle n'arrive à l'église que dans un char; on lui porte une lourde queue¹³; l'orateur s'interrompt pendant qu'elle se place; elle le voit de front, n'en¹⁴ perd pas une seule parole ni le moindre geste. Il y a une brigue entre les prêtres pour la confesser; tous veulent l'absoudre, et le curé l'emporte.

17. L'on porte *Crésus* au cimetière : de toutes ses immenses richesses, que le vol et la concussion lui avaient acquises, et qu'il a épuisées par le luxe et par la bonne chère, il ne lui est pas demeuré de quoi se faire enterrer; il est mort

1. En déshabillé. M^{me} de Sévigné (20 février 1671) : « Guitaut était nu en chemise avec des chausses »; 2. Les *partisans*, c'est-à-dire les financiers qui prennent à ferme le recouvrement des impôts et font des *partis* (des contrats forfaitaires). On disait : le parti du tabac, dans le sens de : la ferme du tabac; 3. Sentiments; 4. Il y avait, en effet, parmi eux quelques honnêtes gens; V. *Lange* (p. 191); 5. Il arrive souvent que des financiers sont arrêtés, emprisonnés, condamnés à d'énormes amendes, aux galères; quelques-uns sont pendus; V. *Lange* (pp. 186-190); 6. Nom d'esclave dans les comédies latines, par exemple dans l'*Amphitryon* de Plaute; 7. Beaucoup d'hommes d'affaires avaient d'abord été laquais; V. *Lange* (pp. 155-160); 8. Rang; 9. Administrateur des biens de la paroisse; 10. Le mot est un peu vieux, dit le *Dictionnaire de Richelet* en 1680. Il est fort à la mode, dit le P. Bouhours en 1693; 11. Docteur en théologie; 12. Dans la société fermière du *huitième denier*. C'était un impôt de 12,5 p. 100 établi en 1672, sur les détenteurs de biens ecclésiastiques; 13. « On ne doit porter la queue qu'aux personnes de qualité; cependant il y a des femmes de partisans qui sont si sottes que de se faire porter la queue » (*Dict. Richelet*, 1680); 14. Cf. p. 22, note 10.

insolvable, sans biens et ainsi privé de tous les secours : l'on n'a vu chez lui ni julep¹, ni cordiaux, ni médecins, ni le moindre docteur qui l'ait assuré de son salut².

18. *Champagne*³, au sortir d'un long dîner qui lui enfle l'estomac, et dans les douces fumées d'un vin d'Avenay ou de Sillery⁴, signe un ordre qu'on lui présente, qui ôterait le pain à toute une province si l'on n'y remédiait. Il est excusable : quel moyen de comprendre dans la première heure de la digestion qu'on puisse quelque part mourir de faim⁵ ?

19. *Sylvain*, de ses deniers, a acquis de la naissance et un autre nom ; il est seigneur⁶ de la paroisse où ses aïeux payaient la taille⁷ ; il n'aurait pu autrefois entrer page chez *Cléobule*, et il est son gendre⁸. (Éd. 4.)

20. *Dorus*⁹ passe en litière par la voie *Appienne*¹⁰, précédé de ses affranchis et de ses esclaves, qui détournent le peuple et font faire place ; il ne lui manque que des licteurs. Il entre à *Rome* avec ce cortège, où il semble triompher de¹¹ la bassesse¹² et de la pauvreté de son père *Sanga*. (Éd. 4.)

21. On ne peut mieux user de sa fortune que fait¹³ *Périandre* : elle lui donne du rang, du crédit, de l'autorité ; déjà on ne le prie plus d'accorder son amitié, on implore sa protection. Il a commencé par dire de soi-même¹⁴ : « Un homme de ma sorte », il passe à¹⁵ dire : « Un homme de ma qualité¹⁶ » ; il se donne pour tel et il n'y a personne de ceux à qui il prête de l'argent ou qu'il reçoit à sa table, qui est délicate, qui veuille s'y opposer. Sa demeure est superbe : un dorique¹⁷ règne dans tous ses dehors¹⁸ ; ce n'est pas une porte, c'est un portique ; est-ce la maison d'un particulier ? est-ce un temple ? le peuple s'y trompe. Il est le

1. Potion calmante ; 2. Certaines clefs désignent Aubert « fameux partisan du temps de M. Fouquet, que l'on tenait riche de plus de trois millions. Il a été taxé à la Chambre de justice en 1666, et enfin est mort malheureux dans un grenier » ; 3. Nom de laquais ; 4. *Avenay* et *Sillery* sont en Champagne. Le vin de Champagne, qui n'était pas alors un vin mousseux, était très apprécié ; 5. Cf. xi, § 128, et notes ; 6. « Celui qui a haute justice dans une paroisse » ; 7. Contribution personnelle et foncière, payée par les roturiers. « Les officiers de la maison du roi, les ecclésiastiques, les gentilshommes ne sont point taillables » (*Dict. Acad.*, 1694) ; 8. Toutes les clefs désignent Gorge « fameux partisan, qui a acheté le marquisat d'Entragues dont il a pris le nom. Il est natif de Nantes, a fait fortune au tabac en Bretagne sous M. Fouquet, a de grands biens, et enfin a épousé (1685) M^{lle} de Valençay, fille du marquis de ce nom » Cf. Boileau (*Satire X*, éd. Cahen, p. 173, notes) ; 9. Nom d'esclave de la comédie latine ; 10. Il faut sans doute comprendre le Cours-la-Reine ; 11. *Triompher de* : recevoir les honneurs du triomphe après une victoire sur ; 12. Basse condition ; 13. Cf. p. 26, note 1 b ; 14. Cf. p. 25, note 8 ; 15. Il en vient à ; 16. Noblesse ; 17. Un portique d'ordre dorique ; 18. Façades.

seigneur dominant¹ de tout le quartier; c'est lui que l'on envie et dont on voudrait voir la chute; c'est lui dont la femme, par son collier de perles, s'est fait des ennemies de toutes les dames² du voisinage. Tout se soutient dans cet homme, rien encore ne se dément³ dans cette grandeur qu'il a acquise, dont il ne doit rien, qu'il a payée. Que son père, si vieux et si caduc, n'est-il mort il y a vingt ans et avant qu'il se fit dans le monde aucune mention de Périandre! Comment pourra-t-il soutenir⁴ ces odieuses pancartes⁵ qui déchiffrent⁶ les conditions, et qui souvent font rougir la veuve et les héritiers? Les supprimera-t-il aux yeux de toute une ville jalouse, maligne⁷, clairvoyante, et aux dépens de mille gens qui veulent absolument aller tenir leur rang à des obsèques? Veut-on d'ailleurs qu'il fasse de son père un noble homme, et peut-être un honorable homme, lui qui est messire⁸? (Ed. 5.)

23. Si certains morts revenaient au monde, et s'ils voyaient leurs grands noms portés, et leurs terres les mieux titrées⁹, avec leurs châteaux et leurs maisons antiques, possédées par des gens dont les pères étaient peut-être leurs métayers, quelle opinion pourraient-ils avoir de notre siècle¹⁰?

26. Ce garçon si frais, si fleuri, et d'une si belle santé, est seigneur d'une abbaye et de dix¹¹ autres bénéfiques; tous ensemble lui rapportent six vingt mille livres de revenu, dont il n'est payé qu'en médailles d'or¹². Il y a ailleurs six vingts familles indigentes qui ne se chauffent point pendant l'hiver, qui n'ont point d'habits pour se couvrir, et qui souvent manquent de pain; leur pauvreté est extrême et honteuse. Quel partage! Et cela ne prouve-t-il pas clairement un avenir¹³?

1. Titulaire d'un « fief dominant », dont relèvent des « fiefs servants »; 2. Dame : « femme de gentilhomme » (Dict. Furetière, 1690); 3. Le mot s'employait pour les bâtiments ou les charpentes qui perdent leur solidité première : « Ce bâtiment-là se dément » (Dict. Acad., 1694); 4. Supporter avec patience et courage; 5. Note de La Bruyère : « Billets d'enterrement »; 6. Révèlent; 7. Méchante; 8. Noble homme était le titre que dans les contrats prenaient les bourgeois de quelque importance; honorable homme, celui que prenaient les petits bourgeois, les marchands, les artisans; et messire celui qui était réservé aux personnes de qualité (Servois); 9. Terre titrée : « terre qui a le titre de duché, de marquisat, de comté, etc. » (Dict. Acad. 1694); 10. V. Lange (pp. 172-173); 11. Le cumul des bénéfiques, bien qu'interdit par le Concile de Trente, était fréquent; V. Lange (p. 308); 12. Note de La Bruyère : « Louis d'or »; 13. Une vie future. (Il ne s'agit pas d'un nouvel ordre de choses dans ce monde : La Bruyère n'est pas un révolutionnaire.) Toutes les clefs désignent Le Tellier, archevêque de Reims, abbé de Breteuil, de Lagny, de Saint-Bénigne de Dijon, de Saint-Étienne de Caen, de Saint-Rémi de Reims, de Bonnefontaine. Il avait quarante-cinq ans en 1687.

32. Si l'on partage la vie des P. T. S.¹ en deux portions égales, la première, vive et agissante est toute occupée à vouloir affliger² le peuple, et la seconde, voisine de la mort, à se déceler³ et à se ruiner les uns les autres⁴. (Ed. 4.)

33. Cet homme qui a fait la fortune de plusieurs, qui a fait la vôtre, n'a pu soutenir la sienne ni assurer avant sa mort celle de sa femme et de ses enfants; ils vivent cachés et malheureux⁵; quelque bien instruit que vous soyez de la misère de leur condition, vous ne pensez pas à l'adoucir, vous ne le pouvez pas en effet; vous tenez table⁶, vous bâtissez; mais vous conservez par reconnaissance le portrait de votre bienfaiteur, qui a passé, à la vérité, du cabinet⁷ à l'antichambre⁸: quels égards! il pouvait aller au garde-meuble⁹. (Ed. 4.)

40. Il faut avoir trente ans pour songer à sa fortune, elle n'est pas faite à cinquante; l'on bâtit dans sa vieillesse, et l'on meurt quand on en est aux peintres et aux vitriers.

43. Le marchand fait des montres¹⁰ pour donner de sa marchandise ce qu'il y a de pire; il a le cati¹¹ et les faux jours afin d'en cacher les défauts et qu'elle paraisse bonne; il la surfait pour la vendre plus cher qu'elle ne vaut; il a des marques fausses et mystérieuses, afin qu'on croie n'en donner que son prix; un mauvais aunage, pour en livrer le moins qu'il se peut; et il a un trébuchet¹², afin que celui à qui il l'a livrée la lui paie en or qui soit de poids. (Ed. 8.)

44. Dans toutes les conditions, le pauvre est bien proche de l'homme de bien, et l'opulent n'est guère éloigné de la friponnerie. Le savoir-faire et l'habileté ne mènent pas jusqu'aux énormes richesses...

47. Il y a des misères sur la terre qui saisissent le cœur; il manque à quelques-uns jusqu'aux aliments, ils redoutent l'hiver, ils appréhendent de vivre. L'on mange ailleurs des fruits précoces, l'on force la terre et les saisons pour fournir

1. Cf. § 14; 2. Abattre, ruiner; 3. Dénoncer; 4. V. Lange (pp. 185-186); 5. Peut-être La Bruyère songe-t-il à la femme et aux enfants de Fouquet qui vivaient à Moulins presque dans l'indigence; 6. « On dit qu'un homme tient table quand il a à son ordinaire plusieurs couverts pour les étrangers et écornifleurs » (Dict. Furetière, 1690); 7. « Petit lieu retiré où l'on étudie et où l'on serre ce qu'on a de plus précieux » (ibid.); 8. Pièce qui précède la chambre du maître du logis (Cf. p. 53, note 3); 9. Grenier; 10. Montre: « se dit parmi les marchands de l'exposition de leurs marchandises, l'une après l'autre, aux acheteurs » (Dict. Furetière, 1690); 11. Apprêt, lustre donné aux étoffes de laine; 12. Petite balance avec laquelle on pesait les pièces d'or pour s'assurer qu'elles n'étaient pas fausses ou rognées; les pièces qui avaient le poids voulu étaient dites trébuchantes.

à sa délicatesse; de simples bourgeois, seulement à cause qu'ils étaient riches, ont eu l'audace d'avalier en un seul morceau la nourriture de cent familles¹. Tienne qui voudra contre² de si grandes extrémités; je ne veux être, si je le puis, ni malheureux ni heureux : je me jette et me réfugie dans la médiocrité³. (Ed. 5.)

49... S'il est vrai que l'on soit riche de tout ce dont on n'a pas besoin, un homme fort riche, c'est un homme qui est sage⁴... (Ed. 7.)

56. Si les pensées, les livres et leurs auteurs dépendaient des riches et de ceux qui ont fait une belle fortune, quelle proscription! Il n'y aurait plus de rappel⁵. Quel ton, quel ascendant⁶ ne prennent-ils pas sur les savants⁷! quelle majesté n'observent-ils pas à l'égard de ces hommes *chétifs*⁸ que leur mérite n'a ni placés⁹ ni enrichis, et qui en sont encore à penser et à écrire judicieusement! Il faut l'avouer, le présent est pour les riches et l'avenir pour les vertueux et les habiles¹⁰. HOMÈRE est encore et sera toujours; les receveurs de droits, les publicains¹¹, ne sont plus; ont-ils été? leur patrie, leurs noms sont-ils connus? Y a-t-il eu dans la Grèce des partisans? Que sont devenus ces importants personnages qui méprisaient Homère, qui ne songeaient dans¹² la place qu'à l'éviter, qui ne lui rendaient pas le salut, ou qui le saluaient par son nom¹³, qui ne daignaient pas l'associer à leur table, qui le regardaient comme un homme qui n'était pas riche et qui faisait un livre? Que deviendront les *Fauconnets*¹⁴? Iront-ils aussi loin dans la postérité que DESCARTES, né Français et mort en Suède¹⁵? (Ed. 5.)

1. Comp. Bossuet : « Quand je considère, fidèles, les calamités qui nous environnent, la désolation, le désespoir de tant de familles ruinées, il me semble que de toutes parts il s'élève un cri de misère à l'entour de nous, qui devrait nous fendre le cœur et qui peut-être ne frappe pas nos oreilles. Car, ô riche superbe et impitoyable, si tu entendais cette voix, pourrait-elle pas obtenir de toi quelque retranchement médiocre des superfluités de la table?... Et tu ne sens pas, misérable, que la cruauté de ton luxe arrache l'âme à cent orphelins, auxquels la Providence a assigné la vie sur ce fonds? » (*11^e Sermon pour le jour de la Pentecôte*, 1661); V. Lange (p. 205 et suiv.); 2. Tenir contre : supporter; 3. Condition moyenne; 4. La Bruyère reprend un lieu commun de la morale antique, fréquemment développé par Cicéron et Sénèque; 5. « Pardon qu'on accorde aux disgraciés et aux condamnés » (*Dict. Furetière*, 1690); 6. Air de supériorité; 7. Cf. p. 32, note 10; 8. Misérables; 9. A qui leur mérite n'a pas donné un emploi; 10. Cf. p. 11, note 5; 11. Fermiers des impôts, dans l'empire romain; 12. Sur; 13. Familièrement; 14. Jean Fauconnet était le prêtre-nom d'une société qui avait réuni, entre 1681 et 1687, plusieurs fermes jusque-là distinctes, moyennant un versement annuel de 56 millions; 15. Descartes était mort à Stockholm en 1650. A l'époque où écrit La Bruyère, l'enseignement de la philosophie cartésienne est encore interdit dans l'Université, mais il y a des tolérances : en 1690 on laisse paraître après dix-huit ans d'attente un grand traité de Pierre Régis, véritable somme de la philosophie cartésienne, à la seule condition que le nom de Descartes ne figure pas au titre.

58. Il y a des âmes sales, pétries de boue et d'ordure, éprises du gain et de l'intérêt, comme les belles âmes le sont de la gloire et de la vertu; capables d'une seule volupté, qui est celle d'acquérir ou de ne point perdre; curieuses¹ et avides du denier dix²; uniquement occupées³ de leurs débiteurs, toujours inquiètes sur le rabais⁴ ou sur le décri⁵ des monnaies, enfoncées et comme abîmées dans les contrats, les titres et les parchemins. De telles gens ne sont ni parents, ni amis, ni citoyens, ni chrétiens, ni peut-être des hommes : ils ont de l'argent.

60. Pendant qu'*Oronte* augmente avec ses années son fonds et ses revenus, une fille naît dans quelque famille, s'élève⁶, croît, s'embellit et entre dans sa seizième année; il se fait prier à cinquante ans pour l'épouser, jeune, belle, spirituelle : cet homme sans naissance, sans esprit et sans le moindre mérite, est préféré à tous ses rivaux⁷.

64. Jeune, on conserve pour sa vieillesse; vieux, on épargne pour la mort. L'héritier prodigue paie de superbes funérailles et dévore le reste (Ed. 5).

68. Triste condition de l'homme et qui dégoûte de la vie : il faut suer, veiller, fléchir, dépendre⁸, pour avoir un peu de fortune, ou la devoir à l'agonie de nos proches; celui qui s'empêche de souhaiter que son père y⁹ passe bientôt est homme de bien. (Ed. 5.)

72¹⁰. Une tenue d'États¹¹ ou les chambres assemblées¹² pour une affaire très capitale n'offrent point aux yeux rien¹³ de si grave et de si sérieux qu'une table de gens qui jouent un grand jeu; une triste¹⁴ sévérité règne sur leurs visages; implacables l'un pour l'autre et irréconciliables ennemis pendant que la séance dure, ils ne reconnaissent plus ni liaisons, ni alliance, ni naissance, ni distinctions : le hasard seul, aveugle et farouche divinité, préside au cercle et y décide souve-

1. Soucieuses; 2. Intérêt de 10 p. 100; 3. Préoccupées; cf. p. 15, note 1; 4. Dévalorisation; 5. * C'est public par lequel on défend l'usage de quelque monnaie... * Les pièces décriées n'avaient plus cours légal et ne pouvaient qu'être vendues au poids du métal. Racine écrit à son fils : * On croit tous les jours ici être à la veille d'un décri, et cela cause le plus grand désordre du monde, les marchands ne voulant presque rien vendre, ou vendant extrêmement cher ?; 6. Est élevé; 7. Comp. *L'Acure* (I, iv); 8. Vivre dans la dépendance des puissances; 9. Par l'agonie; 10. Les §§ 71-75 sont consacrés à la passion du jeu; 11. États : * assemblées qui se font en quelques provinces afin d'ordonner elles-mêmes des contributions qu'elles doivent faire * (*Dict. Furetière*, 1690); 12. Chambres assemblées : * se dit de toute la Grande-Chambre réunie pour des affaires importantes avec tous ses présidents et tous ses conseillers * (*ibid.*); 13. Quelque chose; 14. Sombres.

rainement; ils l'honorent tous par un silence profond et par une attention dont ils sont partout ailleurs fort incapables : toutes les passions, comme suspendues, cèdent à une seule; le courtisan alors n'est ni doux, ni flatteur, ni complaisant¹, ni même dévot. (Ed. 6.)

78. Ni les troubles, *Zénobie*², qui agitent votre empire, ni la guerre que vous soutenez virilement contre une nation puissante depuis la mort du roi votre époux, ne diminuent rien de votre magnificence. Vous avez préféré à toute autre contrée les rives de l'Euphrate pour y élever un superbe édifice : l'air y est sain et tempéré, la situation en est riante; un bois sacré l'ombrage du côté du couchant; les dieux de Syrie, qui habitent quelquefois la terre, n'y auraient pu choisir une plus belle demeure; la campagne autour est couverte d'hommes qui taillent et qui coupent, qui vont et qui viennent, qui roulent ou qui charrient le bois du Liban, l'airain et le porphyre; les grues et les machines gémissent dans l'air, et font espérer à ceux qui voyagent vers l'Arabie de revoir, à leur retour en leurs foyers, ce palais achevé et dans cette splendeur où vous désirez de le porter avant de l'habiter, vous et les princes vos enfants. N'y épargnez rien, grande Reine; employez-y l'or et tout l'art des plus excellents³ ouvriers⁴; que les Phidias et les Zeuxis de votre siècle déploient toute leur science sur vos plafonds et sur vos lambris; tracez-y de vastes et de délicieux jardins, dont l'enchantement soit tel qu'ils ne paraissent pas faits de la main des hommes; épuisez vos trésors et votre industrie⁵ sur cet ouvrage incomparable; et après que vous y aurez mis, *Zénobie*, la dernière main, quelqu'un de ces pâtres qui habitent les sables voisins de Palmyre, devenu riche par les péages de vos rivières⁶, achètera un jour à deniers comptants cette royale maison, pour l'embellir et la rendre plus digne de lui et de sa fortune⁷. (Ed. 8.)

79. Ce palais, ces meubles, ces jardins, ces belles eaux, vous enchantent et vous font récrier⁸ d'une première vue

1. Désireux de plaire; 2. *Zénobie*, reine de Palmyre; après l'assassinat de son second mari Odenat, elle fit la guerre aux Romains (267-272), fut vaincue par l'empereur Aurélien et emmenée prisonnière à Rome. Les ruines de Palmyre avaient été retrouvées en 1691; 3. Cf. p. 22, note 1; 4. Cf. p. 16, note 2; 5. Activité; 6. Il s'agit d'un partisan enrichi par la perception des droits de péage; 7. Gourville achète et embellit à grands frais le château de Saint-Maur qui avait appartenu à Condé; bientôt Rambouillet, Chenonceaux, anciens domaines royaux, seront achetés par des financiers; V. Lange (pp. 172-174); 8. Vous font courir.

eur une maison si délicieuse et sur l'extrême bonheur du maître qui la possède. Il n'est plus, il n'en a pas joui si agréablement ni si tranquillement que vous; il n'y a jamais eu un jour serein, ni une nuit tranquille; il s'est noyé de dettes pour la porter à ce degré de beauté où elle vous ravit. Ses créanciers l'en ont chassé, il a tourné la tête, et il l'a regardée de loin une dernière fois; et il est mort de saisissement. (Ed. 4.)

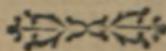
83. *Giton*¹ a le teint frais, le visage plein et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac² haut, la démarche ferme et délibérée³; il parle avec confiance, il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit; il déploie un ample mouchoir et se mouche avec grand bruit; il crache fort loin et il éternue fort haut; il dort le jour, il dort la nuit, et profondément; il ronfle en compagnie. Il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre; il tient le milieu en se promenant avec ses égaux, il s'arrête et l'on s'arrête, il continue de marcher et l'on marche : tous se règlent sur lui; il interrompt, il redresse⁴ ceux qui ont la parole; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi longtemps qu'il veut parler, on est de son avis, on croit les nouvelles qu'il débite⁵. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau⁶ sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite et découvrir son front par fierté et par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin⁷, politique⁸, mystérieux sur les affaires du temps; il se croit des talents et de l'esprit : il est riche. (Ed. 6.)

Phédon a les yeux creux, le teint échauffé⁹, le corps sec et le visage maigre; il dort peu et d'un sommeil fort léger : il est abstrait¹⁰, rêveur¹¹, et il a avec de l'esprit¹² l'air d'un stupide¹³; il oublie de dire ce qu'il sait, ou de parler d'évé-

1. Faguet a commenté les deux portraits de *Giton* et de *Phédon* (*En lisant les beaux vieux livres*, pp. 147-152); 2. Cf. p. 29, note 9; 3. *Délibéré* : « résolu, hardi » (*Dict. Furetière*, 1690); 4. *Corrige*; 5. *Débiter* : raconter, exposer, sans nuance péjorative. « Dans tous les siècles, dit Bourdaloue, ils ont renouvelé les mêmes défenses, débité les mêmes maximes, prononcé les mêmes arrêts »; 6. Un homme pouvait garder son chapeau en société, sauf devant les dames et devant le roi; 7. *Incrédule*; 8. *Politique* : qui prétend connaître l'art de la politique et les secrets des affaires. *Comp. Sir Politick would be* dans la comédie de Saint-Evremond; 9. Marqué de rougeurs et de boutons. 10. Cf. p. 15, note 7; 11. *Préoccupé. Rêver* : réfléchir profondément. On disait : « Il n'y a que les rêveurs qui réussissent à l'invention des machines, à la résolution des problèmes » (*Dict. Furetière*, 1690); 12. Cf. p. 11, note 7; 13. Cf. xii, § 49 : « Le stupide est un sot qui ne parle point... ».

nements qui lui sont connus, et, s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal, il croit peser à ceux à qui il parle, il conte brièvement, mais froidement, il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire; il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis; il court, il vole pour leur rendre de petits services, il est complaisant, flatteur, empressé; il est mystérieux sur ses affaires, quelquefois menteur; il est superstitieux¹, scrupuleux, timide; il marche doucement et légèrement, il semble craindre de fouler la terre; il marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent; il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir, il se met derrière celui qui parle, recueille furtivement ce qui se dit, et il se retire si on le regarde; il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place; il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vu, il se replie et se renferme dans son manteau; il n'y a point de rues ni de galeries si embarrassées² et si remplies de monde où il ne trouve moyen de passer sans effort et de se couler³ sans être aperçu. Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siège, il parle bas dans la conversation, et il articule mal; libre néanmoins⁴ sur les affaires publiques, chagrin⁵ contre le siècle, médiocrement prévenu des⁶ ministres et du ministère; il n'ouvre la bouche que pour répondre; il tousse, il se mouche sous son chapeau, il crache presque sur soi, et il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou, si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie, il n'en coûte à personne ni salut ni compliment : il est pauvre. (Ed. 6.)

1. Consciencieux jusqu'à la superstition. Fontenelle dit du médecin Fagon : « Sa santé, ou plutôt sa vie ne se soutenait que par une extrême sobriété, par un régime presque superstitieux et il pouvait donner pour preuve de son habileté qu'il vivait »; 2. Encombrées; 3. « Se glisser doucement et sans bruit » (*Dict. Richelot*, 1680); 4. La 6^e édition ajoute : avec ses amis; 5. Mécontent, aigri; 6. En faveur des.



VII. — DE LA VILLE

1. L'on se donne à Paris, sans se parler, comme un rendez-vous public, mais fort exact, tous les soirs, au Cours¹ ou aux Tuileries, pour se regarder au visage et se désapprouver les uns les autres.

L'on ne peut se passer de ce même monde que l'on n'aime point et dont l'on se moque.

L'on s'attend au passage réciproquement dans une promenade publique, l'on y passe en revue² l'un devant l'autre : carrosse, chevaux, livrées, armoiries, rien n'échappe aux yeux, tout est curieusement ou malignement observé; et, selon le plus ou le moins de l'équipage, ou l'on respecte les personnes, ou on les dédaigne. (Ed. 7.)

9. Les *Crispins*³ se cotisent et rassemblent dans leur famille jusqu'à six chevaux pour allonger un équipage qui, avec un essaim de gens de livrée où⁴ ils ont fourni chacun leur part, les fait triompher au Cours ou à Vincennes⁵, et aller de pair avec les nouvelles mariées, avec *Jason*, qui se ruine, et avec *Thrason*, qui veut se marier, et qui a consigné⁶. (Ed. 4.)

10. J'entends dire des *Sannions*⁷ : « Même nom, mêmes armes; la branche aînée, la branche cadette, les cadets de la seconde branche; ceux-là portent les armes pleines, ceux-ci brisent d'un lambel⁸, et les autres d'une bordure dentelée. » Ils ont avec les BOURBONS, sur une même couleur, un même

1. Le Cours-la-Reine. « Cette promenade, dit Germain Brice dans sa *Description de Paris*, amène en été tout ce qu'il y a de beau monde à Paris; on y compte souvent jusqu'à sept ou huit cents carrosses qui se promènent dans le plus bel ordre du monde et sans s'embarrasser les uns dans les autres »; 2. *Passer en revue* signifiait alors soit inspecter, soit être inspecté; 3. *Crispin* est un nom de valet; 4. Pour lequel; 5. La route de Vincennes était une promenade très fréquentée en été. « On est sûr, dit un contemporain en parlant des magistrats élégants, de les trouver au Cours dans la saison, à Vincennes dans le mois de juin, aux Tuileries tous les jours » Brillon, (*le Théophraste moderne*); 6. Note de La Bruyère : « Déposé son argent au trésor public pour une grande charge »; 7. *Sannio* est un nom de valet dans la comédie latine. Toutes les clefs nomment les Leclerc de Lesseville, descendants d'un marchand parisien, fils lui-même d'un tanneur de Meulan, et tous magistrats. « Ils vivent tous de fort bonne intelligence, dit une des clefs, portant les mêmes livrées qu'ils renouvellent tous ensemble... Ils ont pour armes, trois croissants d'or en champ d'azur. La branche cadette a chargé son écu d'un lambel... »; 8. Brisure dont les puînés chargent en chef les armes de leur famille (un filet avec trois denticules).

métal; ils portent comme eux deux et une; ce ne sont pas des fleurs de lis, mais ils s'en consolent, peut-être dans leur cœur trouvent-ils leurs pièces aussi honorables, et ils les ont communes avec de grands seigneurs qui en sont contents; on les voit sur les litres¹ et sur les vitrages, sur la porte de leur château, sur le pilier² de leur haute justice, où ils viennent de faire pendre un homme qui méritait le bannissement; elles s'offrent aux yeux de toutes parts, elles sont sur les meubles et sur les serrures, elles sont semées sur les carrosses; leurs livrées ne déshonorent point leurs armoiries. Je dirais volontiers aux Sannions : « Votre folie est prématurée, attendez du moins que le siècle s'achève sur votre race; ceux qui ont vu votre grand-père, qui lui ont parlé, sont vieux et ne sauraient plus vivre longtemps; qui pourra dire comme eux : « Là il étalait³, et vendait très cher? » (Ed. 5.)...

Un autre⁴ avec quelques mauvais chiens aurait envie de dire : *Ma meute* ; il sait un rendez-vous de chasse, il s'y trouve, il est au laisser-courre⁵, il entre dans le fort⁶, se mêle avec les piqueurs, il a un cor; il ne dit pas comme *Ménalippe* : « Ai-je du plaisir⁷? » il croit en avoir; il oublie lois et procédure, c'est un Hippolyte⁸. *Ménandre*, qui le vit hier sur⁹ un procès qui est en ses mains, ne reconnaîtrait pas aujourd'hui son rapporteur. Le voyez-vous le lendemain à sa chambre¹⁰, où l'on va juger une cause grave et capitale? Il se fait entourer de ses confrères; il leur raconte comme¹¹ il n'a point perdu le cerf de meute¹², comme il s'est étouffé de crier après les chiens qui étaient en défaut¹³ ou après ceux des chasseurs qui prenaient le change¹⁴; qu'il a vu donner les six chiens. L'heure presse, il achève de leur parler des abois¹⁵ et de la curée, et il court s'asseoir avec les autres pour juger. (Ed. 7.)

1. *Litre* (s. f.) : bande noire tendue aux obsèques d'un grand personnage soit à l'intérieur, soit en dehors de l'église et portant les armoiries du défunt; 2. Poteau qu'un haut seigneur justicier fait élever au carrefour pour marque de sa seigneurie (*Dict. Furetière*, 1690); 3. *Etaler* : avoir un étalage; 4. Les clefs nomment le président Le Coigneux, frère de Bachaumont, mort en 1686. « Il aimait beaucoup la chasse dont il avait un gros équipage à sa terre de Mortefontaine... » Sur ce personnage et sa famille, voir Tallemant des Réaux (*éd. G. Mongrédien*, IV, p. 5 et suiv.); 5. Endroit où on découple les chiens; 6. Le plus épais du bois et des buissons; 7. Allusion à un mot de Jérôme de Nouveau, surintendant des postes, mort en 1665 : « Ce Nouveau, dit Tallemant des Réaux, au commencement qu'il eut équipage de chasse, courant un cerf demanda à son veneur : « Dites-moi, ai-je bien du plaisir à cette heure? » 8. *Hippolyte*, fils de Thésée, célèbre par son culte exclusif pour Artémis, déesse chasserresse; 9. Au sujet de; 10. Une des chambres du Parlement; 11. Comment; 12. Celui que les chiens doivent poursuivre; 13. *Etre en défaut* : perdre les voies de la bête; 14. *Prendre le change* : poursuivre un autre cerf rencontré; 15. Moment où le cerf, serré par les chiens qui aboient, est à l'extrémité.

12. *Narcisse* se lève le matin pour se coucher le soir, il a ses heures de toilette comme une femme, il va tous les jours fort régulièrement à la belle messe aux Feuillants¹ ou aux Minimes², il est homme d'un bon commerce, et l'on compte sur lui au quartier de*** pour un tiers³ ou pour un cinquième à l'hombre ou au reversi⁴; là il tient le fauteuil quatre heures de suite chez *Aricie*, où il risque chaque soir cinq pistoles d'or⁵. Il lit exactement la *Gazette de Hollande* et le *Mercure galant*⁶; il a lu Bergerac⁷, des Marets⁸, Lesclache⁹, les *Historiettes* de Barbin¹⁰, et quelques recueils de poésies. Il se promène avec des femmes à la Plaine¹¹ ou au Cours¹², et il est d'une ponctualité religieuse sur les visites. Il fera demain ce qu'il fait aujourd'hui et ce qu'il fit hier, et il meurt ainsi après avoir vécu.

15. Paris, pour l'ordinaire le singe de la cour, ne sait pas toujours la contrefaire; il ne l'imité en aucune manière dans ces dehors agréables et caressants¹³ que quelques courtisans, et surtout les femmes, y ont naturellement pour un homme de mérite, et qui n'a même que du mérite: elles ne s'informent ni de ses contrats ni de ses ancêtres; elles le trouvent à la cour, cela leur suffit; elles le souffrent, elles l'estiment; elles ne demandent pas s'il est venu en chaise ou à pied, s'il a une charge, une terre ou un équipage: comme elles regorgent de train, de splendeur et de dignités, elles se délassent volontiers avec la philosophie ou la vertu. Une femme de ville entend-elle le bruissement d'un carrosse qui s'arrête à sa porte, elle pétille¹⁴ de goût¹⁵ et de complaisance¹⁶ pour quiconque est dedans, sans le connaître; mais

1. Rue Saint-Honoré, près du Louvre; 2. Au Marais, près de la Place Royale, aujourd'hui Place des Vosges; 3. Troisième; 4. Jeux de cartes en vogue au XVII^e siècle; 5. La pistole d'or valait 11 livres; 6. Le *Mercure galant* fut fondé par Donneau de Visé, en 1672; trimestriel d'abord, puis mensuel à partir de 1678. Chaque numéro est un volume in-12 de 300 à 400 pages. On y trouve des échos mondains, des nouvelles politiques et militaires, des dissertations sur toutes sortes de matières. La Bruyère disait: « Le *Mercure galant* est immédiatement au-dessous de rien » (I, § 46); 7. Cyrano de Bergerac, né à Paris en 1619, mort en 1655, libertain, auteur d'une comédie, le *Pédant joué* (1654), d'une tragédie, la *Mort d'Agrippine* (1654), d'une *Histoire comique des Etats et empires de la Lune* (1656), et d'une *Histoire comique des Etats et empires du Soleil* (1662); 8. Desmarets de Saint-Sorlin (1595-1676), auteur de tragi-comédies, d'une comédie les *Visionnaires* (1637), d'un poème épique, *Cléon* (1657), où il use du merveilleux chrétien, et de nombreux écrits pour défendre les thèses des modernes; 9. Louis de Lesclache, mort en 1671, auteur d'un traité intitulé *les Véritables règles de l'orthographe française*, d'un *Cours de philosophie expliquée en tables*, etc.; 10. Le libraire Barbin vendait quantité d'historiettes (cf. p. 51, note 3) que le public nommait *berbinades*. La Bruyère juge toutes ces lectures démodées ou ridicules; 11. La *Plaine des Sablons*, au nord-ouest de Paris, entre Neuilly et les Termes; 12. Cf. p. 73, note 1; 13. Aimables. *Caresses*: amabilité; 14. *Pétiller*: se dit en parlant de l'émotion que donnent les passions violentes. Il pétille d'impatience, de rage, de dépit » (*Dictionnaire Furetière*, 1690); 15. *Sympathie*; 16. *Désir de plaire*.

si elle a vu de sa fenêtre un bel attelage, beaucoup de livrées, et que plusieurs rangs de clous parfaitement dorés¹ l'aient éblouie, quelle impatience n'a-t-elle pas de voir déjà dans sa chambre le cavalier² ou le magistrat! quelle charmante réception ne lui fera-t-elle point! ôtera-t-elle les yeux de dessus³ lui? Il ne perd rien auprès d'elle : on lui tient compte des doubles soupentes⁴ et des ressorts qui le font rouler plus mollement; elle l'en estime davantage, elle l'en aime mieux. (Ed. 8.)

18. L'utile et la louable pratique, de perdre en frais de noces le tiers de la dot qu'une femme apporte⁵! de commencer par s'appauvrir de concert par l'amas et l'entassement de choses superflues, et de prendre déjà sur son fonds de quoi payer Gaultier⁶, les meubles et la toilette! (Ed. 4.)

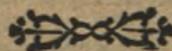
20. Pénible coutume, asservissement incommode! se chercher incessamment⁷ les unes les autres avec l'impatience de ne se point rencontrer; ne se rencontrer que pour se dire des riens, que pour s'apprendre réciproquement des choses dont on est également instruite et dont il importe peu que l'on soit instruite; n'entrer dans une chambre précisément que pour en sortir; ne sortir de chez soi l'après-dînée que pour y rentrer le soir, fort satisfaite d'avoir vu en cinq petites heures trois suisses⁸, une femme que l'on connaît à peine et une autre que l'on n'aime guère! Qui considérerait bien le prix du temps, et combien sa perte est irréparable, pleurerait amèrement sur de si grandes misères.

21. On s'élève⁹ à la ville dans une indifférence grossière des choses rurales et champêtres : on distingue à peine la plante qui porte le chanvre d'avec celle qui produit le lin, et le blé¹⁰ froment d'avec les seigles, et l'un ou l'autre d'avec le méteil¹¹; on se contente de se nourrir et de s'habiller. Ne parlez à un grand nombre de bourgeois ni de gué-

1. Les clous dorés formaient un des principaux ornements des carrosses; 2. Homme d'épée; 3. Dessus et dessous s'emploient comme prépositions au XVIII^e siècle, moins cependant à la fin du siècle qu'au début. Coenille (*Pertharite*, 259) : « J'unis dessus ses pas aux deux bouts de la terre. » Cf. Haase (§ 128 A); 4. Soupente; assemblage de plusieurs larges courroies cousues l'une sur l'autre qui servent à soutenir le corps d'une voiture; 5. Comp. Furetière (*le Roman bourgeois*, 1666) : « On a maintenu la sotte coutume de dépenser en meubles, présents et traits de noces la moitié de la dot d'une femme et quelquefois le tout »; 6. Marchand d'étouffes de soie, d'or et d'argent, qui demeurait dans la rue des Bourdonnais; 7. Coëtituellement. Boileau (*Art poétique*, III, 383) : « La vieillesse chagrine incessamment amasse »; 8. Portiers; 9. On est élevé; 10. Au XVIII^e siècle on emploie le mot blé pour toute espèce de céréales; 11. Seigle et froment mêlés, qu'on sème et qu'on récolte ensemble.

rets, ni de baliveaux¹, ni de provins², ni de regains, si vous voulez être entendu : ces termes pour eux ne sont pas français; parlez aux uns d'aunage³, de tarif ou de sou pour livre⁴, et aux autres de voie d'appel⁵, de requête civile⁶ d'appointement⁷, d'évocation⁸. Ils connaissent le monde, et encore par ce qu'il a de moins beau et de moins spécieux⁹, ils ignorent la nature, ses commencements, ses progrès, ses dons et ses largesses. Leur ignorance souvent est volontaire et fondée sur l'estime qu'ils ont pour leur profession et pour leurs talents : il n'y a si vil praticien¹⁰ qui, au fond de son étude sombre et enfumée et l'esprit occupé¹¹ d'une plus noire chicane, ne se préfère au laboureur, qui jouit du ciel, qui cultive la terre, qui sème à propos et qui fait de riches moissons; et, s'il entend quelquefois parler des premiers hommes ou des patriarches, de leur vie champêtre et de leur économie, il s'étonne qu'on ait pu vivre en de tels temps, où il n'y avait encore ni offices¹², ni commissions¹³, ni présidents, ni procureurs; il ne comprend pas qu'on ait jamais pu se passer du greffe, du parquet et de la buvette. (Ed. 7.)

1. Arbres réservés dans une coupe de bois; 2. Jeunes pousses qu'on couche en terre pour qu'elles prennent racine; 3. *L'aune*, mesure de longueur pour les tissus, valait 1^m, 18; 4. Impôt de 5 p. 100 sur les marchandises; 5. Procédure d'appel; 6. Voie extraordinaire admise dans certains cas déterminés par la loi, pour obtenir qu'un jugement ou un arrêt rendu en dernier ressort soit rétracté (Littre); 7. Ordre par lequel le juge commande aux parties de déposer les pièces ou de produire les témoins; 8. Action de la part d'un tribunal supérieur, de retenir la connaissance d'une affaire qui n'a pas subi le premier degré de juridiction, ou de s'en saisir d'office (Littre); 9. De belle apparence; 10. Celui qui connaît la manière de procéder en justice, procureur, avocat ou greffier; 11. Cf. p. 15, note 1; 12. Emplois dans la justice ou les finances; 13. *Commission* : « se prend quelquefois pour un emploi qu'on exerce comme y ayant été commis pour un temps, et alors il s'oppose à office, charge » (*Dict. Acad.*, 1694).



VIII. — DE LA COUR

1. Le reproche en un sens le plus honorable que l'on puisse faire à un homme, c'est de lui dire qu'il ne sait pas la cour¹ : il n'y a sorte² de vertus qu'on ne rassemble en lui par ce seul mot.

2. Un homme qui sait la cour est maître de son geste, de ses yeux et de son visage; il est profond, impénétrable, il dissimule³ les mauvais offices⁴, sourit à ses ennemis, contraint son humeur, déguise ses passions⁵, dément son cœur, parle, agit contre ses sentiments⁶ : tout ce grand raffinement n'est qu'un vice, que l'on appelle fausseté, quelquefois aussi inutile au courtisan pour sa fortune que la franchise, la sincérité et la vertu.

3. Qui peut nommer de certaines⁷ couleurs changeantes et qui sont diverses selon les divers jours dont on les regarde? De même qui peut définir la cour? (Ed. 4.)

4. Se dérober à la cour un seul moment, c'est y renoncer : le courtisan qui l'a vue le matin la voit le soir pour la reconnaître le lendemain, ou afin que lui-même y soit connu. (Ed. 4.)

7. L'on s'accoutume difficilement à une vie qui se passe dans une antichambre, dans des cours, ou sur l'escalier⁸.

8. La cour ne rend pas content, elle empêche qu'on ne le soit ailleurs⁹. (Ed. 7.)

9. Il faut qu'un honnête homme¹⁰ ait tâté de la cour : il découvre en y entrant comme un nouveau monde qui lui était inconnu, où il voit régner également le vice et la politesse, et où tout lui est utile, le bon et le mauvais.

1. *Savoir la cour* : connaître « l'air et la manière de vivre à la cour », (*Dict. Acad.*, 1694); 2. Pour la construction, comp. Molière (*le Misanthrope*, 85) : « Il n'est oreille qu'il ne lasse »; 3. *Dissimuler* : « faire semblant de ne pas remarquer quelque chose. Dissimuler une injure » (*Dict. Acad.*, 1694); 4. « On dit rendre de mauvais offices à un homme pour dire : le desservir auprès de quelqu'un » (*Dict. Acad.*, 1694); 5. *Sentiments*; 6. Cf. p. 11, note 6. *Comp. Britannicus* (v. 1521-1525); 7. Cf. p. 12, note 1; 8. « Que ne puis-je vous donner mon expérience, écrivait M^{me} de Maintenon, que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les grands et la peine qu'ils ont à remplir leurs journées! »; 9. Ainsi s'expliquent l'ennui et le découragement des exilés, Saint-Evremond ou Bussy-Rabutin, leurs intrigues, et les supplications auxquelles ils s'abaissent pour être autorisés à revenir à la cour; 10. Au sens du XVII^e siècle.

10. La cour est comme un édifice bâti de marbre : je veux dire qu'elle est composée d'hommes fort durs, mais fort polis¹. (Ed. 6.)

11. L'on va quelquefois à la cour pour en revenir et se faire par là respecter du noble de sa province ou de son diocésain².

12. Le brodeur et le confiseur seraient superflus et ne feraient qu'une montre³ inutile si l'on était modeste⁴ et sobre; les cours seraient désertes et les rois presque seuls si l'on était guéri de la vanité et de l'intérêt. Les hommes veulent être esclaves quelque part, et puiser là de quoi dominer ailleurs. Il semble qu'on⁵ livre en gros aux premiers de la cour l'air de hauteur, de fierté et de commandement, afin qu'ils le distribuent en détail dans les provinces : ils font précisément comme on leur fait, vrais singes de la royauté⁶.

13. Il n'y a rien qui enlaidisse certains courtisans comme la présence du prince : à peine les puis-je reconnaître à leurs visages; leurs traits sont altérés et leur contenance est avilie. Les gens fiers et superbes⁷ sont les plus défaits, car ils perdent plus du leur; celui qui est honnête et modeste s'y soutient mieux, il n'a rien à réformer.

15. N** arrive avec grand bruit⁸, il écarte le monde, se fait faire place; il gratte, il heurte presque⁹; il se nomme : on respire, et il n'entre qu'avec la foule. (Ed. 4.)

16. Il y a dans les cours des apparitions de gens aventureux¹⁰ et hardis, d'un caractère libre et familier, qui se produisent¹¹ eux-mêmes, protestent qu'ils ont dans leur art toute l'habileté qui manque aux autres, et qui sont crus sur leur parole. Ils profitent cependant¹² de l'erreur publique, ou de l'amour qu'ont les hommes pour la nouveauté; ils percent¹³ la foule et parviennent jusqu'à l'oreille du prince, à qui le courtisan les voit parler, pendant qu'il se trouve heureux d'en¹⁴ être vu; ils ont cela de commode pour les grands qu'ils

1. Mauvais jeu de mots; 2. Evêque du diocèse; 3. Cf. p. 67, note 10; 4. Simple dans ses habits; 5. Le roi; 6. « Peuple singe du maître », disait La Fontaine (*les Obsèques de la lionne*, VIII, 14); 7. Orgueilleux; 8. La scène se passe à la porte de la chambre de Louis XIV; 9. « Il n'est pas permis de heurter à la porte de la chambre du roi, on y gratte seulement » (*Dict. Furetière*, 1690). V. Courtin (*Nouveau traité de la civilité qui se pratique en France parmi les honnêtes gens*, 1671, p. 23); 10. Le mot pouvait alors s'employer comme adjectif; 11. S'introduisent, se présentent. « Il a trouvé un de ses amis qui l'a produit à la cour » (*Dict. Acad.*, 1694); 12. Pendant ce temps; 13. Se font un chemin à travers. Image militaire; 14. Cf. p. 22, note 10.

en sont soufferts sans conséquence et congédiés de même : alors ils disparaissent tout à la fois riches et décrédités; et le monde qu'ils viennent de tromper est encore prêt d'être¹ trompé par d'autres².

17. Vous voyez des gens qui entrent sans saluer que³ légèrement, qui marchent des épaules, et qui se rengorgent comme une femme; ils vous interrogent sans vous regarder, ils parlent d'un ton élevé et qui marque qu'ils se sentent au-dessus de ceux qui se trouvent présents; ils s'arrêtent, et on les entoure; ils ont la parole, président au cercle⁴, et persistent dans cette hauteur ridicule et contrefaite⁵ jusqu'à ce qu'il survienne un grand qui, la faisant tomber tout d'un coup par sa présence, les réduise à leur naturel, qui est moins mauvais. (Ed. 4.)

19. Ne croirait-on pas de *Cimon* et de *Clitandre* qu'ils sont seuls chargés des détails de tout l'État, et que seuls aussi ils en doivent répondre? L'un a du moins⁶ les affaires de terre, et l'autre les maritimes. Qui pourrait les représenter exprimerait l'empressement⁷, l'inquiétude⁸, la curiosité, l'activité, saurait peindre le mouvement. On ne les a jamais vu assis, jamais fixes et arrêtés. Qui même les a vus marcher? On les voit courir, parler en courant, et vous interroger sans attendre de réponse; ils ne viennent d'aucun endroit, ils ne vont nulle part; ils passent et ils repassent. Ne les retardez pas dans leur course précipitée, vous démontriez leur machine; ne leur faites pas de questions, ou donnez-leur du moins le temps de respirer et de se ressouvenir qu'ils n'ont nulle affaire, qu'ils peuvent demeurer avec vous et longtemps, vous suivre même où il vous plaira de les emmener. Ils ne sont pas les *satellites de Jupiter*, je veux dire ceux qui pressent⁹ et qui entourent le prince, mais ils l'annoncent et le précèdent; ils se lancent impétueusement dans la foule des courtisans; tout ce qui se trouve sur leur passage est en

1. *Prêt de* signifiait, au XVII^e siècle *près de* ou *prêt à*; 2. Les clefs nomment Caretti, aventurier italien, qui s'était fait à Paris une réputation de guérisseur; riche et considéré, il se disait descendant d'une grande famille et obtint même du grand duc de Toscane qu'il attestât sa noblesse. Il quitta la France sans avoir été ni congédié ni « décrédité. » Saint-Simon raconte son histoire; 3. Autrement que; 4. Réunion mondaine; 5. Affectée; 6. Au moins. (*L'Avare*, I, IV): « Je vais gager qu'en perruques et rubans il y a du moins vingt pistoles »; 7. Hâte, sans idée d'obligeance; 8. Agitation. *Inquiet* : remuant, sans repos. La Fontaine (VI, 5) :

L'un doux, bénin et gracieux
Et l'autre turbulent et plein d'inquiétude.

9. *Presser* : « se mettre si près d'une personne qu'on l'incommode » (*Dict. Richelet*, 1680).

péril. Leur profession est d'être vus et revus, et ils ne se couchent jamais sans s'être acquittés d'un emploi si sérieux et si utile à la république¹. Ils sont au reste instruits à fond de toutes les nouvelles indifférentes, et ils savent à la cour tout ce que l'on peut² y ignorer : il ne leur manque aucun des talents nécessaires pour s'avancer³ médiocrement⁴. Gens néanmoins éveillés et alertes⁵ sur tout ce qu'ils croient leur convenir, un peu entreprenants⁶, légers et précipités. Le dirai-je? ils portent au vent⁷, attelés tous deux au char de la Fortune, et tous deux fort éloignés de s'y voir assis. (Ed. 5.)

20. Un homme de la cour qui n'a pas un assez beau nom doit l'ensevelir sous un meilleur; mais, s'il l'a tel qu'il ose le porter, il doit alors insinuer qu'il est de tous les noms le plus illustre, comme sa maison de toutes les maisons la plus ancienne : il doit tenir⁸ aux PRINCES LORRAINS, aux ROHANS, aux CHASTILLONS, aux MONTMORENCIS, et, s'il se peut, aux PRINCES DU SANG; ne parler que de ducs, de cardinaux et de ministres; faire entrer dans toutes les conversations ses aïeux⁹ paternels et maternels, et y trouver place pour l'oriflamme¹⁰ et pour les croisades; avoir des salles parées d'arbres généalogiques, d'écussons chargés de seize quartiers¹¹, et de tableaux de ses ancêtres et des alliés de ses ancêtres¹²; se piquer d'avoir un ancien château à tourelles, à créneaux et à mâchecoulis; dire en toute rencontre : *ma race, ma branche, mon nom et mes armes*; dire de celui-ci qu'il n'est pas homme de qualité, de celle-là qu'elle n'est pas demoiselle¹³; ou, si on lui dit qu'*Hyacinthe* a eu le gros lot¹⁴, demander s'il est gentilhomme. Quelques-uns riront de ces

1. État, aussi bien monarchique que républicain; 2. Sans inconvénient; 3. Réussir; 4. Moyennement; 5. Vigilants; 6. *Entreprenant* : « en mauvaise part, téméraire, qui entreprend sur le droit d'autrui » (*Dict. Acad.*, 1694); 7. *Porter le nez au vent*, ou elliptiquement *porter au vent*, se dit des animaux, et surtout des chevaux, quand ils portent le tête haute; 8. Être apparenté; 9. Aïeux; 10. Petit étendard fait d'un tissu de soie de couleur rouge tirant probablement sur l'orangé que les anciens rois de France allaient recevoir des mains de l'abbé de Saint-Denis avant de partir pour la guerre (Littre); 11. *Quartier* : degré de descendance dans une famille noble; 12. Saint-Simon raconte sa visite à l'évêque de Noyon, qui était un Clermont-Tonnerre : « Toute sa maison était remplie de ses armes jusqu'aux plafonds et aux planchers; des manteaux de comte et pair dans tous les lambris, sans chapeau d'évêque; des clefs partout, qui sont ses armes, jusque sur le tabernacle de sa chapelle... deux grandes cartes généalogiques avec ce titre de *Descente de la très auguste maison de Clermont-Tonnerre, des empereurs d'Orient, et à l'autre des empereurs d'Occident...* » 13. « Femme ou fille de gentilhomme » (*Dict. Furetière*, 1690). Molière (*George Dandin*, I, 1) : « Ah! qu'une femme demoiselle est une étrange affaire, et que mon mariage est une leçon... à tous les paysans qui veulent s'élever au-dessus de leur condition »; 14. La loterie royale ne fut instituée de façon régulière qu'en 1776, mais Louis XIV fit de grandes loteries publiques. Une grande loterie fut tirée à Marly, le 5 mars 1687 : « Ce fut un épicier de Paris, dit Dangeau, qui gagna le gros lot ».

contretemps¹, mais il les laissera rire; d'autres en feront des contes, et il leur permettra de conter; il dira toujours qu'il marche après² la maison régnante, et à force de le dire il sera cru³. (Ed. 4).

22. L'on se couche à la cour, et l'on se lève sur⁴ l'intérêt... (Ed. 6.)

23. Il n'y a rien à la cour de si méprisable et de si indigne qu'un homme qui ne peut contribuer en rien à notre fortune : je m'étonne qu'il ose se montrer. (Ed. 6).

30. Combien de gens vous étouffent de caresses⁵ dans le particulier, vous aiment et vous estiment, qui sont embarrassés de vous dans le public, et qui, au lever⁶ ou à la messe, évitent vos yeux et votre rencontre! Il n'y a qu'un petit nombre de courtisans qui, par grandeur ou par une confiance qu'ils ont d'eux-mêmes, osent honorer devant le monde le mérite qui est seul et dénué de grands établissements⁷.

31. Je vois un homme entouré et suivi, mais il est en place; j'en vois un autre que tout le monde aborde, mais il est en faveur; celui-ci est embrassé et caressé même des grands, mais il est riche; celui-là est regardé de tous avec curiosité, on le montre du doigt, mais il est savant⁸ et éloquent; j'en découvre un que personne n'oublie de saluer, mais il est méchant. Je veux un homme qui soit bon, qui ne soit rien davantage, et qui soit recherché. (Ed. 4).

36. L'on dit à la cour du bien de quelqu'un pour deux raisons : la première, afin qu'il apprenne que nous disons du bien de lui; la seconde, afin qu'il en dise de nous. (Ed. 4.)

40. Vous êtes homme de bien, vous ne songez ni à plaire ni à déplaire aux favoris, uniquement attaché à votre maître et à votre devoir⁹ : vous êtes perdu.

52. *Théonas*, abbé depuis trente ans, se lassait de l'être; on a moins d'ardeur¹⁰ et d'impatience de se voir habillé de pourpre qu'il en avait¹¹ de porter une croix d'or sur sa poitrine; et parce que les grandes fêtes¹² se passaient toujours

1. Propos déplacés; 2. Immédiatement après; 3. Comp. M^{ss} de Sévigné (*Lettres*, 7 janvier 1689); 4. En songeant à; 5. Amabilités, marques d'amitié. « Le prince a fait bien ses caresses à cet envoyé » (*Dict. Furetière*, 1690); 6. Au lever du roi; 7. Charges; 8. Cf. p. 32, note 10; 9. La Bruyère apprécie, même s'il ne peut pas toujours la pratiquer, la vertu intransigeante de Saint-Evremond, plus souple, estime qu'un honnête homme sait se tenir à mi-chemin entre la vertu rigide, qui est, dit-il, orgueil et sottise, et le « sale intérêt » : un habile courtisan peut flatter les favoris sans rien perdre de sa dignité. C'est l'éternelle opposition d'Alceste et de Philinte; 10. Désir ardent; 11. Nous disons : qu'il n'en avait; 12. Les nominations des évêques se faisaient à l'occasion des grandes fêtes de l'Église.

sans rien changer à sa fortune, il murmurait contre le temps présent, trouvait l'État mal gouverné et n'en prédisait rien que de sinistre. Convenant en son cœur que le mérite est dangereux dans les cours à qui veut s'avancer¹, il avait enfin pris son parti et renoncé à la prélature, lorsque quelqu'un accourt lui dire qu'il est nommé à un évêché. Rempli de joie et de confiance sur une nouvelle si peu attendue : « Vous verrez, dit-il, que je n'en demeurerai pas là, et qu'ils me feront archevêque ». (Ed. 8).

55. Jeunesse du prince, source des belles fortunes. (Ed. 4.)

57. Que d'amis, que de parents, naissent en une nuit au nouveau ministre! Les uns font valoir leurs anciennes liaisons, leur société² d'études, les droits du voisinage; les autres feuilletent leur généalogie, remontent jusqu'à un trisaïeul, rappellent le côté paternel et le maternel; l'on veut tenir à³ cet homme par quelque endroit, et l'on dit plusieurs fois le jour que l'on y⁴ tient, on l'imprimerait volontiers : « C'est mon ami, et je suis fort aise de son élévation, j'y dois prendre part, il m'est assez proche. » Hommes vains et dévoués⁵ à la fortune, fades courtisans, parliez-vous ainsi il y a huit jours? Est-il devenu depuis ce temps plus homme de bien, plus digne du choix que le prince en⁶ vient de faire? Attendiez-vous cette circonstance pour le mieux connaître? (Ed. 5.)

58. Ce qui me soutient et me rassure contre les petits dédains que j'essuie quelquefois des grands et de mes égaux, c'est que je me dis à moi-même : « Ces gens n'en veulent peut-être qu'à ma fortune, et ils ont raison, elle est bien petite; ils m'adoreraient sans doute⁷ si j'étais ministre. » (Ed. 5.)

Dois-je bientôt être en place? le sait-il? est-ce en lui un pressentiment? il me prévient, il me salue. (Ed. 5.)

59. Celui qui dit : « Je dînai⁸ hier à Tibur », ou : « J'y

1. Réussir; 2. Communauté; 3. Cf. p. 81, note 8; 4. Le pronom *y* peut, au xvii^e siècle, désigner des personnes. La Rochefoucauld : « Il n'y a homme du monde qui soit à vous si véritablement que j'y suis »; Haase (§ 10, 11); 5. *Dévouer* : consacrer entièrement. « Il a dévoué ses enfants au service de la patrie » (Dict. Acad., 1694); 6. Cf. p. 22, note 10; 7. Sans aucun doute. Corneille (*Polyeucte*, 353) :

FÉLIX

Ta vertu m'est connue

PAULINE.

Elle vaincra sans doute.

8. Déjeunai.

soupe¹ ce soir », qui le répète, qui fait entrer dix fois le nom de *Plancus*² dans les moindres conversations, qui dit : « *Plancus* me demandait... je disais à *Plancus*... », celui-là même apprend dans ce moment que son héros vient d'être enlevé par une mort extraordinaire : il part de la main³, il rassemble le peuple dans les places ou sous les portiques, accuse le mort, décrie sa conduite, dénigre son consulat, lui ôte jusqu'à la science des détails que la voix publique lui accorde, ne lui passe⁴ point une mémoire heureuse, lui refuse l'éloge d'un homme⁵ sévère et laborieux, ne lui fait pas l'honneur de lui croire parmi les ennemis de l'empire un ennemi. (Ed. 7.)

61. *Théodote*, avec un habit austère, a un visage comique et d'un homme qui entre sur la scène; sa voix, sa démarche, son geste, son attitude, accompagnent⁶ son visage; il est fin, *cauteleux*⁷, doucereux, mystérieux; il s'approche de vous et il vous dit à l'oreille : « Voilà un beau temps, voilà un grand dégel ». S'il n'a pas les grandes manières, il a du moins toutes les petites, et celles même qui ne conviennent guère qu'à une jeune précieuse. Imaginez-vous l'application d'un enfant à élever un château de carte⁸ ou à se saisir d'un papillon : c'est celle de *Théodote* pour une affaire de rien et qui ne mérite pas qu'on s'en remue; il la traite sérieusement, et comme quelque chose qui est capital, il agit, il s'empresse⁹, il la fait réussir : le voilà qui respire et qui se repose, et il a raison, elle lui a coûté beaucoup de peine¹⁰. L'on voit des gens enivrés, ensorcelés de la faveur; ils y pensent le jour, et ils y rêvent la nuit; ils montent l'escalier d'un ministre et ils en descendent¹¹; ils sortent de son antichambre et ils y rentrent; ils n'ont rien à lui dire et ils lui parlent; ils lui

1. Dîne; 2. Selon toutes les clefs, *Plancus* est Louvois, *Tiber*, la maison que Louvois avait fait bâtir à Meudon. Louvois était mort le 16 juillet 1691, quelques mois avant la publication de cet alinéa; 3. Terme d'équitation : il part au galop; 4. Accorde; 5. D'homme; 6. S'accordent avec; 7. « *Rusé*, fin. Se prend toujours en mauvaise part » (*Dict. Acad.*, 1694); 8. Carton. (*Carte* est au singulier dans toutes les éditions du XVII^e siècle); 9. Cf. p. 80, note 7; 10. Comp. le portrait de *Tizante* dans le *Misanthrope* (II, iv):

C'est de la tête aux pieds un homme tout mystère
Qui vous jette en passant un coup d'œil égaré,
Et sans aucune affaire est toujours affairé.
Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde;
À force de façons il assomme le monde;
Sans cesse il a, tout bas, pour rompre l'entretien,
Un secret à vous dire et ce secret n'est rien;
De la moindre vètille il fait une merveille
Et jusques au bonjour il dit tout à l'oreille.

11. Et pourtant ils viennent de descendre.

parlent une seconde fois : les voilà contents, ils lui ont parlé. Pressez-les, tordez-les, ils dégouttent¹ l'orgueil, l'arrogance la présomption; vous leur adressez la parole, ils ne vous répondent point, ils ne vous connaissent point, ils ont les yeux égarés et l'esprit aliéné : c'est à leurs parents à en prendre soin et à les renfermer, de peur que leur folie ne devienne fureur² et que le monde n'en souffre. Théodote a une plus douce manie³ : il aime la faveur éperdument; mais sa passion a moins d'éclat, il lui fait des vœux en secret, il la cultive, il la sert mystérieusement; il est au guet et à la découverte sur tout ce qui paraît de nouveau avec les livrées⁴ de la faveur; ont-ils⁵ une prétention, il s'offre à eux, il s'intrigue⁶ pour eux, il leur sacrifie sourdement mérite, alliance, amitié, engagement⁷, reconnaissance; si la place d'un CASSINI⁸ devenait vacante et que le suisse ou le postillon du favori s'avisât de la demander, il appuierait sa demande, il le jugerait digne de cette place, il le trouverait capable d'observer et de calculer, de parler de parhélies⁹ et de parallaxes¹⁰. Si vous demandiez de Théodote s'il est auteur ou plagiaire, original ou copiste, je vous donnerais ses ouvrages et je vous dirais : « Lisez et jugez »; mais, s'il est dévot ou courtisan, qui pourrait le décider sur le portrait que j'en viens de faire? Je prononcerais¹¹ plus hardiment sur son étoile. Oui, Théodote, j'ai observé le point de votre naissance¹² : vous serez placé¹³, et bientôt; ne veillez plus, n'imprimez plus, le public vous demande quartier¹⁴. (Ed. 7.)

62. N'espérez plus de candeur¹⁵, de franchise, d'équité, de bons offices, de services, de bienveillance, de générosité, de fermeté, dans une homme qui s'est depuis quelque temps livré à la cour et qui secrètement veut sa fortune... (Ed. 8.)

63. Il y a un pays où les joies sont visibles, mais fausses,

1. *Dégoutter*, employé transitivement : laisser tomber goutte à goutte; 2. Folie furieuse; 3. Folie. « Il l'aime jusqu'à la manie » (*Dict. Acad.*, 1694); 4. Pour La Bruyère, un favori est un domestique; 5. Les nouveaux favoris; 6. *S'intriguer*: « se donner beaucoup de peine pour faire réussir une affaire » (*Dict. Acad.*, 1694); 7. Liaison d'amitié ou d'amour; 8. L'astronome italien Cassini (1625-1712) avait été nommé par Louis XIV directeur de l'Observatoire de Paris; 9. Phénomène lumineux produit par la réflexion de la lumière sur les cristaux de glace qui se trouvent en suspension dans l'atmosphère; 10. Angle formé par deux droites menées du centre d'un astre au centre de la Terre et à l'observateur; 11. Cf. p. 13, note 7; 12. Terme d'astrologie : le lieu précis où se retrouve un astre au-dessus de l'horizon à la naissance d'un homme; 13. Vous aurez une charge; 14. Toutes les clefs nomment l'abbé de Choisy (1644-1724), abbé galant, spirituel et de mœurs douteuses; il avait accompagné une ambassade de Louis XIV au royaume de Siam et publié, en 1687, la relation de son voyage; il était entré la même année à l'Académie française. Mais le portrait ne lui convient pas entièrement et on sait que La Bruyère a fait son éloge dans son *Discours à l'Académie*; 15. *Sincérité*.

et les chagrins¹ cachés, mais réels. Qui croirait que l'empressement pour les spectacles, que les éclats² et les applaudissements aux théâtres de Molière et d'Arlequin³, les repas, la chasse, les ballets, les carrousels⁴ couvrirent⁵ tant d'inquiétudes, de soins⁶ et de divers⁷ intérêts, tant de craintes et d'espérances, des passions si vives et des affaires si sérieuses⁸ ?

64. La vie de la cour est un jeu sérieux, mélancolique⁹, qui applique¹⁰; il faut arranger ses pièces et ses batteries, avoir un dessein, le suivre, parer celui de son adversaire, hasarder quelquefois et jouer de caprice¹¹; et après toutes ses rêveries et toutes ses mesures on est échec, quelquefois mat; souvent, avec des pions qu'on ménage¹² bien, on va à dame et l'on gagne la partie : le plus habile l'emporte, ou le plus heureux¹³. (Ed. 4.)

66. « Les deux tiers de ma vie¹⁴ sont écoulés; pourquoi tant m'inquiéter sur ce qui m'en reste? La plus brillante fortune ne mérite point ni le tourment que je me donne, ni les petitesse où je me surprends, ni les humiliations, ni les hontes que j'essuie¹⁵; trente années détruiront ces colosses de puissance qu'on ne voyait bien qu'à force de lever la tête; nous disparaîtrons, moi qui suis si peu de chose et ceux que je contemplais si avidement, et de qui j'espérais toute ma grandeur; le meilleur de tous les biens, s'il y a des biens, c'est le repos, la retraite et un endroit qui soit son domaine. » N** a pensé cela dans sa disgrâce, et l'a oublié dans la prospérité.

70. L'esclave n'a qu'un maître; l'ambitieux en a autant qu'il y a de gens utiles à sa fortune¹⁶.

1. Mécontentements. Philinte dit à Alceste : « Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre »; 2. Manifestation bruyante d'un sentiment; 3. Comédie italienne; 4. Tournois où des cavaliers, partagés en quadrilles, se livrent à différents jeux et exercices; 5. Couvrir : cacher; 6. Soucis; 7. Contradictaires; 8. Comp. Bossuet (*Oraison funèbre d'Anne de Gonzague*, 1685) : « La cour veut toujours unir les plaisirs avec les affaires. Par un mélange étonnant, il n'y a rien de plus sérieux, ni ensemble de plus enjoué. Enfoncez : vous trouvez partout des intérêts cachés, des jalousies délicates qui causent une extrême sensibilité, et dans une ardente ambition des soins et un sérieux aussi triste qu'il est vain. Tout est couvert d'un air gai, et vous diriez qu'on ne songe qu'à s'y divertir. » La Bruyère n'a fait que donner une forme concrète et pittoresque à la pensée de Bossuet; 9. Qui rend triste et sombre. (Le mot n'a pas le sens actuel); 10. Absorbe; 11. Suivant l'inspiration du moment. « Ce poète ne compose que de caprice » (*Dict. Acad.* 1694); 12. Ménager : conduire adroitement; 13. Variante (éd. 4-6) « ... on est échec, quelquefois mat : le plus fou l'emporte, ou le plus heureux »; 14. Monologue d'un personnage fictif; 15. Comp. La Rochefoucauld : « Les plus brillantes fortunes ne valent pas souvent les petitesse qu'il faut faire pour les acquérir »; 16. Comp. Bourdaloue (*Sermon sur l'ambition*) : « L'ambitieux a dans une cour autant de maîtres dont il dépend, qu'il y a de gens de toutes conditions dont il espère d'être secondés ou dont il craint d'être desservi ».

74. L'on parle d'une région où les vieillards sont galants¹, polis et civils; les jeunes gens, au contraire, durs, féroces², sans mœurs ni politesse : ils se trouvent affranchis de la passion des femmes dans un âge où l'on commence ailleurs à la sentir; ils préfèrent des repas, des viandes³ et des amours ridicules. Celui-là chez eux est sobre et modéré qui ne s'enivre que de vin : l'usage trop fréquent qu'ils en ont fait le leur a rendu insipide; ils cherchent à réveiller leur goût déjà éteint par des eaux-de-vie et par toutes les liqueurs les plus violentes⁴; il ne manque à leur débauche que de boire de l'eau-forte. Les femmes du pays précipitent le déclin de leur beauté par des artifices qu'elles croient servir à les rendre belles : leur coutume est de peindre leurs lèvres, leurs joues, leurs sourcils et leurs épaules, qu'elles étalent avec leur gorge, leurs bras et leurs oreilles, comme si elles craignaient de cacher l'endroit par où elles pourraient plaire, ou de ne pas se montrer assez⁵. Ceux qui habitent cette contrée ont une physionomie qui n'est pas nette, mais confuse, embarrassée dans une épaisseur de cheveux étrangers qu'ils préfèrent aux naturels et dont ils font un long tissu pour couvrir leur tête; il descend à la moitié du corps, change les traits, et empêche qu'on ne connaisse les hommes à leur visage. Ces peuples, d'ailleurs, ont leur Dieu et leur roi : les grands de la nation s'assemblent tous les jours, à une certaine heure, dans un temple qu'ils nomment église⁶; il y a au fond de ce temple un autel consacré à leur Dieu, où un prêtre célèbre des mystères qu'ils appellent saints, sacrés et redoutables; les grands forment un vaste cercle au pied de cet autel, et paraissent⁷ debout, le dos tourné directement au prêtre et aux saints mystères, et les faces élevées vers leur roi, que l'on voit à genoux sur une tribune, et à qui ils semblent avoir tout l'esprit et tout le cœur appliqués⁸.

1. *Galant* : * honnête, civil, sociable, de bonne compagnie, de conversation agréable * (*Diet. Acad.*, 1694); 2. *Fiers*; 3. *Plats*; 4. *Comp.* les *Mémoires du curé de Versailles* (éd. G. Girard, pp. 31-34) : * Les vins les plus exquis ne suffisent à leurs débauches; après s'en être remplis, ils buvaient toute sorte de liqueurs capables de nuire infiniment à leur santé. Il fallait tous les jours en inventer de nouvelles espèces; on ne se contentait pas des communes, on en composait qui étaient si brûlantes qu'il n'en fallait falloir prendre que quelques gouttes pour en sentir promptement les effets; cependant ils les buvaient à longs traits et en faisaient un usage ordinaire. *; V. *Langue*, (pp. 49-55); 5. *Comp.* le chapitre *Des femmes*, et *Boisius* (*Satire X*, v. 192-200); 6. *La chapelle du palais de Versailles* (la chapelle actuelle n'a été commencée qu'en 1699); 7. *Se montrent*; 8. On pense que le *Mercure* parlant du juillet 1686 a inspiré ce passage. On y lit : * Le roi de Siam a accoutumé d'aller tous les ans à une pagode afin de se montrer à ses peuples. S'il rend par là le culte qu'il croit devoir à ses dieux, il en fait en même temps une manière d'adoration de ses sujets qui, se tenant prosternés contre terre pendant qu'il passe, le traitent de Dieu lui-même et lui donnent lieu d'oublier qu'il est né homme. *

On ne laisse pas de voir dans cet usage une espèce de subordination, car ce peuple paraît adorer le prince, et le prince adorer Dieu. Les gens du pays le nomment***; il est à quelque quarante-huit degrés d'élévation¹ du pôle, et à plus de onze cents lieues de mer des Iroquois et des Hurons.

75. Qui considérera que le visage du prince fait toute la félicité du courtisan, qu'il s'occupe et se remplit pendant toute sa vie de le voir et d'en être vu, comprendra un peu comment voir Dieu peut faire toute la gloire et tout le bonheur des saints.

80. « Diseurs de bons mots, mauvais caractère² » : je le dirais s'il n'avait été dit. Ceux qui nuisent à la réputation ou à la fortune des autres, plutôt que de perdre un bon mot méritent une peine infamante; cela n'a pas été dit, et je l'ose dire. (Ed. 4.)

82. Avec cinq ou six termes de l'art, et rien de plus, l'on se donne pour connaisseur en musique, en tableaux, en bâtimens et en bonne chère; l'on croit avoir plus de plaisir qu'un autre à entendre, à voir et à manger; l'on impose à ses semblables et l'on se trompe soi-même.

83. La cour n'est jamais dénuée³ d'un certain nombre de gens en qui l'usage du monde, la politesse ou la fortune tiennent lieu d'esprit et suppléent au mérite. Ils savent entrer et sortir; ils se tirent de la conversation en ne s'y mêlant point; ils plaignent à force de se taire, et se rendent importants par un silence longtemps soutenu, ou tout au plus par quelques monosyllabes⁴; ils payent de mines⁵, d'une inflexion de voix, d'un geste et d'un sourire: ils n'ont pas, si je l'ose dire, deux pouces de profondeur; si vous les enfoncez⁶, vous rencontrez le tuf⁷. (Ed. 6.)

85... C'est avoir fait un grand pas dans la finesse, que de faire penser de soi que l'on n'est que médiocrement⁸ fin⁹...

1. L'altitude; 2. Faute d'usage, cf. Brunschwig, 190; 3. Il n'y a; 4. On se laisse à; 5. L'air; le mot se dit seulement pour les choses belles; 6. Comp. Microscopie 111, 11; 7. « À condition de votre honneur, au même temps, » écrit une autre feuille et continue de dire de grandeur et de capacité; 8. On dit: « Ne faites point tant de mines et de façons, elles ne valent rien; » (Diet. Furetière, 1690); 9. L'air; le mot se dit aussi: « Il est fin de mine et fin de cœur, et le grandeur qu'on trouve l'air fin de mine et fin de cœur; » (Diet. Acad., 1694); 10. Microscopie; 11. Comp. La Ratiocination; « C'est une grande habileté que de se voir en face ses habits ».

86. Vous dépendez, dans une affaire qui est juste et importante, du consentement de deux personnes. L'un vous dit : « J'y donne les mains¹, pourvu qu'un tel y condescende », et ce tel y condescend et ne désire plus que d'être² assuré des intentions de l'autre. Cependant rien n'avance; les mois, les années s'écoulent inutilement. « Je m'y perds, dites-vous, et je n'y comprends rien; il ne s'agit que de faire qu'ils s'abouchent et qu'ils se parlent. » — Je vous dis, moi, que j'y vois clair et que j'y comprends tout : ils se sont parlé. (Ed. 5.)

88. Si l'on ne se précautionne à la cour contre les pièges que l'on y tend sans cesse pour faire tomber dans le ridicule, l'on est étonné, avec tout son esprit, de se trouver la dupe de plus sots que soi.

89. Il y a quelques rencontres³ dans la vie où la vérité et la simplicité⁴ sont le meilleur manège du monde.

94. Qu'un favori s'observe de fort près; car, s'il me fait moins attendre dans son antichambre qu'à l'ordinaire, s'il a le visage plus ouvert, s'il fronce moins le sourcil, s'il m'écoute plus volontiers et s'il me reconduit un peu plus loin, je penserai qu'il commence à tomber, et je penserai vrai...

98. Celui qui un beau jour sait renoncer fermement ou à un grand nom, ou à une grande autorité, ou à une grande fortune, se délivre en un moment de bien des peines, de bien des veilles et quelquefois de bien des crimes.

101. La ville dégoûte de la province; la cour détrompe de la ville et guérit de la cour. (Ed. 6.)

Un esprit sain puise à la cour le goût de la solitude et de la retraite⁵.

1. J'y consens; 2. Cf. II, § 3, note; 3. Occasions; 4. Droiture. Comp. La Rochefoucauld : « Il est difficile de juger si un procédé net, sincère et honnête est un effet de probité ou d'habileté »; 5. Ces renoncements, ces retraites, étaient chose fréquente au XVII^e siècle. Comp. la dernière scène du *Misanthrope*. On lira avec profit, à propos de ce chapitre, M. Lange (*op. cit.*, 1^{re} partie, chap. II et III, 2^e partie, chap. II).



QUESTIONS

I. — DES OUVRAGES DE L'ESPRIT

§ 1. Vous comparerez avec XII, 107, et expliquerez la contradiction apparente. — Pensez-vous que La Bruyère ait raison? Pourquoi pense-t-il ainsi? — Dans quelle mesure La Bruyère a-t-il démenti par son œuvre cette affirmation initiale?

§ 3. Est-il vrai qu'un livre ne peut être bon que s'il est fait par un « homme de métier »? Vous chercherez dans la littérature contemporaine des exemples qui contredisent la pensée de La Bruyère et montrerez le danger de cette prépondérance de la forme sur le fond.

§ 4. Comment se faisaient alors et comment se font aujourd'hui les réputations?

§ 9. Est-ce exact? Pourquoi?

§ 10. La notion de goût au XVII^e siècle. — Pensons-nous comme La Bruyère? Quand et dans quelle mesure a fléchi cette intransigeance du classicisme? N'en voyez-vous pas encore en France des survivances?

§ 13. Vous chercherez dans notre littérature, ancienne ou de préférence contemporaine, des ouvrages qui montrent la vérité de cette remarque.

§ 15. Vous montrerez les avantages et les insuffisances de l'imitation des anciens. — La querelle des anciens et des modernes peut-elle avoir pour nous plus qu'un intérêt purement historique?

§ 17. Vous lirez le livre de M. Albalat : *Le travail du style enseigné par les corrections manuscrites des grands écrivains* et illustrerez par des exemples la remarque de La Bruyère.

§§ 24-25. Définissez par quelques adjectifs le personnage d'*Arsène* — le personnage de *Théocrène*.

§ 30. Cette remarque ne contredit-elle pas la remarque 3? Comment expliquez-vous cette contradiction?

§ 31. On a beaucoup parlé au siècle dernier de *l'art pour l'art*. Comment l'entendez-vous? Qu'en pensez-vous?

§ 34. Vous chercherez d'autres passages des *Caractères* sur la même question et vous demanderez si La Bruyère a cru à l'efficacité morale de son livre.

§ 37. Vous étudierez à la lumière de ce texte quelques lettres de M^{me} de Sévigné.

§§ 41-42. Vous comparerez ces jugements avec ceux de Boileau et de Fénelon.

§ 50. Vous essaieriez à votre tour de répondre à la question.

§ 52. La conception du comique chez La Bruyère et chez Boileau (*Art Poétique*, III).

§ 54. Vous expliquerez par des exemples les jugements de La Bruyère (*Le Cid* et *Andromaque* — ou : *Bérénice* et *Tite et Bérénice*). — Vous réunirez les jugements de La Bruyère sur Corneille, en suivant l'ordre chronologique, et vous les comparerez.

§ 62. Vous rapprocherez cette remarque du portrait d'*Herma-goras* (V. 74).

§ 69. Comment le XVII^e siècle a-t-il conçu l'originalité ?

QUESTIONS GÉNÉRALES. — Que nous apprend ce chapitre sur le caractère de La Bruyère et l'idée qu'il se fait de la littérature et du métier d'homme de lettres ?

Vous comparerez les idées littéraires de La Bruyère et celles de Boileau. Quel est celui qui a le goût le moins étroit ? Vous dégageriez de ce chapitre les conseils sur l'art d'écrire qui peuvent vous être utiles.

II. — DU MÉRITE PERSONNEL

§ 10. Y a-t-il encore des *Egésippe* ? — Quels défauts et quelles qualités révèle la dernière phrase ?

§ 12. On estime généralement aujourd'hui qu'un homme a le devoir de servir son pays. Montrez brièvement comment l'ordre social, les conceptions et les usages d'alors expliquent la pensée de La Bruyère.

§ 14. La Bruyère était-il modeste ? Quand il se tient à l'écart, évite de flatter et de demander, est-ce par modestie ?

§ 15. Quel caractère suppose ce jugement ?

§§ 19, 20, etc. La noblesse morale de La Bruyère.

§ 22. La Bruyère met le mérite et la vertu au-dessus de la naissance. Chez quels écrivains retrouverons-nous ces revendications ?

§ 28. Vous réunirez les différents passages où La Bruyère parle du clergé de son temps.

§ 32. Vous comparerez le portrait d'*Emile* avec l'*Oraison funèbre* de Bossuet, et avec les données de l'histoire. — Pourquoi ce nom d'*Emile* ?

§ 37. Vous montrerez comment La Bruyère a dans ses portraits utilisé ce principe.

§§ 39, 40, 41. La *Notice* distingue dans les portraits de La Bruyère différentes formes et différents procédés. Dans quelle catégorie rangeriez-vous chacun de ces trois portraits ? Pourquoi ?

§ 44. Vous chercherez dans ce chapitre et dans d'autres, les passages où s'exprime la bonté de La Bruyère.

QUESTIONS GÉNÉRALES. — N'y a-t-il pas dans ce chapitre un ordre logique? Le caractère de La Bruyère et ses souffrances secrètes d'après ce chapitre.

Le sentiment de l'injustice sociale chez La Bruyère.

De ses déconvenues, La Bruyère rend responsables la nature humaine et l'ordre social. Ne devait-il pas aussi s'accuser lui-même?

Dans quelle mesure les critiques de La Bruyère restent-elles actuelles?

III. — DES FEMMES

§ 8. Vous traduirez ce portrait par une remarque abstraite et montrerez comment La Bruyère a le sens du pittoresque.

§§ 36, 38, 39, 42. La direction de conscience jugée par La Bruyère et par Molière.

§ 43. Montrez la hardiesse de cette remarque.

§ 48. Eliante et Arsinoé dans le *Misanthrope*.

QUESTIONS GÉNÉRALES. — Vous résumerez les jugements de La Bruyère sur les Femmes et les rapprocherez de ceux de Boileau (*Satire X*).

L'idéal féminin de La Bruyère.

IV. — DU CŒUR

§§ 55-56. Vous rapprocherez ces deux paragraphes et préciserez la pensée de La Bruyère.

§§ 62, 63, 64, etc. Le pessimisme de La Bruyère. Cherchez d'autres textes.

QUESTIONS GÉNÉRALES. — Comment La Bruyère conçoit-il l'amour et l'amitié?

Vous rapprocherez des remarques de La Bruyère d'autres éloges de l'amitié.

Vous chercherez dans ce chapitre et dans le précédent ce qu'ils permettent de deviner de la vie sentimentale de La Bruyère.

Comment expliquez-vous que ce chapitre ne contienne aucun portrait?

Vous comparerez les remarques de La Bruyère avec les maximes de La Rochefoucauld citées dans les notes et cherchez les différences.

V. — DE LA SOCIÉTÉ ET DE LA CONVERSATION

§ 7. Y a-t-il encore des *Acis* à notre époque?

§§ 8-9. Vous comparerez les deux paragraphes et montrerez comment La Bruyère est arrivé au portrait d'*Arrias*. — Vous comparerez le portrait d'*Arrias* avec celui que fait Montesquieu dans la 7^e Lettre persane.

§ 12. Définissez le personnage de *Théodecte*. Que veut faire entendre La Bruyère par les derniers mots?

§ 13. La composition du portrait de *Troïle*.

§§ 49-50. Le § 49 est postérieur au § 50. Qu'ajoute-t-il?

§ 65. Vous expliquerez ce paragraphe par les *Précieuses ridicules*.

§ 66. Vous ferez le portrait d'un *Théobalde* d'aujourd'hui.

§ 74. Vous comparerez le portrait d'*Hermagoras* et le chapitre de Malebranche signalé en note et montrerez les emprunts de La Bruyère et sa part d'originalité. (Songez aux §§ 1 et 69 du 1^{er} chapitre.)

§ 75. Vous étudierez la vie de Fontenelle, vous parcourrez un volume de pages choisies et montrerez ce qu'il y a de juste, et ce qu'il y a d'excessif ou même de faux dans le portrait de La Bruyère.

QUESTIONS GÉNÉRALES. — Les principes généraux de la politesse mondaine.

L'honnête homme, suivant La Bruyère.

Pourquoi La Bruyère est-il si sévère pour le monde?

VI. — DES BIENS DE FORTUNE

§ 1. Vous étudierez comment La Bruyère, partant d'un proverbe banal, est arrivé à cette rédaction.

§ 2. Quelle différence y a-t-il entre la remarque de La Bruyère et celle de Pascal? Pourquoi?

§ 12. Vous comparerez au portrait de La Bruyère par lui-même, le portrait, qui veut être malveillant, de Vigneul-Marville. (Appendice du tome II).

§§ 18, 26, 47, etc. La bonté de La Bruyère et sa compassion pour les misères du peuple.

§ 20, etc. Pourquoi ce procédé, fréquent chez La Bruyère, d'introduire dans ses portraits et tableaux de mœurs, des noms et des usages romains?

§ 33, etc. L'ironie de La Bruyère.

§ 47. Comparez La Bruyère et Bossuet. L'inspiration est-elle la même ?

§ 49. La Bruyère a-t-il été un sage ?

§§ 26, 47, 49, 56. Vous montrerez comment La Bruyère, indigné des injustices sociales, essaye de trouver le calme et la confiance.

§ 60. N'y a-t-il pas de semblables protestations dans le théâtre de Molière ?

§ 78. L'art de la phrase.

§ 83. La composition de chacun des deux portraits. Dans quelle mesure La Bruyère a-t-il cherché ou évité le parallélisme ?

QUESTIONS GÉNÉRALES. — Le monde des affaires dans La Bruyère, dans le *Turcaret* de Lesage, dans les romans de Balzac, dans la littérature contemporaine.

La composition du chapitre.

En utilisant les détails épars dans ce chapitre vous écrirez l'histoire d'un financier au XVII^e siècle.

VII. — DE LA VILLE

§ 10. Comment devenait-on noble au XVII^e siècle ? Vous montrerez par ce texte et par quelques autres que vous choisirez, la richesse du vocabulaire dans les *Caractères*.

§ 12. Vous ferez le portrait d'un *Narcisse* moderne en remplaçant dans les phrases de La Bruyère les choses du XVII^e siècle par celles d'aujourd'hui.

§ 20. N'y a-t-il rien de mieux à dire sur les relations mondaines ?

§ 21. La campagne et les paysans dans les *Caractères*. Que pouvait en connaître La Bruyère ?

QUESTIONS GÉNÉRALES. — Que manque-t-il à ce chapitre de la *Ville* pour qu'il soit complet ? Pourquoi La Bruyère n'y a-t-il parlé que de la noblesse et de la bourgeoisie de robe ?

VIII. — DE LA COUR

§ 12. Vous chercherez les nombreux procédés qu'emploie La Bruyère pour piquer la curiosité.

§ 17. L'art d'exprimer les sentiments et les défauts par des gestes et des attitudes (Comp. chap. VI, § 83). — Vous chercherez dans ce chapitre et dans d'autres tous les passages où La Bruyère montre la vanité des hommes dans les différentes classes sociales.

§ 61. Résumez les différents traits du caractère de *Théodote*. Ont-ils entre eux un lien naturel et nécessaire ? — Comparez la

première partie du portrait de Théodote aux vers du *Misanthrope* cités en note.

§ 63. Comparez le texte de La Bruyère à celui de Bossuet qui en est probablement la source, et montrez le procédé de La Bruyère.

§ 74, etc. L'esprit de La Bruyère. Qu'en pensez-vous ?

§ 80. Vous chercherez d'autres textes où La Bruyère se plaint des diseurs de bons mots et des moqueurs.

QUESTIONS GÉNÉRALES. — Vous distinguerez dans les différents types de courtisans que La Bruyère a représentés, ceux qui l'amuse et ceux qui l'indignent.

Vous rangerez les remarques de ce chapitre dans l'ordre chronologique et cherchez s'il y a progression dans la hardiesse.

Vous montrerez comment La Bruyère s'attaque non seulement aux hommes, mais aux institutions. (Comp. le chap. *Du mérite personnel.*)

Les critiques de La Bruyère atteignent-elles le roi ?

Vous écrirez d'après ce chapitre l'histoire d'un favori.

La Bruyère parle tantôt comme Philinte, tantôt comme Alceste. (Cherchez des exemples). Auquel des deux ressemble-t-il le plus ?

Ce chapitre peint un monde disparu. Quelles remarques seraient encore vraies à notre époque ?

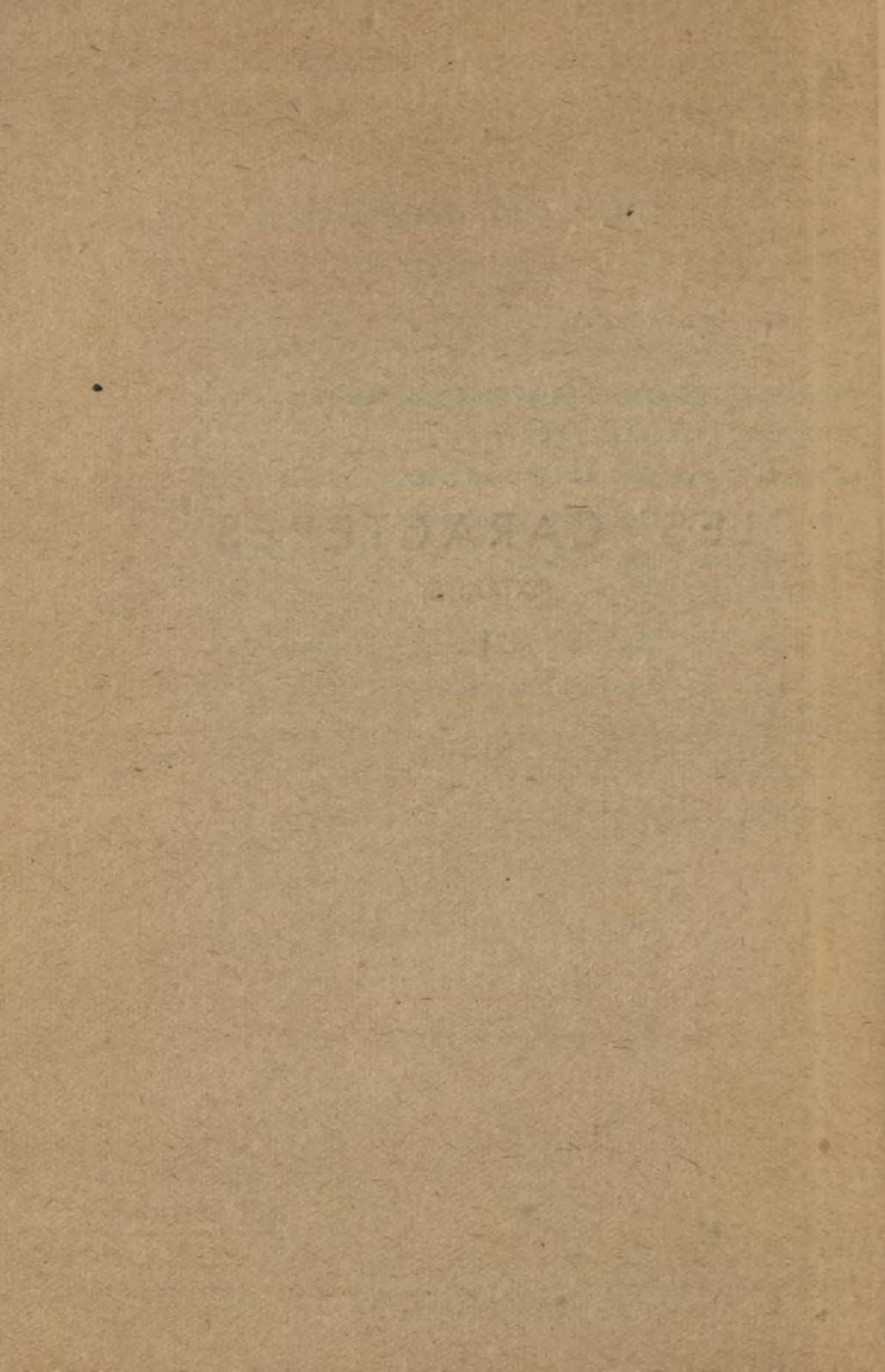
La Bruyère et La Fontaine peintres de la Cour.

Vous parcourrez un volume de pages choisies de Saint-Simon et vous y chercherez des anecdotes, des portraits et de petits faits pour illustrer les jugements de La Bruyère.

BIBLIOTECA MUNICIPALĂ
— CLUJ —

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE DE LA VIE DE LA BRUYÈRE	4
NOTICE SUR « LES CARACTÈRES »	5
CHAPITRE I.— DES OUVRAGES DE L'ESPRIT	11
CHAPITRE II.— DU MÉRITE PERSONNEL	22
CHAPITRE III.— DES FEMMES	36
CHAPITRE IV.— DU CŒUR	44
CHAPITRE V.— DE LA SOCIÉTÉ ET DE LA CONVERSATION ...	48
CHAPITRE VI.— DES BIENS DE FORTUNE	61
CHAPITRE VII.— DE LA VILLE	72
CHAPITRE VIII.— DE LA COUR	77
QUESTIONS	89



CLASSIQUES LAROUSSE

SUITE

XVIII^e siècle

BEAUMARCHAIS : Le Barbier de Séville, 1 vol. Le Mariage de Figaro, 2 vol.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE : Paul et Virginie.

BUFFON : Pages choisies.

CHÉNIER (André) : Poésies.

CONDILLAC : Traité des sensations.

DIDEROT : Œuvres choisies, 2v.

L'Encyclopédie (Extraits).

FLORIAN : Fables choisies.

FONTENELLE : Extraits.

LESAGE : Turcaret, Gil Blas (Extraits). 3 vol.

MARIVAUX : Le Jeu de l'Amour et du Hasard.

MONTESQUIEU : Pages choisis., 2v.

ORATEURS DE LA RÉVOLUTION. Abbé PRÉVOST : Manon Lescaut

REGNARD : Le Légataire universel. Le Joueur. 2 vol.

RIVAROL : Discours.

ROUSSEAU (J.-J.) : Emile, 2 vol.

La Nouvelle Héloïse, 2 vol.

Dialogues, Réveries, Correspondance.

Lettre sur les spectacles. 7v.

SEDAINE : Le Philosophe.

VAUVENARGUES : Choix.

VOLTAIRE : Œuvres philosophiques. Œuvres critiques et poétiques. Siècle de Louis XIV. Charles XII.

Lettres. Zaïre. Contes. 8 vol.

XIX^e siècle

BALZAC : Eugénie Grandet, 2 vol. Le Père Goriot, 2 vol.

BAUDELAIRE : Pages choisies.

CHATEAUBRIAND : Génie du Christianisme. Atala, René, Les Natchez. Les Martyrs. Mémoires d'Outre-Tombe. 4 vol.

A. COMTE : Cours de philosophie positive (Extr.).

B. CONSTANT : Adolphe (Extr.).

COURIER (P.-L.) : Pages choisis.

FLAUBERT : Madame Bovary.

GAUTIER (Th.) : Pages choisies.

LAMARTINE : Méditations. Harmonies. Recueils. 3v.

MÉRIMÉE : Colomba. Carmen. 2 vol.

MICHELET : Extraits, 2 vol.

Jeanne d'Arc.

MUSSET (Alfred DE) : Poésies

choisies. Œuvres en prose.

Fantasio. On ne badine pas avec l'Amour. Il ne faut jurer de rien. Lorenzaccio. 6v.

NERVAL (G. DE) : Pages choisis.

SAINTE-BEUVE : Port-Royal (Ex.).

SAND (George) : La Petite Fadette, 2v. La Mare au Diable.

Lettres d'un voyageur.

M^{me} DE STAËL : De la Littérature, De l'Allemagne.

STENDHAL : Racine et Shakespeare. Le Rouge et le Noir, 2v.

La Chartreuse de Parme.

THIERRY (Augustin) : Récits des temps mérovingiens.

Conquête de l'Angleterre.

Verlaine et les poètes symbolistes.

VIGNY (Alfred DE) : Poésies

choisies. Chatterton. 2 vol.

En vente chez tous les libraires.

Un indispensable instrument de travail

LE DICTIONNAIRE LAROUSSE

L'ouvrage que vous consulterez avec profit sur toutes les questions. Remarquablement documentés au point de vue littéraire, historique, artistique, etc., les *Dictionnaires Larousse* vous donneront notamment tous les renseignements dont vous pourrez avoir besoin au cours de vos lectures et vous aideront à lire avec fruit les chefs-d'œuvre des grands écrivains. Vous aurez utilement recours à eux pour tout ce qui concerne la langue française, l'histoire des littératures, etc.

Nouveau Petit Larousse illustré, en un vol. 1775 p. (13×20).

Larousse Universel, en deux vol. 2600 pages (21×30).

Larousse du XX^e siècle, en six vol. 7000 pages (32×25).

TROIS OUVRAGES

qui vous rendront de précieux services dans vos études

Par Daniel MORNET

professeur de littérature française à la Sorbonne

Histoire générale de la Littérature française
exposée selon une méthode nouvelle, en deux parties : *Précis de littérature française*; — *Histoire des grandes œuvres*. Un fort volume de plus de 500 pages f^o 13,5×20 (les deux parties peuvent être achetées séparément).

Cours pratique de composition française

La technique de l'art d'écrire : comment il faut composer une rédaction, chercher les idées à développer, construire le plan, etc. Un volume (13,5×20).

**La Littérature française
enseignée par la dissertation**

400 sujets passant en revue toute la littérature, avec des conseils pour faire une bonne dissertation. Un vol. (13,5×20).

LIBRAIRIE LAROUSSE, 13 à 21, rue Montparnasse, Paris-6^e

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES